983

Les 5 Centimes ILLUSTRÉS

MÉMOIRES D'UNE RELIGIEUSE

Par Sœur X...

LE COUVENT

1re PARTIE

Édition de ROMANS ILLUSTRÉS, 9, rue de Verneuil, à Paris.

C

489.

SAINT-GERMAIN. — IMPRIMERIE D. BARDIN.

APPRÉCIATION-PRÉFACE[1]

Lorsque ce petit livre parut, *le Siècle*, en deux mots, lui prédit un grand succès, et sa prédiction s'est complétement réalisée.

Entendons-nous, pourtant : nous ne sommes point ici en présence d'un de ces livres qui s'imposent à l'admiration publique par l'éclat de leur forme, l'originalité de leurs idées, le retentissement du nom de leur auteur. Non ! c'est un humble livre anonyme, sans prétention, sans théories, sans systèmes, sans parti pris; c'est un livre qui a été souffert avant d'être écrit par une pauvre femme inconnue, et c'est parce qu'il a été souffert, c'est parce qu'on sent que chaque page du manuscrit a dû être mouillée de vraies larmes, qu'on ne peut se défendre, en le lisant, d'une émotion profonde, et d'une immense pitié.

Ne vous est-il pas arrivé, en parcourant nos vastes nécropoles, de passer indifférent devant les tombeaux somptueux et les mausolées les plus splendides, tandis que vous vous arrêtiez, ému, devant une croix de bois noir, devant un cri de douleur simplement exprimé ? Ce livre c'est la croix de bois noir, c'est le sépulcre où s'est débattue au milieu des plus cruelles angoisses une infortunée, arrachée par suite de misérables intrigues à sa famille, à ses plus chères affections et qui revient à la vie, au grand jour, pour dire, sans passion et sans haine, les souffrances horribles qu'elle a endurées.

. . . . . .

Quel sujet plus intéressant que la peinture des passions, des convoitises, des haines, des rivalités qui s'agitent dans ces sombres lieux où nul regard ne pénètre, où une fille peut être à ce point circonvenue ou violentée qu'elle devienne orpheline, qu'elle soit dépouillée de sa fortune à son insu !

Ce qui est intéressant surtout, c'est l'accent de vérité, d'honnêteté, qui donne à ce récit émouvant un cachet tout particulier.

. . . . . .

Oui, ce livre n'est que la plainte d'une malheureuse fille pauvre, abandonnée, inconnue ; mais, autant qu'il dépendra de nous, cette plainte ne sera point étouffée ; elle aura un retentissement universel, et l'opinion publique jugera sévèrement, nous l'espérons, ces grands coupables anonymes, ces grandes associations qui se font des lois prétendues divines un rempart derrière lequel elles tirent impunément sur les lois humaines.

LOUIS JOURDAN.

1. *Le Siècle*, 19 août 1868.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F

AVANT-PROPOS

Ce n'est pas sans avoir mûrement réfléchi, sans avoir longtemps hésité que je me suis décidée à écrire mes mémoires. Encouragée par les uns, blâmée par les autres, j'ai pris, déposé et repris plusieurs fois la plume.

Est-il bon que l'on sache ce qui se passe dans les couvents? A quoi cela peut-il servir? Dans ce temps de froide analyse, lorsqu'on jette la sonde à droite et à gauche, que l'on met à jour tous les mystères de la vie individuelle et de la vie sociale, pourquoi serait-il indifférent de savoir la vérité sur le couvent? Le couvent n'est-il pas une petite portion du monde et n'est-il d'aucun intérêt de connaître l'esprit, les mœurs, les usages des personnes auxquelles une notable partie de la société moderne confie l'éducation de la jeunesse?

De plus, en ces jours pénibles où la conscience humaine se trouve pressée entre deux extrémités également funestes : l'indifférence systématique et le bigotisme intolérant, où une lutte acharnée s'est établie entre les familles et certains directeurs au sujet des vocations, peut-être un enseignement utile sortira-t-il de ces lignes tombées d'une plume inexpérimentée, mais soutenue par la force de la vérité et le désir d'éclairer ceux qui se laissent entraîner aux illusions de la théorie, sans daigner jeter un coup d'œil sur la triste réalité.

Je proteste, en commençant, contre toute idée hostile à la religion catholique; quoique je sois retranchée de son sein par ma situation équivoque, je reconnais la grandeur de son origine, la sainteté de sa morale... enfin je l'aime et je la bénis, je l'absous de tout le mal qui se fait en son nom, à cause du bien mille fois plus grand que nous devons à son apparition dans le monde.

Je ne m'élève ni contre le célibat des prêtres, ni contre les vœux monastiques. Les pères et les conciles enseignent qu'ils sont nécessaires au développement de la morale évangélique, qu'ils en sont l'application la plus parfaite, qu'ils sont inhérents et indispensables à la société catholique... Je m'incline devant ces arrêts que je ne suis apte ni à juger ni à discuter.

Ce que je prétends établir, ce que je voudrais crier sur les toits, s'il était possible, c'est qu'une multitude de jeunes filles sont prises aux promesses mensongères d'un bonheur insaisissable sur cette terre de souffrance. Je voudrais que l'on sût bien que la vie du cloître a ses peines, ses ennuis, ses regrets, ses persé-

cutions, scs amertumes. Je voudrais que tout le monde connût l'abus que l'on y fait de la force morale à défaut de la force matérielle.

On vous dira, on vous répétera qu'aujourd'hui il n'y a plus de religieuses violentées et contraintes : Non, le cachot de madame l'abbesse n'existe plus; les jugements de l'officialité sont passés de mode et d'usage : mais la contrainte morale n'est-elle pas encore la même? Que voulez-vous que devienne une pauvre fille dont la dot a été engloutie dans le gouffre toujours béant de la pauvreté monastique? En vain lui dira-t-on, comme au prisonnier qui a fini son temps : Allez, vous êtes libre...

Mais aller où, quand une famille froissée et méconnue vous a oubliée?... quand on n'a pas un vêtement pour se couvrir, pas un centime pour acheter du pain, et que l'on n'est à même d'emporter, pour tout patrimoine, qu'une santé ruinée. Je voudrais donc que toute personne fatiguée de la vie claustrale et ayant apporté une dot eût droit, en sortant, à une partie de cette dot.

. . . . . .

Si les communautés et les congrégations voulaient conserver leur raison d'être, elles devraient écarter de leurs maisons l'esprit d'intrigue, les curiosités indiscrètes, les fréquentations mondaines, et surtout cette ignoble soif de l'or qui fait ressembler les couvents à de véritables entreprises commerciales, et transforme des lieux de prières en un marché où l'on trafique.

Et cependant Jésus n'a-t-il pas fait chasser du temple les marchands!

Au lieu de viser à une extension désordonnée, au lieu de fonder et d'inventer sans cesse, qui de nouveaux noms, qui de nouveaux costumes, ne vaudrait-il pas mieux perfectionner, épurer ce qui existe? s'attacher, non au nombre et à la fortune des sujets, mais à leur excellence? On éviterait ainsi d'arriver, par la pression des intérêts matériels, à la déplorable nécessité d'imposer des supérieurs qui n'ont d'autre capacité que leur fortune, ou d'autre talent d'administration que celui de fouiller dans la bourse du prochain.

Lorsqu'un éminent écrivain, connu par son talent de polémiste et par son ardent catholicisme, n'a pas craint de relever énergiquement les travers de certains membres du clergé et de les qualifier d'Almavivas de sacristie, la liberté que je prends de soulever un coin du voile qui dérobe à une partie du public les Célimènes de la guimpe et du bandeau, n'aura-t-elle pas une excuse bien naturelle?

MÉMOIRES D'UNE RELIGIEUSE

PREMIÈRE PARTIE

LE COUVENT

CHAPITRE PREMIER

Quelques mots sur ma famille. — Jeunesse heureuse. — Georges Sturm. — Les fêtes de Roizet. — Mort du curé de Saint-Marceau. — L'abbé Desherbiers et son amie. — La station du carême à Orléans. — Ma vocation.

Les plus lointains souvenirs de mon enfance me reportent dans une grande chambre à deux fenêtres d'où je voyais la mer; penchée sur le balcon durant de longues heures, tous les jours, je regardais les petites barques de pêcheurs et leurs voiles blanches, semblables à de grands oiseaux effleurant la masse écumante des flots bleuâtres et agités.

Je ne sais si dans ce temps-là j'avais une bonne, seulement j'ai gardé le souvenir du brosseur de mon père. C'était un Corse qui parlait avec ma mère une langue étrangère. Je me rappelle ses cheveux noirs et sa longue moustache effilée, que je tourmentais quand il me portait sur ses bras. Il se nommait Marchetti et il était d'une angélique douceur.

Un jour tout ce calme bonheur disparut : mon père, Marchetti, la grande chambre au bord de la mer, la gaieté, les caresses firent place au silence et aux larmes.

Le régiment de mon père était parti pour l'Afrique, et ma mère s'était retirée, je ne sais pourquoi, dans une petite ville de Bretagne appelée Vitré.

Elle vivait dans une angoisse perpétuelle; les lettres de mon père la rassuraient à peine. Il se portait bien, disait-elle, il y a six mois, six semaines... mais aujourd'hui peut-être est-il blessé, peut-être est-il mort ?

Ces funestes craintes ne tardèrent pas à se réaliser. Les lettres firent défaut, puis il en vint une qui plongea ma mère dans le désespoir. Elle partit et me laissa aux soins d'une vieille demoiselle Yvette, avec laquelle nous demeurions.

Un ami de mon père vint plus tard me chercher à Vitré.

Ma famille était à Cannes, les médecins avaient conseillé ce climat pour la convalescence de mon père. Je trouvai ma mère pâle et amaigrie; ses yeux étaient rougis par les larmes et par les veilles. Arrivée près du lit de souffrance de mon père, j'eus peur, je ne le reconnaissais pas ; sa tête était entourée de linges, il était blanc comme un spectre. Il retrouva des forces pour me soulever et m'asseoir sur son lit, il couvrait mes mains et mon visage de tendres baisers... « Mes deux chéries, disait-il en réunissant la tête de ma mère et la mienne et nous serrant contre sa poitrine, mes deux trésors, je n'aurais regretté la vie que pour vous... Qui donc saurait vous aimer et vous protéger comme moi?... Oh! ne pleure pas, ma bonne Julie, je sens que je suis sauvé : le gouvernement ne laissera pas mourir de faim un pauvre soldat mutilé au service de la patrie. »

Bien des jours s'écoulèrent avant que mon père pût quitter son lit : c'est alors que je connus toute l'étendue de notre malheur : il était amputé de la jambe gauche. Les blessures de la tête ne laissèrent qu'une balafre au-dessus du sourcil.

Après une longue attente et un voyage que ma mère fit à Paris ; mon père obtint une petite pension de retraite, le brevet d'officier de la Légion-d'Honneur et une perception dans un gros bourg de l'Orléanais.

Un rayon de bonheur éclaira notre intérieur attristé; mon père, qui s'était accoutumé à sa jambe de bois, avait repris sa bonne humeur, ses vives saillies. Il commençait, disait-il, une autre existence, et il s'y ferait, puisqu'il ne devait plus se séparer de nous. Ma mère était toujours telle que je l'avais connue, austère, presque triste, parlant peu et s'occupant du ménage sans bruit et sans ostentation.

En arrivant à Saint-Marceau (c'était le nom du village), mes parents prirent à loyer une jolie maison qu'ils achetèrent plus tard. C'était une ancienne dépendance du château seigneurial détruit en 1793 ; cette maison, qu'on appelait *la Tour*, était précédée d'une grande cour ; par derrière il y avait un beau jardin qui finissait en terrasse. La vue était d'une ineffable beauté. La Loire, dans ces belles plaines de l'Orléanais, se déroulait comme un magnifique ruban au milieu d'une campagne plantureuse et richement cultivée.

On continua d'appeler mon père : le capitaine Soubeyran; sa triste mutilation, son ruban rouge, ses grosses moustaches, les rudes intonations de sa voix habituée au commandement, tout en lui indiquait son ancien et glorieux métier.

Une fois installés à Saint-Marceau, mes parents se trouvèrent heureux ; je les entendais se féliciter de leur nouvelle position, tout semblait leur sourire. Je m'épanouissais comme une jeune fleur, au milieu de ce bien-être, de cette belle

campagne, me créant de petits plaisirs jusqu'alors inconnus : j'avais *mon jardin*, *mes fleurs* et deux beaux pigeons blancs que le vieux curé m'avait offerts comme cadeau de bienvenue.

Ma mère s'occupa elle-même de mon éducation, et je reçus d'elle un degré d'instruction que je n'aurais jamais acquis dans un pensionnat.

Je fis ma première communion vers onze ans, catéchisée par l'abbé Chenier, un excellent et digne prêtre, devenu dès notre arrivée l'ami de mon père.

Notre maison était gaie et ouverte à un petit nombre d'amis; c'était d'abord le bon curé, puis M. Lambert, l'instituteur, le receveur d'enregistrement, un brigadier de gendarmerie, ancien sous-officier de mon père... quelquefois le médecin, les sœurs d'école avec lesquelles ma mère et moi nous promenions le dimanche... Il y avait encore une famille Leboucher : c'étaient de petits commerçants dont la fille finit par se marier à Orléans..., puis le maire de Saint-Marceau et son fils, un élève de Grignon.

Tel était notre entourage le plus intime.

Mes parents évitaient strictement tout rapport et tout contact avec la noblesse des environs : Saint-Marceau n'avait d'ailleurs qu'un seul château sur son territoire, c'était Parseval, habité par un ancien fabricant d'eau-de-vie, M. *V.-D. de Parseval*. Ils jouaient aux nobles, sa femme et lui ; leur château était un petit centre légitimiste, où l'on faisait une verte opposition au gouvernement de Juillet.

Madame de Parseval était au plus mal avec l'abbé Chenier ; lors de certaines élections municipales, le vieux curé avait refusé son concours à la dame du château en disant que, une fois sorti de l'église il ne se mêlait plus de rien.

Dès l'âge de quinze ans, j'avais été fiancée au fils d'un frère d'armes de mon père, jeune officier de grand avenir, nommé Georges Sturm; il était d'origine alsacienne et protestant de religion.

Je voyais mon fiancé de temps à autre, mes parents l'aimaient comme leur fils; le bon père Chenier en raffolait. Georges lui avait promis d'abjurer le protestantisme le jour de son mariage. J'acceptais gaiement cette perspective d'établissement ; j'aimais Georges, si l'on peut appeler amour une profonde estime, jointe à nne confiance toute fraternelle. Il était de taille moyenne, un peu lourd de manières, blond comme un vrai Germain, avec de grands yeux bleu de ciel; sa douceur, son calme formaient un piquant contraste avec la vivacité toute méridionale de mon père. Orphelin depuis bien des années, Georges adorait mes parents, ma mère surtout. Sa tendresse pour moi tenait de l'idolâtrie : j'étais belle alors, et d'une beauté presque sans rivale ; je puis le dire aujourd'hui sans fatuité... Les chagrins, les privations, les années m'ont à peine laissé un souveuir de cette beauté que pouvaient prolonger des jours heureux.

Lorsque j'atteignis ma dix-neuvième année, Georges pressa tellement ma famille, qui nous trouvait encore bien jeunes l'un et l'autre, qu'il finit par l'em-

porter : l'époque de notre mariage fut arrêtée. Son régiment était alors en garnison à vingt lieues seulement de Saint-Marceau. M. Sturm, mon père et l'abbé Chenier auraient voulu passer par-dessus les formalités de trousseau et d'arrangements domestiques ; ma mère, un peu lente de son naturel, dominée en outre par des considérations d'économie et peut-être aussi par le regret de se séparer de moi, obtint quelques mois de sursis. Ce délai nous fut fatal à tous.

Un soulèvement en Afrique nous enleva subitement Georges, il partit sans pouvoir même venir nous dire un dernier adieu.

Le départ du bon Sturm nous attrista beaucoup ; le vieux curé disait qu'il ne vivrait plus assez pour bénir le mariage de ses chers enfants.

Vers le même temps, sur une commune voisine de Saint-Marceau, nommée La Varenne, et dépendant de la perception de mon père, une famille parisienne venait d'acheter le château de Roizet, une magnifique résidence. Nous reçumes des politesses et des invitations de ces nouveaux châtelains. Malgré les répugnances de ma mère, mon père, qui était fier de ma beauté et qui prétendait me distraire, me conduisit à quelques réunions ; sa vanité paternelle dut être flattée de l'effet que je produisis ; cependant je souffris là dans mon amour-propre. Les trois demoiselles Duménil, les filles du propriétaire, me surpassaient autant par l'éclat de leurs toilettes que je les écrasais par mon extérieur.

L'une d'elles avait pour amant un jeune débutant de la littérature, jusqu'alors l'ami de son frère ; une rivalité s'établit à mon sujet entre les deux jeunes gens. Charles Bertin, le préféré d'Amélie Duménil, enthousiaste et inconséquent comme un poëte, se mit à me faire ouvertement la cour. De mon côté, en dépit de mes engagements avec Georges, je n'étais pas insensible aux douces louanges, à la voix caressante et mielleuse du jeune poëte fashionable. Cependant, je puis dire en toute sincérité que je me gardais bien de l'encourager.

Cette liaison finit tragiquement après un grand bal donné à Roizet : les deux futurs beaux-frères, animés par le champagne, se prirent de querelle et se provoquèrent...

Il y eut rupture entre nous et la famille Le Boindre Duménil ; mais il me resta au fond du cœur un tendre souvenir du poëte et un regret très-vif de ces plaisirs que je n'avais fait qu'entrevoir.

Ce feu de paille était tout près de s'éteindre, et je commençais à retrouver de paisibles attraits dans le commerce si calme de nos vieux amis du foyer, lorsqu'un événement majeur, accompagné de circonstances fatales et particulières, vint remuer ces cendres endormies.

Le bon vieux Chenier mourut, il avait près de 80 ans. Il fut remplacé par un jeune prêtre d'une trentaine d'années, venu d'un diocèse voisin, sur la recommandation de M^me^ de Parseval.

Peu de temps après l'installation du curé, apparut à Saint-Marceau, en quête d'un domicile quelconque, une demoiselle Dufougeray, une espèce d'aventurière,

Je la suivis jusqu'à sa voiture. (Page 13.)

inconnue de tout le monde et du curé lui-même, prétendait-il. C'était une personne assez étrange, qui devait dépasser quarante ans, et qui déguisait de son mieux les ravages du temps sur sa précieuse personne.

Elle s'établit donc à Saint-Marceau. Mon père prétendait reconnaître en elle l'ancienne maîtresse d'un de ses camarades.

Mlle Dufougeray fit bientôt connaissance avec le curé, et de gré ou de force, elle s'introduisit dans notre intérieur.

Naturellement j'allais à confesse auprès de l'abbé Desherbiers, comme j'allais

naguère auprès de l'abbé Chenier. Mais la différence entre les deux confesseurs était énorme de tout point. Je ne veux point entrer ici dans des détails qui m'entraîneraient au delà du cadre que je me suis imposé : qu'il me suffise de dire que le nouvel arrivant s'empara tellement de ma confiance, qu'il supprima peu à peu dans mon cœur tout sentiment d'affection filiale, il me rendit injuste envers l'excellent Georges et prit à tâche de me persuader que mes parents m'avaient sacrifiée à leur caprice. En fouillant, en scrutant tous les replis de mon âme, il finit par y découvrir le sentiment un peu tendre que j'avais éprouvé pour le jeune Bertin; il grossit à plaisir cette inclination passagère, il lui donna les proportions d'une passion malheureuse... Il m'amena ainsi par degrés au dégoût, à l'ennui de toutes choses. De ce dégoût au désir d'entrer dans un cloître il n'y avait qu'un pas. Il fut bientôt franchi.

Toutes ces intrigues se tramaient au fond du confessionnal et mes parents furent longtemps sans rien soupçonner; M^lle^ Dufougeray secondait de son mieux le charitable pasteur.

Je n'avais pas l'idée d'un couvent, n'étant jamais sortie de la maison paternelle. Les deux bons serviteurs de Dieu trouvèrent le secret de m'en faire visiter un à l'insu de mes parents.

Au temps du carême, il y eut à Orléans un prédicateur dont le renom s'étendit jusque dans nos campagnes. Surexcitée par mes deux directeurs, je témoignai une vive curiosité d'entendre le capucin. Ma mère était souffrante, M^lle^ Dufougeray offrit de m'accompagner, mais on éluda cette proposition en me confiant à mon amie d'enfance, Augustine Leboucher, M^me^ Langlois; elle était mariée depuis deux ans avec un architecte d'Orléans.

Mes parents, qui commençaient à prendre de l'ombrage de mes confessions fréquentes, du changement radical survenu dans mon caractère et dans mes habitudes, me recommandèrent à la surveillance de M^me^ Langlois.

Je devais passer une semaine à Orléans. Le curé de Saint-Marceau vint me voir chez les Langlois; il pria Augustine de me laisser un moment causer seule avec lui. Cette demande la contraria, mais elle n'osa résister : ses parents habitaient toujours Saint-Marceau, elle craignait d'attirer sur eux les ressentiments du curé.

Pendant ces quelques minutes d'entretien, M. Desherbiers m'apprit qu'il avait obtenu de la supérieure du couvent de... la permission de m'introduire pour une journée sous leur toit béni, afin que je pusse m'édifier et comprendre le bonheur de ma *sainte vocation*. Il m'indiqua comment je devais m'y prendre pour tromper la bonne M^me^ Langlois et pour l'amener à me conduire elle-même à se compromettre de telle façon qu'elle dût se taire.

Tout était préparé : les bonnes sœurs jouèrent parfaitement leur rôle : je ne vis qu'apparences de bonheur; je n'entendis qu'un concert angélique de bénédictions; tous les visages souriaient.

Grâce à cette visite et aux fougueuses prédications du père Alphonse, je rentrai à Saint-Marceau fort exaltée et toute décidée à rompre les liens qui m'attachaient au monde.

Je n'osais cependant m'ouvrir à mes parents : je craignais la violence de mon père, les froides résistances de ma mère... J'attendais une occasion favorable... Ce fut mon père qui la fit naître par des plaisanteries.

D'abord mes parents ne prirent pas mes paroles au sérieux : mais lorsque j'insistai et que je parlai de rendre à Georges mon anneau de fiançailles, mon père, qui avait nombre d'autres griefs contre le curé, ne se contint plus.

Je dus changer de confesseur. L'abbé Desherbiers cessa de venir à la Tour; mais son âme damnée, en feignant de partager l'irritation de ma famille, conserva un pied dans la place et favorisa une correspondance active entre le curé et moi. Cette correspondance, jointe aux contradictions que j'éprouvai, fortifia ce qu'on appelait ma vocation.

Les gens du monde ne sauraient se figurer combien ils entrent dans le jeu des confesseurs, en faisant une opposition désespérée à ces extravagances, à ces caprices de jeunes filles.

Il y a toujours eu malheureusement un peu d'antagonisme entre le père et la mère et l'enfant qu'ils ont chèrement et tendrement élevé.

Le prêtre, isolé dans la société, étranger aux sentiments de la famille, devient parfois innocemment, par entraînement de zèle, parfois aussi par envie, par esprit de coterie, le complice de cet antagonisme.

Les vocations *fantaisistes* persistent rarement lorsque les parents, bien inspirés, au lieu de se poser comme obstacles, prennent le sage parti de lâcher hardiment le frein, lorsque surtout ils semblent enchantés des pieuses dispositions de leur enfant.

Après diverses tentatives aussi infructueuses et plus irritantes les unes que les autres, le curé de Saint-Marceau me déclara opprimée, et m'engagea à cesser toute espèce de lutte et à patienter jusqu'au jour de ma majorité.

CHAPITRE II

Entrée à la succursale d'Orléans. — Mme Blandine et le Père Gabriel. — La duchesse de Marcillac. — Silence de mes parents. — Une lettre sans signature. — Défiances. — Mme Claudia. — Départ précipité pour Paris.

Ce fut le 11 septembre 185... que j'atteignis le terme que la loi fixe à l'autorité paternelle. Mon âme exaltée et presque affolée par de perfides conseils n'aspirait qu'au moment où il me serait permis de secouer le joug.

Devant l'impossibilité prétendue avérée d'obtenir le consentement de mes

parents, l'abbé Desherbiers m'encourageait à fuir secrètement, sauf ensuite à demander pardon et à faire mes soumissions.

L'implacable directeur me poussait d'autant plus vivement à ce parti, qu'il craignait que le retour inopiné de Georges n'ébranlât mes résolutions et n'apportât de nouvelles entraves à une affaire qu'il paraissait avoir extrêmement à cœur.

J'avais donc évité, comme il me l'avait recommandé, d'éveiller de nouveaux soupçons par de nouvelles insistances. Mes parents avaient vu péricliter l'affection que j'avais pour eux, mais ils n'eurent jamais l'idée que je serais assez insensée pour m'enfuir seule et pour les abandonner à leur profond chagrin. Des cœurs tendres comme le leur pouvaient-ils admettre un tel oubli de tous les sentiments naturels.

Nous étions fort empêchés, le curé et moi, de mener cette fugue à un résultat satisfaisant. Partir par la voiture publique était impraticable : elle était toujours remplie d'habitants de la commune : tous me connaissaient... Le curé songeait à faire venir un fiacre d'Orléans, lorsqu'une certaine dame, liée avec les Parseval et tout à la merci des coteries dévotes, trancha la difficulté en proposant de m'attendre au déclin du jour avec sa voiture et de m'emmener.

Mlle Dufougeray, qui colportait sans cesse la correspondance, affectait, même vis-à-vis de moi, de n'être au courant de rien ; elle parlait de mon prochain mariage comme d'une chose incontestée désormais, et que retardait seulement l'absence forcée de Georges. Par là elle entretenait la sécurité de mes parents et elle croyait se mettre à l'abri des éclats qui ne tarderaient pas à suivre cette équipée.

Sans doute elle n'ignorait aucun des ressorts de cette coupable intrigue, à laquelle son concours prêta une force irrésistible, car, sans elle, il m'eût été impossible de correspondre avec le curé.

Le 12 novembre, jour de recette à la Varenne où mon père avait coutume de dîner, fut indiqué par moi comme étant le plus favorable. Le curé approuva. Mme de la R... se hâta d'accourir à Saint-Marceau ; elle arriva à la tombée de la nuit et fit arrêter sa voiture à un quart de lieue du village.

Dire comment je passai cette horrible journée me serait bien difficile. Troublée jusqu'au fond de l'âme, agitée de mille pensées contradictoires, craignant enfin de faire un pas dont je me repentirais plus tard, j'aurais souhaité que quelque incident indépendant de ma volonté survînt subitement et retardât la faute énorme que j'allais consommer.

Devenue égoïste et personnelle, je m'inquiétais peu des larmes que j'allais laisser derrière moi, des angoisses où j'allais plonger ma famille...

Préoccupée de moi, de moi seule, j'étais dominée par l'effroi d'un avenir insupportable pour une nature telle que la mienne.

Voici les seuls souvenirs qui me restent de ce jour fatal. Je sais que je grif-

fonnai quelques lignes à l'adresse de ma mère, que je sortis par le jardin et que je gagnai en courant le petit chemin qui menait à la Loire. Au premier coude je rencontrai la personne qui avait consenti à partager la complicité de cet acte. Je la suivis jusqu'à sa voiture ; aucune parole ne rompit notre silence; mais une fois assise auprès d'elle, Mme de la R... m'embrassa avec de grands témoignages de tendresse et d'admiration... J'étais une nouvelle sainte Chantal foulant aux pieds la chair et le sang... une sainte Elisabeth de Hongrie... (Le livre de M. de Montalembert avait encore une certaine vogue dans un certain monde.) Dieu me bénirait pour l'avoir préféré aux affections terrestres, et surtout pour avoir refusé d'unir ma vie à celle d'un protestant, etc., etc... Cette dame me parlait beaucoup et vivement. Je n'avais ni l'intention, ni la force de lui répondre. La nature méconnue reprenait ses droits et je finis par fondre en larmes.

Un sentiment profond, déchirant, fit pour la première fois depuis des mois vibrer les cordes distendues de mon cœur... je pensai à mon père... à ma mère... à Georges : mais cette impression forte s'effaça presque aussitôt ; mon amour-propre reprit le dessus. J'eus honte de ces larmes versées devant un témoin qui sans doute ne les comprenait ni ne les approuvait.

En arrivant à Orléans vers les 10 heures du soir, j'étais presque gaie... Une réflexion que j'avais faite en route avait contribué à me rendre un peu de sécurité. Voici quelle était cette réflexion : c'est qu'en supposant que je ne puisse m'habituer à la vie du cloître, je serais assez instamment suppliée de revenir, pour que mon orgueil fût sauvegardé. Je ne doutais pas que ma famille ne fît tout au monde pour me rappeler près d'elle.

Mais les choses ne devaient pas s'arranger ainsi.

Mme de la R... me présenta directement à la maison des sœurs de... La supérieure et deux autres religieuses m'attendaient. On m'embrassa ; on me conduisit à la chapelle et de là au gîte que l'on m'avait préparé.

Je n'avais d'autres vêtements que ceux qui me couvraient. L'abbé Desherbiers qui connaissait la violence de mon père m'avait expressément défendu de rien emporter, afin de ne point motiver les accusations de détournement d'effets ne m'appartenant pas.

Toutes ces circonstances étaient connues et prévues. Je trouvai sur ma couchette ce qui m'était nécessaire.

Je me mis au lit avec un calme, avec une quiétude vraiment inqualifiables ; mais, nourrie des grands principes de la spiritualité, je me figurai que ce calme venait de Dieu, que c'était une des grâces de ma sainte vocation : je répétai cent fois cette maxime : qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi; mon cœur était très-net sur ce chapitre.

Plus tard, j'ai vu des jeunes filles, désobéissantes comme moi au vœu de leur famille, navrées de douleur, perdues dans les larmes et presque inconsolables,

sans pourtant être ébranlées dans leur résolution. A vrai dire, tout cela se passe assez vite. Les religieuses du noviciat excellent dans l'art de consoler et d'atténuer ces premiers chagrins du cloître. A moins d'avoir passé par ces régions de dévotion exaltée, nul ne saurait comprendre la puissance des idées de renoncement absolu, d'oubli de tout, pour se réfugier au sein de la plus incompréhensible des abstractions que la langue imparfaite des hommes appelle *Dieu*.

Ma première nuit de réclusion, bien qu'un peu troublée par l'insomnie, fut donc assez paisible ; aux premiers sons de la cloche, j'étais debout. Une sœur converse vint aider à mon inexpérience, elle m'apprit à dresser mon lit, c'est-à-dire à retourner ma paillasse ; elle ne m'adressa que quelques mots à voix couverte. C'était le temps du grand silence et avant la messe ; nul ne devait rompre ce silence que pour des causes d'impérieuse nécessité.

Lorsque j'arrivai au chœur conduite par la supérieure, plus d'un regard curieux traversa les plis du voile blanc à moitié rabattu sur le visage des religieuses. Cette curiosité ne m'échappa point, bien que j'affectasse de tenir les yeux baissés et que ma contenance fût assez embarrassée.

Aussitôt après la messe, toutes les bonnes sœurs m'entourèrent, on s'empressa autour de moi, je fus comblée de tendres caresses et d'éloges exagérés. Je reconnus les religieuses qui s'étaient plus particulièrement occupées de moi, lors de mon apparition de l'année précédente ; nous renouvelâmes notre amitié, et l'une d'elles, une belle Arlésienne, s'empara tout à fait de ma personne. Elle eut ordre de me promener par les jardins, de me faire voir le pensionnat, l'atelier de broderie, l'école des filles pauvres : il y avait un peu de tout dans cette maison.

Une sérénité douce, quoique un peu triste, éclairait le visage de ma conductrice. C'était une charmante créature de vingt ans à peine, et qui comptait déjà plusieurs années de profession. On voyait qu'elle s'acquittait envers moi d'un devoir imposé à l'avance, bien qu'elle y mît une bonne grâce infinie.

Aucune des phrases banales du cloître sur le monde et ses dangers, sur le bonheur d'avoir échappé à ce grand tentateur ne sortit de ses lèvres pâlies. Elle me montrait tout avec un calme froid, évitant les commentaires et les remarques.

Elle n'avait pas cet enthousiasme verbeux et théâtral trop commun sous l'habit religieux. Ses grands yeux noirs me semblaient humides et les paupières légèrement rougies indiquaient ou la fatigue ou des larmes fréquentes.

Cette promenade dura jusqu'à 11 heures, et la cloche du dîner nous rappela au réfectoire. On me plaça auprès de mon gracieux guide. Je l'observais malgré moi : chacun de ses mouvements me paraissait trahir ou la souffrance, ou quelque secret chagrin.

Déjà je me posais cette question : Est-ce qu'il y a des religieuses malheureuses ?... Déjà je me souvenais des adieux de la sœur Antoinette[1].

1. Ancienne supérieure des sœurs de Saint-Marceau. Pour l'intelligence de mon récit, je

La récréation fut bruyante et animée, les sœurs s'amusaient sans façon, comme des écolières. Autant l'ordre était sévère dans ses pratiques intérieures, autant il consacrait la liberté des mouvements pendant les heures de relâche. Tandis que quelques religieuses d'un âge mûr se premenaient au soleil, le long d'un abri, en compagnie de la supérieure, les autres s'ébattaient, se promenaient et couraient en criant : une vraie récréation de collégiens ou de séminaristes.

Je pris volontiers ma part de ces jeux un peu tapageurs, mais l'Arlésienne m'abandonna et alla s'asseoir à l'écart. On me dit qu'elle ne pouvait courir, parce qu'elle était atteinte d'une maladie de cœur.

Une maladie de cœur, pauvre fille!...

Le silence recommençait à la fin de la récréation, et je passai des mains de M^me^ Claudia entre celles de la supérieure et du directeur.

Je subis un long interrogatoire, on sonda mes dispositions et je répondis, sinon avec franchise, au moins avec toute la droiture dont j'étais capable. Je fis à ma manière l'historique de mon mariage projeté avec un jeune homme de mauvaises mœurs, protestant par-dessus le marché ; je racontai les persécutions que j'imaginais avoir endurées, la manière miraculeuse dont Dieu avait éclairé mon âme et l'ardent désir qu'il y avait fait naître de me vouer entièrement à son service.

Le directeur seul, qui était un homme âgé et très-sérieux, fit quelques objections. Il regrettait que je n'eusse pas fait plus d'efforts pour obtenir le consentement de mes parents, et il ajouta qu'après tout j'étais fille unique, que mon père était infirme, et qu'à son avis il eût été préférable que je m'entendisse avec ma famille sur la question de mariage, sauf à vivre dans le célibat auprès de ces pauvres gens qui devaient être navrés de mon départ.

Ces observations me surprirent et parurent blesser la supérieure ; quoiqu'elle s'efforçât de garder le silence, on lisait sur son visage un mécontentement non dissimulé. Sa voix avait quelque chose d'aigre, lorsqu'elle demanda au père Gabriel, si, en raison de l'avis qu'il venait d'émettre, elle devait me renvoyer ou me garder.

Cette idée de renvoi me pénétra d'une crainte si réelle, que je me mis à pleurer de tout mon cœur, en suppliant mes supérieurs de ne pas me replonger dans l'abîme d'où j'avais eu tant de peine à sortir.

Le père Gabriel avait l'air assez peu touché de mes larmes. Quant à M^me^ Blandine, elle enchérit sur elles, pleura comme moi et finit par dire qu'elle engageait

---

ferai observer qu'il est d'usage, dans plusieurs congrégations, d'appeler *madame* les religieuses de chœur et les sœurs converses ou servantes. Entre religieuses de n'importe quelle catégorie le nom de *sœur* s'échange encore : mais la converse s'adressant à une dame de chœur ou parlant d'elle doit dire : madame. Cette habitude est passée dans le monde ; certaines congrégations purement de charité ont délaissé ce doux nom de sœur et le remplacent par un titre qui éloigne l'idée de *vieille fille*. Les modernes religieuses ont la prétention de n'être pas comprises dans cette division du célibat féminin.

sa responsabilité devant Dieu et devant les hommes et qu'elle ne me renverrait que sur un ordre exprès et formel. En disant cela, elle m'entourait affectueusement de ses deux bras et me faisait mille caresses.

Le directeur haussait les épaules.

— Gardez-la, dit-il enfin, mais je ne suis pas aussi bien persuadé que vous de la solidité de cette vocation. Nous verrons bien, et la suite nous apprendra qui de vous ou de moi avait le meilleur coup d'œil.

— Oh ! mon père, répondit Mme Blandine, je ne ferai rien contre votre volonté; si vous l'exigez je vais rendre cette enfant à sa famille...

— Je n'exige point, je fais une observation, voilà tout. Je n'ai d'ailleurs ici qu'une autorité fort précaire.

— Vous! mon père! notre vénérable et cher supérieur, une autorité précaire!... ah! grand Dieu, que dites-vous là!... Ordonnez, je vous en conjure, vous serez obéi sur l'heure... Voulez-vous que j'écrive moi-même à la famille, voulez-vous que je fasse reconduire mademoiselle à Saint Marceau?

— Ce serait mon avis ; mais d'un autre côté, vous écririez à la Générale, et je serais une fois de plus considéré comme un pauvre fou, comme un homme qui baisse... Arrangez-vous donc comme voudrez de votre nouvelle postulante; quant à moi, je m'en lave les mains.

Et il sortit brusquement, en attirant sur lui la porte de manière à ébranler tout le cabinet de la supérieure.

Rien ne me surprit plus que ce premier démêlé entre deux personnages que je me figurais revêtus de perfections surhumaines.

A peine le P. Gabriel eut-il disparu que Mme Blandine se mit en devoir de m'éclairer sur cette incartade. Le P. Gabriel était un digne et saint homme, seulement sa tête était un peu affaiblie par l'âge et surtout par les austérités. Elle avait demandé à Paris un supérieur plus jeune et plus capable, mais on le lui avait refusé... On n'osait déplacer celui-ci : il jouissait d'une fortune assez considérable, et c'était lui qui avait fait bâtir la nouvelle église et plus de la moitié du couvent. En le mécontentant, on craignait que certains neveux ne vinssent à la rescousse de son héritage et ne *frustrassent* la maison (le mot était joli, il ne m'échappa point). Donc, il fallait souffrir les caprices du vieillard, ses boutades, etc.

Ces confidences produisirent chez moi une très médiocre édification. Cependant elles me mirent l'esprit en repos : je vis bien que je n'avais nullement à craindre d'être, contre mon gré, rendue à ma famille.

En terminant cette conversation, Mme Blandine m'embrassa de nouveau, m'engagea à prier, à m'humilier devant Dieu, à remplir scrupuleusement chacun des actes de la vie religieuse : ensuite elle tira de son bureau un modèle de lettre, et elle me dit de la transcrire ou à peu près pour l'envoyer à ma famille.

Cet écrit, espèce de formulaire, qui servait probablement à toutes les postu-

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, rue de l'Abbaye, 29.

Je me sentis fort intimidée à l'aspect de cette fière duchesse. (Page 19.)

lantes, était un chef-d'œuvre de sécheresse monacale. Quelque dure que je fusse moi-même, je ressentis un mouvement de révolte intérieure et, usant de la permission, je modifiai certains termes.

Je pensais que la réponse de mes parents, instruits par cette lettre de ma résidence, serait d'accourir bien vite. Déjà je me préparais à la lutte, tout en faisant mes réserves pour l'avenir, car je ne savais pas encore si je m'habituerais ou non.

Cette lettre fut-elle envoyée, resta-t-elle dans les cartons de la supérieure? c'est ce que je n'ai jamais su.

Une semaine, puis deux, puis trois, puis le mois tout entier s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de rien. J'étais inquiète; une vague prévision me montrait des nuages et des regrets à la suite de cette phase d'enthousiasme, dans laquelle mon âme était encore plongée.

J'étais l'objet des plus tendres prévenances, tant de la part de mes compagnes que du côté de la supérieure. Deux personnages seuls me tenaient rigueur, chacun à leur manière : c'étaient le P. Gabriel et la belle Claudia.

Le premier me paraissait avoir des préventions contre moi, il me traitait durement et il me reprocha plusieurs fois mon peu d'amour pour mes parents et ma cruelle conduite à leur égard. Un jour, il me dit d'une voix sombre et prophétique : Prenez garde, ma fille, prenez garde que la main de Dieu ne s'appesantisse sur votre tête imprudente ; ce n'est pas pour rien qu'il a été écrit : Père et mère honoreras, afin que tu vives longuement... Je croyais entendre la voix du vieux Chenier et je pensais que notre pauvre supérieur était ou un hérétique déguisé, ou un vieillard touchant à cette triste époque de la vie, où la raison déchoit et s'obscurcit.

Quant à Mme Claudia, c'était autre chose, elle affectait pour moi une sorte de compassion que je ne pouvais définir. Ses grands yeux noirs et profonds exprimaient successivement des sentiments contradictoires auxquels je cherchais en vain une explication rationnelle. Tantôt il me semblait que c'était de la pitié affectueuse, d'autres fois je croyais lire une sanglante raillerie sous ce regard voilé, étrange et comme indécis. J'aurais bien voulu lui adresser quelques questions, mais je n'osais pas; cette belle créature m'attirait et me faisait peur.

Dès les premiers jours, on m'avait mis entre les mains un petit livre à l'usage des postulantes : c'était seulement un extrait de la règle, un sommaire des prescriptions et des minuties que doivent apprendre les nouvelles venues. Le manuel ressemblait assez au livret du soldat, tout y était prévu : la manière de tenir le corps et la tête, le nombre des saluts et des génuflexions, l'attitude à prendre devant la supérieure, enfin toutes les pratiques extérieures dont quelques-unes à mon sens frisaient le ridicule. Le chapitre des pratiques intérieures était moins étendu, moins chargé de détails et de superfétations.

Pour les religieuses comme pour le prêtre, il y a une espèce de compendium, réservé aux jours les plus prochains de la profession.

Ce secret du cloître est un vain fantôme dont on amuse les gens du monde. J'en parlerai plus tard.

Je fis de bonne foi tous mes efforts pour bien me pénétrer des enseignements contenus dans le manuel, et surtout pour y conformer ma conduite.

En conséquence, je dus m'abstenir de questionner la supérieure au sujet de

la réponse que j'attendais de mes parents. Celle-ci, qui devinait mes sourdes impatiences, allait au-devant de mes désirs, et elle me disait de temps à autre : Il n'y a rien, ma chère fille, acceptez courageusement cette première épreuve, priez..., priez beaucoup. Si vos parents vous abandonnent, vous aurez toujours le bon Dieu pour père, la très-sainte Vierge pour mère et l'aimable Jésus pour époux. Le silence de votre famille est une sorte d'acceptation de votre démarche, etc., etc...

Je m'efforçais de paraître calme et résignée, tandis qu'au fond je souffrais cruellement... Je n'osais trop m'ouvrir au P. Gabriel, et lorsque je me confessais à Mme Blandine, elle affectait ou de ne pas me comprendre ou bien elle me fermait la bouche par son bavardage mystique.

J'espérais qu'Augustine Langlois viendrait me voir, mais j'attendis vainement.

L'abbé Desherbiers et Mlle Dufougeray ne me donnèrent pas davantage signe de vie.

Pendant le temps que je passai à Orléans, je ne reçus que deux visites, celle de la personne qui avait favorisé ma fuite, et puis celle d'une grande dame dont je n'avais de ma vie entendu parler. Elle se nommait duchesse de Marcillac.

La supérieure m'expliqua assez gauchement comment cette dame, ayant appris les détails de ma glorieuse vocation, s'était éprise d'un ardent désir de me connaître.

Je trouvai au parloir une grande et belle femme de quarante-cinq ans, richement parée, fière, imposante, avec le port d'une reine et des airs de grandeur que je n'avais jamais vus à personne dans notre pauvre petite bourgade de Saint-Marceau. Les dames Duménil, Mme de Parseval étaient des bourgeoises ou peu s'en faut, et je n'avais aucune idée de ces femmes de vieille race, derniers débris de la vraie et pure noblesse qui s'en va chaque jour disparaissant et s'effaçant par la fusion des fortunes et le mélange du sang plébéien.

Je me sentis fort intimidée à l'aspect de cette fière duchesse, mais comme elle joignait une grande affectation de bienveillance à ses manières hautaines et dégagées, je repris peu à peu assez d'assurance pour soutenir la conversation et répondre aux questions qu'elle daignait m'adresser.

Ces questions étaient assez vagues et roulèrent sur mon départ, sur mon mariage projeté. La duchesse portait mon courage jusqu'aux nues, ainsi que l'avait fait naguère Mme de la M... Elle me disait qu'elle ne pouvait croire que belle et jeune comme je l'étais, j'aurais la force de renoncer pour toujours aux joies et aux bonheurs de la terre...

Pendant ce dialogue Mme de Marcillac avait arrêté sur moi son regard pénétrant et curieux : elle semblait chercher à lire au fond de ma pensée, comme pour s'assurer si mes paroles étaient en harmonie avec mes dispositions intérieures.

Elle me promit de venir me voir à Paris où elle passerait une partie de l'année. Elle me dit qu'elle était une des meilleures amies de la supérieure générale, qu'elle me recommanderait... qu'elle me protégerait... qu'elle voulait être pour moi comme ma mère et me dédommager par son affection de l'indifférence de mes parents.

Tout cela était fort bien dit, fort bien arrangé ; il n'y manquait qu'une chose, c'était l'expression de la franchise.

La duchesse de Marcillac, en dépit de sa vieille noblesse et de sa rare distinction, avait quelque chose de faux dans la voix comme dans la regard.

Lorsqu'elle fut partie, je me posai de suite cette question, que je ne pus résoudre d'une manière satisfaisante : Que me veut cette grande dame ? Quel intérêt peut-elle prendre à moi ?... Qu'ai-je donc fait de si extraordinaire ? Depuis un an plusieurs jeunes filles d'Orléans ont ainsi rompu avec le monde et les attachements terrestres, et je ne vois pas que les duchesses s'en soient émues, ni qu'elles aient jugé à propos d'aller les complimenter... D'ailleurs à quoi bon troubler ainsi une pauvre fille par des paroles louangeuses ? l'humilité n'est déjà pas une vertu trop facile à ménager.

Mme Blandine se montra bien autrement flattée de l'honneur de cette visite. Dès que la duchesse eut tourné les talons, elle me fit venir et elle me questionna à son tour ; elle tenait essentiellement à connaître tous les détails de notre conversation. Grand fut son désappointement lorsque je les lui eus communiqués, avec toute la précision possible.

— Comment, me dit la supérieure, pas autre chose que cela, ma chère fille ! madame la duchesse ne vous a point entretenue au sujet de la dot qu'elle compte vous faire.

— La dot !... repris-je en rougissant.

— Mais certainement, ma bien chère fille, notre maison est pauvre, très-pauvre ; et ce n'est pas votre famille qui consentira jamais à vous accorder la dot exigée par la règle de notre congrégation. Cette bonne duchesse, à laquelle nos sœurs ont fait part de notre embarras, a promis de vous venir en aide : je suis étonnée qu'elle ne vous en ait pas parlé. C'est vraiment extraordinaire...

Un sentiment de confusion accueillit la triste explication que me donnait notre supérieure.

J'allais donc recevoir, comme une aumône, l'argent qui m'était indispensable pour faire mon vœu de pauvreté.

Je n'avais jamais pensé à cette complication, et l'abbé Desherbiers, qui se rendait compte de la tendance hautaine de mon caractère, n'avait eu garde de la soulever.

Ces bonnes sœurs, si détachées de toutes les affections terrestres, comme elles se montraient âpres, lorsqu'il s'agissait du vil métal !...

Mme Blandine, une fois engagée sur ce terrain glissant, ne s'arrêta pas à l'af-

faire de la dot. Elle s'enquit scrupuleusement de la fortune de mes parents, elle me demanda si je connaissais leur contrat de mariage, quelles en étaient les conditions, de quel côté venait la fortune.

J'ignorais à peu près tout ce qu'elle était si curieuse de connaître. Je ne connaissais d'autre bien à mes parents que la petite propriété qu'ils habitaient. Je savais aussi qu'il leur restait quelque argent, qu'ils en avaient perdu. J'avais vu quelques diamants à ma mère, mais je ne pouvais en estimer la valeur vénale... Enfin, j'avais tout lieu de penser que le peu de fortune de notre maison venait absolument d'elle.

La supérieure était fort attentive :

— Eh bien ! mon enfant, voyons, répondez-moi franchement jusqu'au bout, me dit-elle, vous qui devez juger le caractère de vos parents, les croyez-vous capables de vous déshériter ?

— Je ne sais pas. Mon père est violent, mais faible. Quant à ma mère, en toute occasion, je l'ai vue s'élever contre les couvents, blâmer énergiquement ceux qui leur donnent leur fortune... Ma mère est beaucoup plus douce que mon père, cependant je la crois plus ferme, plus entière au fond.

— Il faut écrire de nouveau, ma chère fille. Combien peut valoir cette propriété de la Tour !...

— Dix à douze mille francs, à ce que j'ai entendu dire.

— Ensuite vos parents devaient être en mesure de vous doter, puisque votre mariage était tout décidé, et qu'il n'a tenu qu'à des circonstances éminemment providentielles que ce mariage ne fût aujourd'hui un fait accompli.

— Ma bonne mère, j'ai entendu parler de 30,000 francs, placés sur l'État, je crois...

— Trente mille francs !... Que de bien on pourrait réaliser avec cette somme ! quel malheur, ma chère fille, que vos parents ne comprennent pas le bonheur et la sainteté de votre vocation !... Au lieu de vous doter pour le monde, que ne consacrent-ils cet argent à la gloire du bon Dieu ! Mais il n'y faut pas penser, chère fille, il ne faut pas même penser qu'ils vous donnent la moindre chose, quant à présent ; n'est-ce pas, ma pauvre enfant ?...

— Vous voyez, ma mère, ils n'ont même pas daigné me répondre.

— Ils vous répondront plus tard. Nous allons tant prier le bon et doux Jésus, sa très-sainte et très-puissante mère, que nous obtiendrons pour vous cette grâce. Courage donc, ma fille, Dieu vous a accordé une belle part de salut, elle ne vous sera point ôtée... Cependant je vois que c'est une bonne chose de vous avoir acquis la protection de M^me^ la duchesse, puisque d'ici longtemps peut-être nous ne pouvons compter sur la bonne volonté et la générosité de vos parents.

Cet entretien me laissa au fond du cœur quelque chose de désagréable et pesa sur moi comme une lourde humiliation.

Je ne sentais que trop qu'il ne me restait rien à attendre de mes parents, au moins pour le moment, comme le disait naïvement Mme Blandine; je les avais trop profondément mécontentés pour qu'ils pussent revenir tout de suite à résipiscence. Leur silence prolongé m'éclairait enfin. Je compris que mon départ clandestin n'était plus une de ces incartades, de ces bouderies de jeune fille si vite oubliées et pardonnées. Je me demandais, non sans une sorte d'effroi, combien de temps ils persévéreraient dans leur rancune, et si même ils reviendraient jamais à moi.

Je n'étais pas trop édifiée non plus des sentiments cupides de la supérieure ; une seule pensée semblait la dominer : sauver l'argent, le plus d'argent possible, et pas un mot de la douleur où je venais de plonger ces pauvres gens qui m'aimaient si tendrement.

L'âme humaine a parfois de singuliers retours. Il n'est pas rare de voir des gens fort choqués, dans les autres, des défauts et des vices qui les possèdent eux-mêmes au suprême degré. C'est ainsi que le manque de cœur de Mme Blandine fut jugé par moi.

J'avais écrit trois fois à l'abbé Desherbiers : je le suppliais de venir me voir, ou, s'il était empêché, d'envoyer Mlle Dufougeray à sa place. Ces trois lettres restèrent sans réponse, tout comme celles que j'avais adressées à mes parents. Je demandai la permission d'écrire au curé de Bourg-le-Roi, mon dernier confesseur. On m'accorda facilement cette permission. Ma lettre fut sûrement retenue, ou bien la réponse du curé n'était peut-être pas telle qu'on la désirait, de sorte que de ce côté j'éprouvai encore un mécompte.

En désespoir de cause, je priai Mme Blandine d'envoyer une converse chez Mme Langlois pour la prier de venir au parloir. Évidemment elle me donnerait des nouvelles de Saint-Marceau. Je ne fus point trop surprise lorsqu'on m'annonça que mon ancienne amie avait outrageusement chassé la tourière, qu'elle lui avait dit que j'étais une misérable, une coquine, et que si elle était en face de moi, elle ne pourrait se retenir de me dire mille injures.

Cette dernière issue fermée, je ne savais plus que faire.

Chaque jour je m'attendais à partir pour Paris. Faudrait-il donc m'éloigner ainsi, sans recevoir aucune nouvelle de mes parents, sans savoir ce qui était advenu après mon départ ? J'avoue que j'endurais un cruel supplice, d'autant plus cruel que je n'osais m'en plaindre.

Mme Blandine ne cessait de se récrier sur le silence que l'on gardait envers moi... ; elle n'y comprenait rien... Elle me dit qu'elle allait essayer quelques démarches de son côté.

Un jour, elle me fit appeler pendant la récréation, elle venait, disait-elle, de recevoir une lettre d'un curé des environs de Saint-Marceau, mais ce curé désirait ne pas être connu.

En entrant chez la supérieure, malgré le violent effort que je faisais pour

maîtriser mes impressions, j'étais toute tremblante, hors de moi. Mon premier mouvement fut d'étendre la main vers cette lettre et de m'en emparer ; Mme Blandine sourit d'abord ; puis reprenant son visage de supérieure, elle me dit : Que vous êtes encore du monde, ma pauvre fille, quel empressement ! quelle curiosité !... retournez en récréation ; ce soir, vous saurez ce que contient cette lettre.

— Mais au moins, ma mère, dites-moi ? comment se porte-t-on à Saint-Marceau ? Mon père n'est-il pas malade ? et ma mère ?...

— Allons, tout va bien mieux que vous ne pensez. Ne m'en demandez pas davantage. Mon enfant, courez vite au jardin, je veux un peu mortifier vos sentiments trop humains, votre curiosité surtout.

Je descendis, assez offensée de cette petite mercuriale, c'était la première que je recevais ; jusque-là tout avait été miel et sucre.

Cette après-midi me sembla bien longue. Qu'allait m'apprendre cette lettre ? Allait-elle me donner des nouvelles précises ? De qui était-elle ? L'abbé Desherbiers aurait-il la faiblesse de se cacher pour écrire à mon sujet ? Oh ! que j'étais impatiente !

Le souper se termina, la récréation sonna. Nous étions dans la salle commune : à chaque instant, je tournais la tête pour voir si je n'allais point être appelée... mais rien !... rien !... Mon sang bouillait ; je trouvais la supérieure injuste et cruelle. La cloche du silence vint clore la récréation ; c'était donc fini, et il me faudrait supporter jusqu'au lendemain le poids de cette mortelle attente.

J'espérais pourtant encore lorsque la cloche se fit entendre une seconde fois... c'était l'office ; et je suivis mes compagnes au chœur.

Impossible de prier ; une révolte intérieure soulevait tout mon être, et je récitais machinalement le chant monotone et vide de sens que nous répétions tous les jours.

L'office touchait à sa fin. Une converse s'approcha discrètement de moi et me fit signe de la suivre. Cette fois, je me levai lentement et montai l'escalier avec la même mesure.

J'ouvris posément après avoir frappé sur la porte et je restai debout, jusqu'à ce qu'il plût à Mme Blandine de me faire signe de m'asseoir.

— A la bonne heure, ma chère fille, me dit-elle en souriant de son air le plus gracieux, ma petite punition de tantôt a merveilleusement profité, venez que je vous embrasse.

Toute ma rancune s'évanouit devant ce bon accueil.

— Asseyez-vous, continua-t-elle, là, tout près de mon bureau, afin que nous puissions causer sans troubler le grand silence... Voici donc la lettre que je vous avais annoncée tantôt, lisez-la vous-même.

Je ne pus réprimer un frémissement intérieur en recevant cette feuille écrite, qui allait me renseigner sur l'effet produit par mon escapade. Mon premier soin

fut de jeter un coup d'œil rapide sur l'écriture. Ce n'était nullement celle du curé de Saint-Marceau, je la connaissais trop bien pour m'y tromper. Ce n'était point non plus l'écriture du curé de Bourg-le-Roi, vieillard dont la main tremblait et ne pouvait garder l'aplomb... Les caractères me parurent être une écriture de femme.

Au milieu du jour, j'avais essuyé ma première mortification; maintenant je sentais poindre mon premier sentiment de défiance.

En haut de la page, il y avait la fameuse formule jésuitique : A. M. D. G... et l'on s'adressait à la supérieure en l'appelant Madame et Très-Chère sœur en J.-C.

On débutait en disant que l'affaire sur laquelle on demandait quelques renseignements n'avait point occasionné tout le bruit que l'on imaginait; que M. et Mme Soubeyran s'attendaient au départ de leur fille, soit plus tôt, soit plus tard; qu'ils avaient bien eu un peu de mauvaise humeur; M. Soubeyran avait donné sa parole que jamais il n'accorderait un sou de dot, et qu'il prendrait les moyens d'avantager sa famille qui n'était pas heureuse; que c'était à cette disposition d'esprit qu'il fallait sans doute attribuer le voyage qu'il venait d'entreprendre avec sa femme. Ils étaient, depuis huit jours, partis pour la Gascogne. Le percepteur avait obtenu un congé de trois mois. Des gens qui les avaient vus et qui leur avaient parlé au moment de leur départ, leur avaient trouvé bon visage et même une sorte de gaieté. Tous deux paraissaient satisfaits de faire une excursion dans leur pays. L'auteur de la lettre exprimait, comme une opinion à lui, la certitude qu'après quelques mois de rancune, mes parents reviendraient d'eux-mêmes. Il affirmait de tenir de l'ancien maître d'école les principales assertions contenues dans sa lettre. Quant à l'abbé Desherbiers et à Mlle Dufougeray, il n'en était pas question le moins du monde.

Grande fut ma stupéfaction à cette lecture.

Je voulais essayer de dissimuler, mais ce fut peine perdue : Mme Blandine avait l'œil trop exercé, l'esprit trop subtil pour ne pas deviner radicalement.

— Eh bien ! me dit-elle, quand j'eus posé cette malheureuse lettre sur le bord de la table ; eh bien ! ma chère fille, vous n'êtes pas satisfaite. Voyons, qu'y a-t-il ? Avez-vous regret de vous être donnée au bon Dieu ? vous n'avez qu'un mot à dire, le monde est tout prêt à vous ouvrir de nouveau ses bras perfides.

— Ce mot, je ne le dirai bien certainement pas, ma bonne mère ; d'ailleurs mon père et ma mère ne songent plus à moi. Les voilà partis. Ils font un voyage pour se distraire, et c'est tout !... Et pas un mot de souvenir, pas une expression de regret !

— Hélas ! ma pauvre enfant, il en est ainsi de toutes les affections de la terre, des affections qui n'ont point Dieu pour base et pour unique objet. Cependant, je suis moi-même un peu surprise de la résignation soudaine de vos parents. Il

Les caractères me parurent être une écriture de femme, (Page 24.)

faut, ma bien chère fille, attribuer ce fait extraordinaire aux prières ferventes de nos sœurs et surtout à la neuvaine que nous venons de terminer : le bon Jésus, sa très-douce et très-puissante mère, ont voulu vous épargner des luttes, qui auraient été bien douloureuses pour votre sensibilité.

Je ne répondis rien, car j'avais le cœur plein et je tenais à ne pas pleurer.

Cette disposition n'échappa pas non plus à la cruelle investigatrice. Elle me dit :

— Allons, ma fille, ma bien-aimée fille, vous vous faites violence ; laissez

donc couler vos larmes. Que voulez-vous, ce sont les témoignages de notre humaine faiblesse; Dieu ne les défend pas. Votre cœur souffre et votre amour-propre aussi : laissez-leur l'épanchement nécessaire.

Ces mots : « et votre amour-propre aussi, » qui dévoilaient sans ménagement le fond de ma pensée, me froissèrent beaucoup : mes yeux se séchèrent aussitôt; une émotion de colère et de honte fit disparaître jusqu'à la dernière étincelle de sentiment et d'affection. Il ne me restait que le dépit d'être oubliée par ceux que j'avais délaissés et la mortification d'avoir été si prestement devinée par notre rusée supérieure.

Notre entretien ne se prolongea pas au delà de cet incident.

Je me retirai au dortoir. Que n'aurais-je point donné pour posséder un pauvre petit coin solitaire où je pusse pleurer et me plaindre en liberté. Mais non; nos étroites couchettes rapprochées et pressées (la communauté était fort nombreuse) ne laissaient pas même la liberté du sommeil et de la souffrance.

Quelles douloureuses réflexions m'assaillirent, lorsque je fus assez maîtresse de moi-même pour envisager la profondeur de mon imprudence et ses funestes conséquences... Quoi ! mon père !... quoi ! ma mère !... eux qui m'avaient tant aimée, acceptaient sans mot dire notre éternelle séparation ! Et Georges n'avait-il donc pas écrit, n'avait-il point sollicité quelque démarche ! Je me rappelais les tendres expressions de ses lettres touchantes, ses promesses, ses serments ! Oh ! lui aussi avait tout oublié.

Et maintenant, quand je l'aurais voulu, retourner sur mes pas me semblait impossible : amis et parents me reniaient également. Bien que je l'eusse déplorablement mérité, cela me paraissait injuste, cruel. Je ne voulais accepter que la moindre partie des torts. Je pensais, misérable fille que j'étais, je pensais que mon père et ma mère se vengeaient, et qu'il y avait calcul de leur part; je les accusais d'ingratitude ! moi ! l'enfant la plus entachée de ce fatal sentiment, l'enfant ingrate par excellence.

Cette nuit-là, je la passai tout entière sans fermer les yeux et je trouvai bien dure la mince paillasse sur laquelle reposaient mes membres fatigués.

A qui me plaindre ? A qui recourir dans cet immense abandon ? Si au moins le curé et M^lle^ Dufougeray ne m'avaient pas délaissée comme les autres ! Voilà ce qui me confondait et m'exaspérait. Après m'avoir poussée à outrance vers le couvent, l'abbé Desherbiers ne s'inquiétait plus de moi ; il m'avait tant promis de m'écrire, de venir me visiter ! Certainement s'il eût essuyé une avanie quelconque après mon départ, l'auteur de la lettre mystérieuse n'aurait pas manqué de relater un fait de cette importance et sur lequel M^me^ Blandine m'assurait avoir fortement insisté.

Je me souvenais, non sans une sorte d'amère inquiétude, de l'étrange persistance de mon confesseur à me maintenir dans une voie d'exaspération et de vio-

lence. Le rôle de Mlle Dufougeray avait aussi des ombres singulières, des contrastes bizarres. L'éloignement, l'exaltation, déjà apaisée, me présentaient les faits sous un jour très-différent. Mais hélas ! il était bien tard pour commencer à voir clair, et j'essayais de retenir le fatal bandeau qui se lèverait toujours assez tôt pour la désolation de ma vie entière.

Dans cet état perplexe, je me tournai naturellement vers le père Gabriel. Je n'étais pas contente de la phraséologie et des manières insidieuses de Mme Blandine. Je résolus de l'examiner sous cette impression de méfiance et je reconnus qu'elle avait une de ces physionomies doucereuses qui ne promettent rien de bon.

C'était une femme d'environ quarante ans, de taille moyenne et de tournure vulgaire, son visage pâle et chargé d'embonpoint était légèrement marqué de petite vérole ; la forme ovale dessinait le bas de ce visage, tandis que le front exagérait la carrure d'une tête allemande fortement prononcée. Des sourcils à peine indiqués par quelques légers poils blonds et duvetés, couronnaient une arcade profonde, au fond de laquelle brillait un œil d'une nuance indéfinissable, car suivant la lumière qu'il recevait il passait du bleu sombre à des nuances plus pâles, à des reflets orangés. Enfin, quelle que fût leur couleur, je puis dire que je n'ai jamais vu un regard aussi tranchant, aussi dur, aussi pénétrant que l'éclair qui jaillissait d'entre ses paupières mi-closes et bordées de rares cils d'un blanc sale et mélangé de roux. Le nez un peu aplati et carré du bout n'avait aucune distinction, et la bouche, avec des lèvres minces et comme rentrées, était tour à tour souriante ou courroucée selon l'occasion.

Certes ce n'est pas là le portrait d'une belle femme, et je ne pense guère que Mme Blandine eût cette prétention. Mais une chose dont elle se montrait plus jalouse, c'était de faire subir son influence à quiconque l'approchait et conversait avec elle.

J'ai appris plus tard qu'elle avait par la ville une redoutable réputation. Elle faisait ou défaisait les mariages projetés. Très-influente sur les anciennes pensionnaires, dont la plupart venaient la consulter, lorsqu'arrivait le moment de prendre cette grave détermination, ses conseils favorables ou contraires étaient presque toujours religieusement suivis.

Telle était la personne qui, pendant les premières semaines, m'avait complétement fascinée et dominée... Saisissant dès l'abord le faible de mon caractère, elle avait voulu m'amadouer et m'enlacer par des louanges et par des caresses. Elle y avait réussi, mais au moment où elle croyait assez me tenir, pour rentrer dans son rôle de sévérité et de régularité, je lui coulais des mains, sans qu'elle s'en doutât et j'allais me remettre aux mains de son adversaire.

J'attendis patiemment le jour de confession pour m'ouvrir au père Gabriel. Cela me souciait bien : il était si fier, si prompt, si rogue, et nous paraissions tant l'ennuyer, que je cherchais par quel biais et de quelle façon j'entamerais la causerie que je voulais avoir avec lui.

Ce jour-là le vieux prêtre était de plus mauvaise humeur que jamais. Il écoutait sans répondre, et même je crois qu'il n'écoutait plus du tout...

Lorsque j'eus fini l'aveu de mes quelques billevesées et niaiseries, il me dit : Recueillez-vous, je vais vous donner l'absolution. Mon père, dis-je, permettez-moi de vous parler encore, de vous demander un conseil : je souffre ; je suis inquiète, irrésolue. — Ah ! dit-il, déjà ?

Je répondis par des sanglots étouffés.

Alors cet homme aux brusques allures, à la voix brève et fâchée, devint subitement doux, affectueux, compatissant.

— Vous pleurez, ma chère enfant, me dit-il, vous voilà toute désolée, tout abattue, que s'est-il donc passé en dedans et en dehors de vous. Ouvrez-moi bien votre cœur. Ne craignez rien ; à moi, vous pouvez parler franchement, assurée que vous êtes de rencontrer de mon côté cette même franchise que j'attends de votre part.

— Mon père, mes parents ne m'ont toujours pas écrit. Ils sont partis pour un long voyage, sans s'occuper de moi, sans me laisser un mot de souvenir, ce mot fût-il un reproche sanglant.

— Cela doit-il vous étonner, ma fille ? avez-vous donc oublié la conduite légère, inconséquente, cruelle, que vous venez de tenir envers eux ?

— Mais, mon père, je les ai suppliés à diverses reprises de m'accorder mon pardon.

— Oui, je sais, vous avez écrit sous la dictée de votre supérieure de ces lettres banales et plus offensantes peut-être qu'un silence absolu ; croyez-vous que ce soit suffisant, pour adoucir la cruelle blessure que vous avez ouverte au cœur d'une famille tendre, passionnée pour vous, d'un père, d'une mère dont vous êtes l'unique enfant, la seule consolation ? Qui a pu vous conseiller d'agir ainsi ? Qui vous a dirigée, encouragée et soutenue dans cette injuste entreprise ?

— L'idée première est venue de moi, à ce que je crois, du moins ; mais le curé de Saint-Marceau, mon confesseur pendant deux ans, a développé et entretenu cette idée, qui, à vrai dire, n'était, au début, qu'une fantaisie d'enfant gâtée et mécontente. Aujourd'hui, lui aussi m'abandonne, lui et la personne qui, en m'aidant à tromper mes parents, m'a fourni les moyens de correspondre avec l'abbé Desherbiers, lorsque mon père m'a contrainte à choisir un autre confesseur.

— Et cet abbé Desherbiers répondait à vos lettres, il entretenait ce commerce à l'insu de votre père et de votre mère ?...

— Mon Dieu, oui.

— Imprudence et folie ! Quel âge avait le prêtre ? était-ce un vieillard ?

— Non, mon père, il était jeune, 32 à 33 ans.

— Et il ne vous a plus écrit depuis que vous êtes ici ?

— Jamais, mon père ; quand je suis partie, il m'avait fait dire qu'aussitôt à

Orléans, il me viendrait voir. Mme Blandine m'avait permis de lui écrire ; j'ai envoyé trois lettres consécutives. J'ai écrit à Mlle Dufougeray. Ni l'un ni l'autre ne m'ont répondu. C'est ce silence, cet abandon-là qui me tuent.

— J'aimerais mieux que votre tristesse vînt d'un retour aux affections de famille.

— Il y a de cela aussi, mon père ; mais puisque je dois vous dévoiler entièrement le secret de ma conscience, je vous dirai que j'éprouve une espèce de ressentiment. J'aurais voulu que mes parents fussent revenus à moi, qu'au moins ils eussent fait quelque démarche pour me ramener. Leur dédain me confond, en même temps qu'il me blesse comme un outrage que je n'aurais point mérité. Et puis, il me vient des soupçons étranges : je me défie ; je crois qu'on me trompe ; il me paraît impossible que tout le monde m'ait ainsi abandonnée. En un mot, mon père, je crains que mes lettres ne soient restées dans le cabinet de notre mère, ou que les réponses ne m'aient été soustraites.

Le père Gabriel ne répondit pas d'abord. Je le voyais du profil. Son beau visage, pâle et recueilli, était attristé. Il relevait d'une main distraite les cheveux blancs qui retombaient abondants et soyeux sur son front profondément sillonné.

Après un long silence, il me dit : Venez demain me trouver à l'issue de la messe, ma chère fille : tout ceci est grave, et j'ai besoin de réfléchir. En attendant, mettez votre confiance en Dieu ; ne vous tourmentez pas, et surtout ne vous ouvrez à personne, à personne, vous entendez, c'est votre confesseur qui vous le défend ; et, en dépit de certaines prétentions, le confesseur passe avant la supérieure. C'est là mon opinion à moi, tant pis si je me trompe.

Je me levai après avoir reçu la bénédiction du vieillard, un peu consolée et et calmée, et surtout, ô misère de ma triste nature ! fort enchantée de jouer pièce à notre rusée supérieure.

Le père Gabriel, pour m'éviter toute démarche embarrassante, me fit dire de venir lui parler aussitôt après son action de grâces. La sœur sacristine, avant de me transmettre cette injonction, causa un moment avec Mme Blandine. Je crus qu'elle lui demandait l'autorisation d'agir selon les ordres du vieux prêtre. Je vis la supérieure pâlir d'abord, puis se mordre les lèvres ; sans le savoir positivement, je devinai qu'il était question de moi. Les regards des deux interlocutrices étaient trop maladroitement dirigés de mon côté.

La sacristine vint me prendre à mon banc ; quelques minutes écoulées, je me trouvai seule avec le père Gabriel. Il était assis au coin d'un bon feu, et je ne saurais dire quelle douce sensation de plaisir me procura la vue et la chaleur de ce foyer bienfaisant. Une flamme claire projetait à l'entour la lumière et la gaieté. Je me rappelai la petite salle à manger de la Tour, si bien chauffée, si riante par les jours les plus froids de l'hiver ; le foyer, jadis le rendez-vous et la joie de nos bons amis, aujourd'hui si triste, si abandonné !

Mon cœur se gonfla; j'aurais eu besoin de pleurer et je ne le pouvais pas. Quelque chose de froid, de sombre, d'amer étreignait ma poitrine et fermait le passage aux larmes qui m'auraient soulagée.

Le père Gabriel finissait ses prières, pendant que je me livrais ainsi aux plus pénibles retours.

Lorsqu'il eut fermé son livre, son visage prit une expression de bonté et de mansuétude qu'il n'avait pas habituellement ! Il sentait, le bon et digne vieillard, qu'il devait faire appel à ma confiance, que j'avais besoin d'être encouragée; aussi reprit-il de lui-même la conversation au point où nous l'avions laissée la veille.

— Si j'ai bien compris, me dit le saint homme, ce que vous voudriez, ma chère enfant, ce serait que votre famille revînt à vous, et par conséquent épargnât tout sacrifice à votre amour-propre. Cela ne doit pas être. Vous avez commis une faute grave, et toute faute emporte avec elle expiation et châtiment. Vous avez méconnu l'autorité paternelle; vous l'avez bravée et mise sous vos pieds; c'est à vous de tendre les mains et de demander pardon. Sur ce point-là, je ne transigerai jamais. Je suis tout prêt à favoriser une démarche en ce sens, si vous le désirez; mais il faut que cette démarche soit franche et large dans sa forme, il faut que vous reconnaissiez hautement vos torts. Maintenant, avez-vous bien réfléchi? avez-vous bien sondé votre âme?

— Je crois qu'oui, mon père, je commence à comprendre que cette vie, dont ma folle imagination s'était éprise, comme on s'éprend d'un roman, ne voyant que le beau et l'idéal, que cette vie, dis-je, a des côtés sévères et terribles auxquels je ne pourrai jamais me ployer. Bien des choses qui m'enchantaient au début, me semblent aujourd'hui ou puériles ou trop dures. Mon caractère hautain ne supporte pas la contradiction, et je ne me sens nullement appelée à faire entre les mains des supérieures une totale abnégation de ma volonté impérieuse et révoltée. Je manque surtout de cette simplicité, un peu niaise, à mon sens, qui divinise en quelque sorte les personnes chargées de notre direction; et comme je vous le disais hier, je n'ai plus confiance même en M^me^ Blandine.

— Voilà, ma fille, qui s'appelle parler ouvertement et carrément. Je vois que je n'ai pas à réformer mon premier jugement. Dès l'abord, j'ai jugé que vous n'étiez pas propre à la vie du cloître. Voyez-vous, ces vocations étourdies, follement entretenues ou développées par des prêtres ou trop jeunes ou trop inexpérimentés, ne persistent pas d'ordinaire, et si malheureusement les sujets nous restent, c'est pour leur propre tourment et pour celui des autres. Qu'allons-nous donc décider? Rentrer à la maison paternelle, humble et soumise, repentante et prenant à tâche d'essuyer et de faire oublier les larmes du passé. Vous écrirez d'après ces sentiments, et moi, j'apostillerai votre lettre et je me charge de la faire parvenir soit à Saint-Marceau, soit en Gascogne, si vos parents y sont réellement.

— Comme vous êtes bon, mon père, dis-je avec une émotion profonde.

— Non, non, ma pauvre enfant, je ne suis pas bon. Je suis raisonnable et un peu clairvoyant, et c'est tout. Bon, je l'étais autrefois; mais les contrariétés m'ont aigri; ce n'est pas une chose facile que d'être appelé à diriger un couvent de filles, lorsqu'on a pour contre-directrice une tête organisée comme celle de Mme Blandine. Oh! quelle lutte! quelle épouvantable lutte! Gardez-vous bien, ma fille, de lui confier ce que nous venons de dire : elle trouverait moyen d'entraver et de mettre à néant les conseils que je vous donne. Et là-bas, à Paris, elle m'en ferait une mauvaise affaire. Mais j'oublie l'essentiel : comment ferez-vous pour écrire ? avez-vous du papier, de l'encre à votre disposition ?

— Ni l'un ni l'autre, mon père, vous devez savoir qu'il faut une permission particulière pour écrire, et tout ce que nous écrivons passe inévitablement sous le contrôle des supérieures.

— C'est vrai cela. Et le vieillard réfléchit et parut fort empêché.

Après un moment de méditation, il reprit :

— Il faut pourtant, ma pauvre enfant, que je vous vienne en aide, il faut que je vous retire de l'impasse où vous voilà engagée... Prenez ce crayon et cette feuille de papier. Vous seriez bien malheureuse, si vous ne trouviez pas un pauvre moment pour tracer là-dessus cinq à six bonnes lignes, partant du cœur, bien tendres, bien senties. Je me charge du reste... vous me comprenez bien, n'est-ce pas ? des excuses et l'expression d'un sincère repentir.

— Mon bon père, je ferai tout ce que vous voudrez et comme vous le voudrez. J'ai eu de grands torts, je le confesse hautement. Dieu veuille m'accorder le temps et les moyens de les réparer.

— Allez donc, ma chère fille; une plus longue conférence éveillerait des soupçons : après-demain matin, vous viendrez au confessionnal. Soyez discrète, ne vous ouvrez à personne ; sans cela, je ne répondrais de rien. Depuis que vous êtes ici, je n'ai jamais vu bien clair en vos affaires et, comme vous, j'ai le soupçon d'intrigues et de manque de droiture.

Je sortis du cabinet de cet excellent homme heureuse et presque triomphante. Cette démarche auprès de ma famille, qui d'abord m'avait paru impossible et trop dure, me paraissait si naturelle et si juste, que je ne concevais pas ma répugnance primitive.

Avant même que j'eusse écrit, je suivais en imagination cette lettre dont la forme témoignait assez que je n'étais pas entièrement libre, je la suivais pendant les diverses pérégrinations qu'elle aurait à subir... Si mes parents étaient à la Tour, il ne faudrait que quelques heures... Déjà, je les voyais accourir à mon appel, ma mère au moins, si mon père voulait me tenir un peu rigueur... Mais si leur absence était réelle, combien faudrait-il de temps? Des jours, des semaines peut-être !

Mme Blandine, que j'examinais avec autant de soin et de souci qu'elle en

mettait elle-même à m'observer, ne me parut pas le moins du monde émue et préoccupée de mon entrentien avec notre père supérieur. Au fait, c'était chose si simple et si ordinaire, qu'il aurait fallu un singulier mauvais vouloir pour gêner de pareilles communications.

A la récréation, elle me parla très-gracieusement, et elle daigna même me charger d'une commission particulière. Pour faire cette commission, il fallait traverser l'enclos.

C'était la mi-décembre. Un beau soleil d'hiver rayonnait sous un ciel d'un bleu foncé et répandait une sorte de gaieté le long de ces grandes allées symétriques que je traversais en courant et en chantonnant entre les dents, tant je me sentais heureuse de la résolution du matin. Je pensais même à profiter de l'occasion en m'arrêtant un peu auprès des charmilles ; j'espérais pouvoir jeter quelques mots sur le papier. Je n'étais plus en peine de savoir de quelle façon commencer mon acte de contrition : « Mon bon père, ma bonne mère, pardonnez-moi, je vous en prie à genoux... ». Cela me semblait tout naturel et fort bon à dire...

Un sanglot profond et bruyant, parti d'un bosquet voisin, arrêta ma course, ma chanson et les épanchements que je préparais.

Qui pleurait ainsi ? Devais-je me montrer à cette âme affligée, ou la laisser avec le secret et le poids de sa douleur ? Était-ce une religieuse ou une pensionnaire ? A cette heure-là les pensionnaires étaient en récréation à l'autre extrémité des jardins.

Une religieuse seule pouvait se rencontrer de ce côté.

De nouveaux sanglots, la voix que je crus reconnaître, entraînèrent ma résolution ; j'entrai vivement dans le bois. Que devins-je, en voyant la belle Claudia tout en larmes, le visage caché par son mouchoir, et appuyé contre le dossier d'un banc. Je courus à elle, je lui parlai en prenant ses mains. Elle eut l'air surprise et mortifiée à ma vue.

— Qu'avez-vous, lui dis-je, chère sœur, mon amie ? répondez-moi, je vous en conjure !

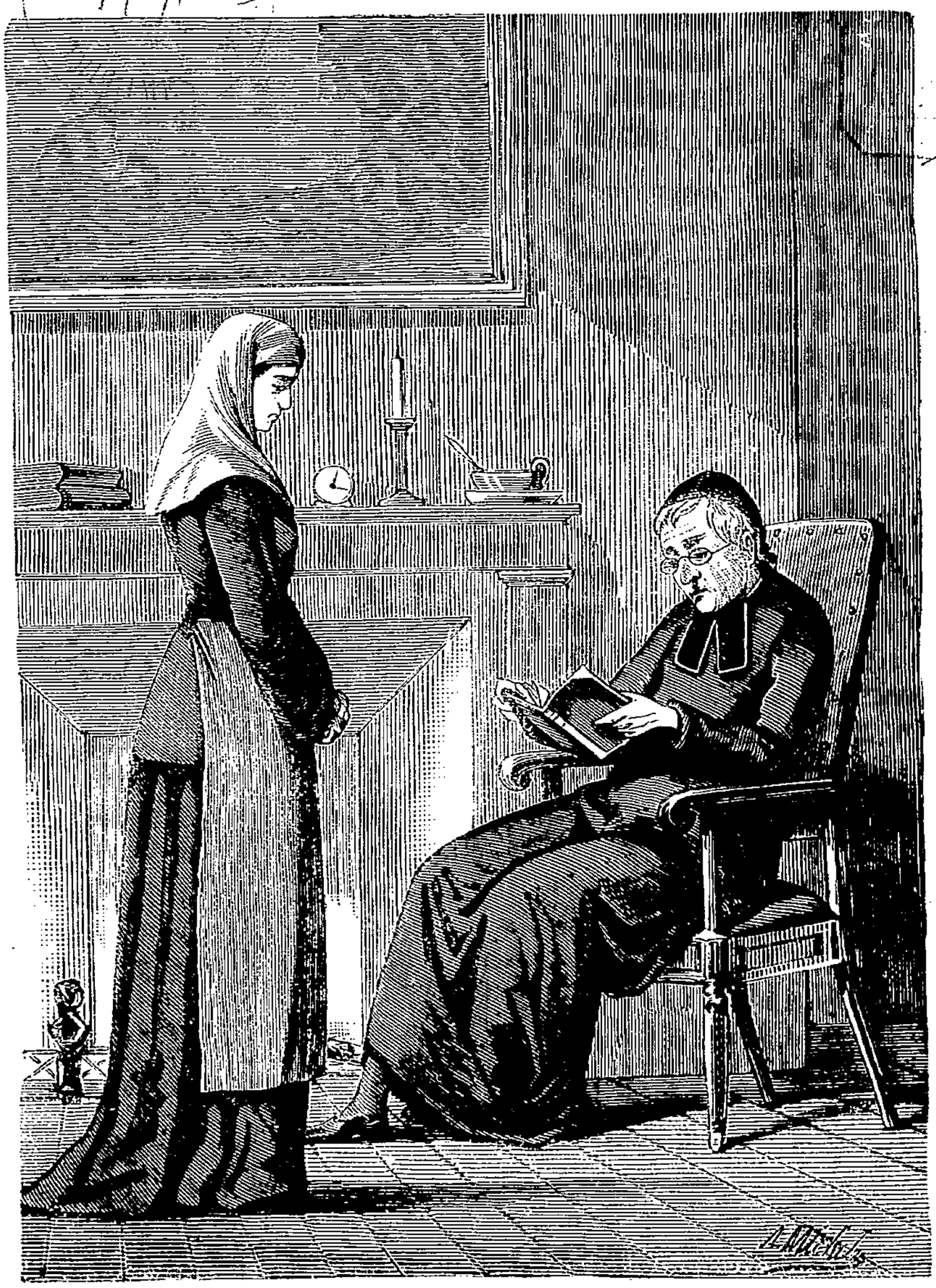
— Oh ! sœur Elisa, ma pauvre enfant, ne vous occupez pas de moi, continuez votre promenade...

— Vous laisser ainsi, sans essayer de vous consoler, sans savoir ce qui vous désole...

— La règle défend les confidences... Plus tard, Elisa, plus tard, vous verrez, vous saurez tout. Oh ! reprit-elle avec une nouvelle explosion de larmes et de sanglots, pourquoi faut-il que j'aie quitté ma famille, pourquoi faut-il que j'aie abandonné mon vieux père, ma bonne et tendre mère... mes frères qui m'adoraient ! Dieu me punit... j'ai fait couler les larmes de mes parents, et aujourd'hui les miennes coulent sans espoir et sans consolation.

— Et moi qui vous croyais heureuse !

SAINT-GERMAIN. — IMPRIMERIE A. BARDIN.



Le père Gabriel finissait ses prières (page 30).

— Heureuse !... avec une supérieure qui vous vexe et vous humilie à toute heure du jour. Heureuse ! avec un esprit révolté, avec un regret amer et incessant de la liberté perdue, de ma beauté fanée, de ma santé détruite ! Heureuse ! lorsqu'une femme impérieuse et jalouse, oui, jalouse de ces restes de beauté et de jeunesse, qu'elle voudrait anéantir, se plaît à me faire souffrir...

— Chère Claudia, mais pourquoi restez-vous ici ? pourquoi ne retournez-vous pas près de cette famille que vous regrettez...

— Et les vœux, Elisa, et la honte qui s'attache au nom de défroquée, dans

notre Midi surtout, pays de foi et d'intolérance... Retourner en arrière n'est plus possible! souffrir, puis mourir, mourir bientôt... voilà mon seul, mon unique recours. Et vous, pauvre fille, avant de vous engager à tout jamais, réfléchissez bien, et que mon triste exemple vous soit une leçon...

— Une leçon !... je n'en ai plus besoin, chère sœur, mon parti est pris. Grâce à Dieu et au bon père Gabriel, je suis sur le chemin de ma libération.

— Vous me soulagez bien, car vous me faisiez pitié, Elisa, et je n'osais vous ouvrir mon pauvre cœur ulcéré ; je n'osais vous dire: Prenez garde... Je devinais qu'un jour viendrait où seriez aussi infortunée que moi... Dieu soit béni, ma chère enfant! vous au moins, vous vous amendez quand il est encore temps.

Encouragée par la bienveillance et l'intérêt que me témoignait la jeune religieuse, je me laissai aller à lui raconter, en détail, les arrangements discrets que nous avions concertés avec le P. Gabriel.

Elle me félicita cordialement, elle avait l'air heureuse de mon bonheur. Bientôt ses yeux légèrement rougis se séchèrent tout à fait, un vague et doux sourire erra sur ses lèvres pâles... Elle passa son bras sous le mien et m'accompagna jusqu'au bout de l'enclos.

Nous rentrâmes à la salle de travail, un peu en retard. Madame Blandine était, à ce qu'il paraît, dans des dispositions de mansuétude extraordinaire, car elle ne nous dit rien.

Le soir je me couchai calme et presque gaie.

A deux heures du matin, M^me^ Blandine apparut près de mon lit comme une vision sinistre. Elle me dit doucement de me lever, parce j'allais partir pour Paris.

Comment dépeindrai-je ma stupéfaction, mon embarras. Je voulus hasarder une observation. La supérieure ne s'en formalisa pas ; elle daigna même m'expliquer à sa façon les motifs de ce brusque départ. — C'était, disait-elle, un ordre de la Générale qu'elle avait reçu par le dernier courrier. Elle n'avait pas jugé à propos de me réveiller immédiatement. Du reste, les religieuses devaient toujours être prêtes à partir et à obéir.

Mes voisines de lit s'émurent un peu de ce colloque, quelques-unes se soulevèrent et s'assirent sur leurs couchettes ; à un signe de la supérieure, tout rentra dans l'ordre et je remarquai qu'aucune de ces pauvres esclaves n'osa proférer une parole, soit d'intérêt, soit de curiosité.

M^me^ Blandine m'enjoignit de m'habiller promptement, afin de passer chez elle, où je pourrais me chauffer et causer un peu, sans déranger les sœurs et sans troubler le silence.

Je me hâtai donc, tremblante de froid et d'émotion.

En entrant dans le cabinet de la supérieure, je trouvai un grand feu qui devait brûler depuis la veille et, jetant un coup d'œil sur le lit, je vis qu'il n'avait pas été défait. Ces deux incidents, si minces qu'ils puissent paraître, agirent for-

tement sur moi et ajoutèrent de nouvelles angoisses à celles de ce voyage incompréhensible et précipité.

Pour une personne qui avait veillé toute la nuit, Mme Blandine me parut radieuse. Sur son visage pâle, mais souriant, on lisait un sentiment de cruelle satisfaction, et j'eus grande envie de me révolter et de résister. Mais comment faire? Comment épargner le pauvre P. Gabriel? Qu'allais-je devenir après cette désobéissance? Allait-on me renvoyer, et comment mes parents, non prévenus, me recevraient-ils?

Ces idées se groupaient et se confondaient dans mon pauvre cerveau; je ne savais à quoi m'arrêter, ainsi prise au dépourvu et privée de tout conseil et de toute assistance. D'ailleurs la supérieure ne me laissa guère le temps de réfléchir et de peser le pour et le contre.

Avec sa volubilité ordinaire et ses poses de charlatan battant la grosse caisse, elle entra dans une foule d'explications que je ne lui demandais nullement.

On m'avait gardée deux mois à Orléans, contrairement à la règle. On espérait un retour de mes parents vers moi; mais le voyage qu'ils avaient entrepris indiquait assez que leur volonté n'était pas encore mûre pour la conciliation. Mme Blandine avait dû écrire à la Générale pour la consulter. La réponse était qu'il fallait m'envoyer de suite au noviciat. Par le plus grand des *hasards*, deux converses devaient s'en aller cette même nuit et, comme on ne voyait aucune occasion prochaine, on avait profité de celle ci. On regrettait d'avoir troublé mon sommeil, de me priver des adieux de mes compagnes, etc., etc.

Je ne finirais pas si je voulais raconter tout. Pour conclure, on m'affirmait que, grâce aux excellentes dispositions que l'on avait reconnues en moi et dont on avait fait part aux supérieurs généraux, j'étais impatiemment attendue à Paris.

Impossible de placer un mot au milieu de cette cascade de paroles, qui roulaient et se succédaient, laissant à peine la faculté de respirer à cette étourdissante bavarde.

Cependant, je saisis au vol une pauvre petite pause et je dis qu'avant de quitter la maison, je regrettais amèrement de ne pouvoir entretenir le P. Gabriel.

— Le P. Gabriel! y pensez-vous, ma chère fille, le réveiller à cette heure-ci! mais c'est absolument impraticable. Ce bon vieillard, cela lui ferait mal. Et puis, ma fille, aussitôt arrivée à Paris, vous lui écrirez, vous devez même n'y pas manquer. Allez-vous être heureuse, ma chère enfant, de voir notre mère Générale, et le père Supérieur, quel saint!... C'est si beau notre maison de Paris, si dévot, si édifiant! Ici, vous avez marché, mais là-bas, vous prendrez votre essor comme un jeune oiseau; quel chemin nous ferons dans la perfection, ma bonne petite sœur! Je ne doute pas qu'avant peu vous ne soyez le modèle du noviciat.

Ces louanges insidieuses n'avaient déjà plus d'effet sur moi, mais elles me semblaient une garantie, et je me disais : assurément Claudia n'a pas parlé, le

P. Gabriel n'est point soupçonné, et ce voyage impromptu doit simplement être attribué à l'une de ces fatalités si communes dans la vie.

L'heure avançait et l'aiguille de la pendule marchait toujours. Je la regardais, indécise... Devais-je arborer l'étendard de la révolte ?...

Ceci paraîtra bien absurde à quiconque lira ces lignes. Jusqu'au dernier moment, et tout en réunissant mon chétif bagage, la volonté de rester domina mon esprit, et je n'eus jamais assez de hardiesse ou de décision pour manifester cette volonté.

Je partis à quatre heures du matin, entraînée misérablement par je ne sais quelle aberration. Je partis, le cœur gros de larmes, furieuse au fond contre Mme Blandine et contre moi-même.

Pendant tout le temps que nous roulâmes sur la grande route, je n'adressai pas un mot aux deux converses qui m'accompagnaient. Je refusai tout ce qu'on m'offrit et j'arrivai vers le soir à Paris, transie de froid, exténuée de fatigue, la conscience bourrelée et l'âme pleine des plus sombres pressentiments.

CHAPITRE III

La maison générale. — La maîtresse des novices. — Les complaisances de Mme de Marcillac. — Je veux retourner à Saint-Marceau. — Obstacles et difficultés. — La retraite. — J'entre au noviciat. — Apparition de l'abbé Desherbiers. — Nouvelles décisions.

L'accueil que je reçus à Paris fut presque aussi empressé, aussi flatteur que celui dont on m'avait honorée à la succursale d'Orléans.

La maîtresse des novices s'occupa elle-même des moindres détails. Elle me contraignit doucement à prendre un peu de nourriture, elle me fit chauffer, et remarquant l'état de prostration et de tristesse dans lequel j'étais, elle s'efforça de provoquer ma confiance et ma sensibilité.

Un torrent de larmes détendit mes nerfs et me soulagea.

Cette religieuse ne ressemblait en rien à Mme Blandine : loin de paraître surprise de cette explosion, elle me montra une compassion tendre et vraie, je le crus du moins, une sympathie profonde : Pleurez, me dit-elle, pleurez, ma chère fille, épanchez librement ces témoignages d'une douleur bien naturelle... Vous serez plus tard du nombre de ceux qui ont semé dans les larmes et qui moissonnent dans la joie et l'allégresse.

— Oh ! ma mère, si vous saviez, je suis partie si brusquement.

— Je comprends, ma bien chère fille, les adieux de vos chères sœurs, la bénédiction du bon père, tout cela vous a fait défaut.

— Si, du moins, avant de partir, j'avais reçu des nouvelles de mon père et de ma mère.

— Comment, depuis le temps que vous êtes entrée dans notre maison d'Orléans, votre famille n'a pas écrit !

— Mes paronts sont en Gascogne : peut-être n'ont-ils pas reçu mes lettres ; peut-être...

J'allais dire, peut-être les a-t-on retenues, mais avant de m'engager sur ce terrain, il me restait assez la conscience de ma position pour hésiter : je n'achevai pas ma phrase.

— Du courage, ma chère enfant, reprit la religieuse, du courage et de l'abandon à la sainte volonté du bon Dieu ; nous arrangerons tout cela, dût notre mère Générale écrire elle-même à votre famille. Calmez-vous donc, ma fille, réconfortez-vous, essuyez vos yeux rougis ; nous irons d'abord faire notre visite au Saint-Sacrement, et puis vous aurez l'insigne faveur d'être présentée dès aujourd'hui à notre Révérende mère Générale, ainsi qu'à notre père Supérieur. Notre mère est instruite des embarras, des traverses de votre édifiante vocation ; elle est pleine de bon vouloir pour vous, et déjà son cœur maternel vous tient pour une de ses plus chères enfants.

Bien que familiarisée avec la langue des cloîtres, et avec cette espèce de fétichisme dont une bigoterie de convention entoure les supérieurs, la bonne mère des novices affectait un air si benoit, si contrit, en parlant de l'*insigne faveur* dont j'allais jouir, qu'à travers ma tristesse, un rayon d'ironie éclaira les profondes angoisses de mon cœur.

Nous allâmes donc nous agenouiller à la chapelle ; je ne priai pas. Je jetai autour de moi un regard inquiet, anxieux, le regard que le prisonnier doit promener sur les murs infranchissables de son cachot.

Je comparai mes dispositions actuelles au quasi-enthousiasme de mon entrée au couvent d'Orléans. Que de chemin j'avais fait dans la voie des déceptions et des regrets !

Après cette visite au bon Dieu qu'il daigna recevoir telle quelle, M^me^ Clarisse m'annonça, en traversant le cloître, qu'elle avait l'ordre de me conduire immédiatement chez la Générale, et elle me demanda un peu niaisement si mon cœur était assez affermi pour supporter cette entrevue.

J'aurais pu lui répondre qu'une fille de mon âge, qui s'était conduite comme je l'avais fait envers ma famille, devait avoir assez de fermeté pour affronter la présence de toutes les supérieures du monde.

Je me contentai d'incliner la tête en signe d'assentiment et je suivis la maîtresse des novices.

Malgré le jour qui baissait, je pus remarquer la grandeur sévère, la masse importante des bâtiments, l'immensité des cours et des cloîtres que nous traversions.

L'appartement de la Générale était précédé d'une vaste antichambre bien chauffée ; nous y stationnâmes environ vingt minutes. Une jeune converse aux

allures de soubrette nous appela et nous introduisit. Je me promettais de tout observer et de ne point me laisser dominer ni distraire par quoi que ce soit.

Mes résolutions ne tinrent pas contre la présence de la duchesse de Marcillac étalée nonchalamment dans un fauteuil au coin du feu de la Générale.

Une intuition bizarre me montrait en elle le mauvais génie de ma vie et l'impassible bourreau de ma famille. La duchesse ne s'était pas vantée, elle paraissait être sur le pied d'une grande intimité avec la supérieure. Cette dernière était une petite vieille femme toute rondelette et toute potelée, assez commune de manières, mais ayant dans le regard une vivacité, une pénétration singulière. Elle n'était distinguée des autres sœurs que par l'extrême finesse de son linge et de l'étoffe de ses vêtements.

Je m'agenouillai devant cette souveraine vénérée. Elle me bénit et me donna sa main à baiser; ce vain cérémonial accompli, elle me fit relever et m'embrassa à la manière des religieuses, c'est-à-dire que nos joues se touchèrent à peine.

La duchesse y mit moins de forme et moins de précautions; elle m'étreignit et me baisa si fort qu'on eût dit qu'elle avait envie de me dévorer.

Un moment de silence et d'embarras suivit ces démonstrations : nous n'avions point à notre service la loquacité de Mme Blandine, ce bavardage effréné qui couvrait et sauvait tout. La maîtresse des novices, assise sur le bord de sa chaise, était dans un état de contemplation silencieuse; moi, j'avais le cœur si navré que je crus que j'allais recommencer à pleurer; la Générale paraissait chercher au plafond ce qu'elle allait nous dire, et la duchesse jouait avec la fourrure qui entourait son cou.

L'entretien devait nécessairement commencer d'une façon banale.

La supérieure me demanda si j'avais beaucoup souffert du froid pendant mon voyage; Mme Clarisse se chargea de répondre. Elle dépeignit, en termes emphatiques, l'état d'anéantissement dans lequel j étais arrivée et n'eut garde d'oublier les bons soins qu'elle m'avait prodigués.

— Laissez-la répondre elle-même, dit la Générale. Comment vous trouvez-vous présentement, ma chère fille? Avait-on pris les précautions suffisantes? Aviez-vous des vêtements assez chauds? un bon manteau?

— Oui, ma mère.

— Vous avez été surprise de quitter Orléans ?...

— Je ne croyais pas partir sitôt.

— Cependant, chère fille, nous avions prolongé votre séjour au delà du terme ordinaire.

— Je le sais, ma mère.

— Eh bien ! êtes-vous toujours dans la ferme résolution de vous consacrer au bon Dieu ? Vous avez dû réfléchir sérieusement avant d'arriver jusqu'ici.

— Ma mère, j'espère persévérer.

— Ceci est une bonne et sage parole. Vous espérez, donc vous voulez persé-

vérer; nous vous aiderons, ma fille ; nos prières, les faibles lumières de direction que le bon Dieu et la pratique nous ont départies, seront à votre entière disposition. Votre vocation a quelque chose de particulier et d'héroïque, qui mérite une attention soutenue. Comme les saints des âges de foi, vous avez foulé aux pieds les attachements naturels, vous avez fui la perversité du monde, vous vous êtes réfugiée, pauvre petite colombe, dans le secret de l'arche sainte. Dieu récompensera magnifiquement vos sacrifices et votre constance.

C'était bien pompeux, et je rougissais en moi-même de ces appréciations si peu en rapport avec mon état intérieur.

Je répondis à demi-voix et en balbutiant que je tâcherais de faire pour le mieux.

— Maintenant, dit la duchesse, je vais vous demander une petite grâce pour cette chère enfant.

— Quoi donc, de quoi s'agit-il?

— Ma bonne mère, il s'agit tout simplement de vous offrir mon équipage, afin de promener mademoiselle et de lui faire voir ce que Paris renferme de plus curieux et de plus beau.

— Oh ! oh ! duchesse, voilà une grâce qui n'est pas si petite que vous voulez dire, je ne sais si je dois l'accorder.

— Vous ne voudriez pas me refuser, chère bonne mère; mademoiselle n'est jamais sortie de sa province, quel mal y aurait-il à lui donner un peu l'idée de Paris, avant qu'elle fît son entrée au noviciat?

— Comme vous êtes volontaire et tyrannique, Marguerite, dit en souriant la Générale ; qui accompagnerait cette enfant?

— Votre servante, ma mère, qui vous promet de ne pas s'en séparer une minute.

— Nous verrons, nous verrons. Laissons-la se reposer quelques jours et puis nous reparlerons de ce beau projet. Vous paraissez fatiguée, ma pauvre enfant. Madame Clarisse, faites appeler le P. supérieur, afin qu'il voie notre chère postulante ; ensuite vous ferez coucher mademoiselle à l'infirmerie.

Le supérieur se fit un peu attendre.

C'était aussi presque un vieillard. La cérémonie du baise-main, de la génuflexion, se renouvela. Le prêtre jeta sur moi un regard de curiosité bienveillante, me dit deux ou trois bonnes paroles et se retira.

Le lit de l'infirmerie me rappela mon bon lit de Saint-Marceau. Je m'endormis dans les larmes et je me réveillai dans l'angoisse et l'inquiétude.

Qu'allais-je faire ?

Pendant tout le cours du voyage, j'attendais avec une impatience mêlée de colère le moment de mon arrivée, bien décidée à m'expliquer avec mes nouveaux supérieurs et à leur déclarer que je voulais retourner près de mes parents.

Involontairement et presque sans m'en apercevoir, j'avais, par une sorte de

promesse, engagé l'avenir; et puis j'étais à Paris, dans cette ville que mon imagination se représentait si grande, si admirable. Je venais d'y passer une première nuit. De loin, j'entendais comme le flot d'une mer agitée, le bruissement de la foule, le roulement des voitures, la voix éclatante de la grande cité.

Combien cet attrait d'un noviciat au sein de ce Paris tant vanté, tant exalté, n'a-t-il pas entraîné de pauvres jeunes imaginations !...

Si donc je repartais tout de suite, qu'aurais-je vu de Paris? rien ou presque rien. Avant de me prononcer radicalement, qui m'empêchait de profiter un peu de la bonne volonté de la duchesse?

Dans huit jours, dans quinze jours, il serait aussi facile de m'en aller qu'à l'heure présente. Pendant ce temps, mes parents reviendraient peut-être de leur excursion; en me sachant plus loin d'eux, peut-être aussi leur tendresse inquiète, un moment oublieuse, les amènerait-elle à une démarche qui ménagerait mon maudit amour-propre.

Je fixai donc à une quinzaine l'époque de mon explication avec la mère Générale.

J'entrai parfaitement, et sans le savoir, dans le plan de conduite que l'on s'était proposé à mon égard; gagner du temps, et tâcher d'arriver à une irritation si profonde entre ma famille et moi, que tout retour devînt à peu près impossible.

Je trouvai une grande différence entre la maison-mère et la maison d'Orléans. Si, au premier abord, je fus accueillie avec une certaine distinction, je me trouvai bien vite confondue dans la foule, et cela par la force des choses.

Il y avait bien une centaine de novices et de postulantes, dont plusieurs portaient les plus grands et les plus nobles noms de France.

Je suivais les exercices du noviciat. Comme à Orléans, on m'avait fait parcourir toute la maison. On semblait prendre plaisir à étaler devant mes yeux la puissance, le luxe, la richesse de la communauté... Cette ostentation, cet éclat me scandalisaient plus qu'ils ne me fascinaient. Était-ce donc ce palais qu'on appelait : *notre pauvre maison*... cette maison que Mme Blandine me représentait comme nécessiteuse et obligée de compter sur les dots !

Mme de Marcillac, selon sa promesse, revint bientôt; elle fut pour moi d'une urbanité parfaite. Elle finit, après quelques dificultés de comédie, par triompher des scrupules de la Générale.

Elle vint me chercher un matin. On me fit quitter la robe de laine noire des postulantes. La duchesse m'avait apporté une jolie et simple toilette; car je n'avais toujours d'autres vêtements que ceux que je tenais de la maison, ce qui me vexait beaucoup.

Un équipage d'un luxe inouï nous attendait à la porte. La duchesse me fit asseoir à ses côtés. Elle paraissait jouir de ma surprise et de mes étonnements.

Cette première exhibition se termina par une visite au splendide hôtel qu'elle

Elle passa son bras sous le mien et m'accompagna (page 32).

habitait rue Saint-Dominique Saint-Germain. Elle désirait me présenter à sa mère. Cette dame était paralytique ; depuis un an, elle ne sortait plus de ses appartements.

Je trouvai étendue sur une chaise longue une grande femme sèche et brune, à la physionomie hautaine et sombre... Sous ses épais sourcils blancs brillait un œil encore étincelant d'orgueil et de méchanceté. Elle tressaillit à mon aspect, frappée par je ne sais quelle commotion...

— C'est donc là, dit-elle, cette jeune fille dont vous m'avez parlé. Un beau

sacrifice à offrir au bon Dieu, vraiment : une taille magnifique, un charmant visage, une fleur de jeunesse et de santé. Je vous fais compliment, mademoiselle; Dieu vous soit en aide et vous maintienne dans vos bonnes dispositions. Vous direz à la Générale que, si vous persévérez, nous nous chargerons de votre dot.

Je remerciai avec quelque embarras ; j'avais remarqué l'expression d'ironie qui accompagnait ces gracieuses paroles.

L'aspect de Paris, ses grands monuments, ses étalages somptueux, ses promenades féeriques, produisirent sur moi un effet bien contraire à mes espérances. Mille fantômes assiégeaient mon imagination tourmentée. Tantôt c'était Georges que je croyais apercevoir sous l'uniforme d'un officier d'infanterie ; je crus aussi reconnaître Amélie Duménil... Charles, le jeune poëte, le premier, le seul véritable attachement de mon cœur, habitait en quelque coin de cette immensité.

Je songeais aussi que pendant que je me promenais mollement bercée sur les huit ressorts de cette élégante voiture, mon père et ma mère, plongés dans une profonde douleur, déploraient ma fuite et mon ingratitude.

Quand, le soir, je me confessais à madame Clarisse, je ne mentais pas en lui affirmant que Paris ne m'inspirait que dégoût et tristesse.

Ces courses durèrent toute une semaine, et, avec la semaine de repos, cela faisait quinze jours d'écoulés.

Tout concourait à me lier et à m'attacher : les complaisances de la duchesse, la générosité de sa mère, le silence de ma famille, les prévenances et les attentions de la maîtresse des novices, de temps à autre, une petite causerie intime avec la Générale, préférence qui semblait surprendre tout le monde.

Si je pensais à mes pauvres parents, je ne trouvais ni le moment, ni l'occasion de leur écrire. Ce fut la Générale qui m'avertit qu'il était temps de faire une nouvelle démarche parce que j'allais entrer en retraite, et que pendant ces neuf jours il était de règle de s'occuper exclusivement de ses exercices.

Il n'y avait plus à marchander et à tergiverser ; il fallait saisir cette occasion pour rompre. Consentir à faire la retraite, c'était m'engager de plus en plus, et fortifier des liens que je voulais briser. La supérieure avait l'air si sûre de mes bonnes résolutions, que je ne savais trop de quelle façon revenir sur certaines paroles qui m'étaient échappées. Enfin, prenant mon courage à deux mains, je lui dis que, tout bien considéré, je ferais mieux de ne pas commencer cette retraite, puisque mon désir et mon intention étaient de retourner à Saint-Marceau.

La Générale, prévenue des dispositions dans lesquelles j'avais quitté Orléans, ne dut pas être surprise : cependant elle affecta une profonde stupéfaction.

— Comment, dit-elle, bien chère et bien-aimée fille, vous voulez nous quitter, vous cédez ainsi au vent de la première tentation, vous qui jusqu'alors nous aviez montré une volonté si pleine, si assurée; est-il donc possible que vous regardiez en arrière ?

— Ma révérende mère, je ne saurais me résigner plus longtemps au dédai-

gneux oubli de ma famille : l'inquiétude me dévore et me brise. Je crains en outre d'être hors de ma véritable voie, je crains d'avoir méconnu les desseins de Dieü, de m'être égarée au sujet de ma vocation.

— Ma bien chère fille, la retraite que vous allez faire a spécialement pour but d'élucider ces graves questions. Quant aux troubles qui vous agitent, ce sont tout simplement de nouveaux efforts de l'esprit des ténèbres. Nous connaissons cela. Il n'est pas une d'entre nous qui n'ait ressenti ces agitations, pas une que le démon n'ait assaillie de combats plus ou moins terribles. Ayez donc confiance. Faites votre retraite, laissez agir la grâce, cette grâce puissante dont la lumière a pénétré votre âme... Vous verrez, ma fille, qu'en prenant votre point d'appui dans la prière et l'humilité, vous triompherez sans trop de peine.

J'essayai de répliquer ; mais la révérende mère devint tout à coup presque aussi verbeuse que M^me^ Blandine. Elle se mit à réciter, comme une leçon apprise par cœur, tous les lieux communs que je lisais journellement; à les amplifier, à les commenter.

Le diable jouait un terrible rôle dans mon affaire, je crois que la bonne mère abusait un peu de ce redoutable auxiliaire, car au fond il n'y avait rien de bien diabolique à ce retour vers des sentiments plus conformes à la nature et à la justice; cependant elle finit par m'étourdir complétement. Ne sachant comment opérer ma retraite, comment m'expliquer, je me soumis malgré ma profonde répugnance.

La veille j'écrivis une longue lettre à mes parents. Je leur disais que j'allais tenter une épreuve, qui déciderait probablement de mon sort, et je leur demandais, avec une déférence craintive, de vouloir bien me permettre de revenir près d'eux, si l'on reconnaissait en moi peu d'aptitude pour la vie religieuse. On me fit retrancher cette dernière partie de ma lettre, en me disant qu'il ne fallait rien préjuger ; que donner à mes parents l'espoir de mon retour pourrait les exposer à une cruelle déception.

Je consentis à tout ce qu'on exigeait, et lorsqu'on eut suffisamment épluché ma lettre, qu'on eut lassé ma patience en me la faisant recopier jusqu'à quatre fois, on la jugea digne de partir.

J'étais venue à Paris contre ma volonté, j'entrais en retraite dans la même disposition.

C'est un des grands talents de la direction que de savoir ainsi peser sur les esprits rebelles, que de réussir à les fatiguer, à les marteler en quelque sorte, pour arriver à les rendre souples et malléables.

J'avais déjà fait un semblant de retraite à Orléans, mais cela n'avait rien de bien sérieux. Une retraite à la maison-mère, avant d'être régulièrement admise comme postulante, offrait un tout autre caractère de gravité.

Figurez-vous neuf jours de séquestration, neuf jours de mortifications débilitantes, de réflexions, de lectures, d'entretiens exaltés, de longues prières, dans

une de ces chapelles de cloître, silencieuses comme la tombe, sombres, mélancoliques, exhalant du sein de leur tranquillité l'odeur pénétrante des parfums brûlés au matin... Et puis jugez de l'action qu'un pareil milieu peut exercer sur le cerveau d'une jeune fille inexpérimentée et disposée par la nature à la rêverie et aux hallucinations les plus étranges; ajoutez encore le tableau des abominations d'un enfer conforme aux idées monacales opposé aux délices du ciel, de ce beau et ravissant séjour que Dieu réserve à ses élus..., la considération des joies ineffables du cloître, mise en regard des tumultes, des misères, des atrocités d'un monde indigne et corrompu...

En faut-il davantage pour fixer les irrésolutions, pour entraîner les volontés chancelantes ?

A la fin de ma retraite, j'entrai au noviciat, j'étais postulante, et mes parents avaient continué de garder le silence.

Cette persistance recommençait à m'irriter : je m'efforçai de les oublier. Mais il me restait au fond de la conscience une vague appréhension : à chaque instant, et en dépit des assurances et des protestations de mes supérieurs, le doute renaissait; je me figurais qu'il y avait entre mes parents et moi quelque mystérieux malentendu.

La Générale avait écrit, du moins elle me l'affirmait. Elle n'avait reçu aucune réponse.

Deux mois suffirent pour user les ardeurs enthousiastes de mon entrée au noviciat : je retombai plus lourdement sur moi-même. Je priais difficilement, l'oraison me fatiguait, et le travail manuel que l'on m'imposait révoltait ma paresse et mes habitudes de bien-être.

Toutes les confessions, les exhortations, glissaient sur mon cœur et n'en pénétraient plus les fibres endurcies.

Revoir mon père, revoir ma mère, retourner à Saint-Marceau, telle était mon idée fixe.

Les mauvais sentiments d'orgueil et de personnalité étaient usés aussi. La perspective d'un accueil humiliant, de reproches trop justement mérités ne m'effrayait plus.

Nos supérieurs s'efforçaient de me retenir, ils temporisaient, ils hésitaient. On semblait attacher un prix extrême à ma persévérance.

Plus on soulevait de difficultés, plus mon désir s'enflammait, c'était absolument la contre-partie de mes luttes de Saint-Marceau.

La duchesse de Marcillac vint me voir, elle dépensa toute son éloquence, sans réussir à me persuader. Elle me fit adroitement et malheureusement envisager les railleries et les froissements qui m'attendaient. Ce qu'elle me disait, je me l'étais assez souvent dit, assez souvent répété moi-même. Ses insinuations comme ses conseils ne produisaient sur moi qu'ennui et dégoût.

La situation était tellement tendue qu'un éclat devenait imminent. Les supé-

rieurs n'avaient plus à opposer à ma volonté que la violence et la séquestration.

Ils avaient usé et abusé de tous leurs moyens ; de la douceur et de la temporisation, du fanatisme et de la sévérité... Je voulais partir. Ils ne pouvaient pas me retenir de force ; c'eût été trop délicat et trop dangereux. Ils feignirent donc de se rendre, et l'on fixa l'époque de ma sortie. Trois semaines ! c'était bien long pour mon impatience surexcitée ; cependant je n'osai insister.

J'étais dans une position exceptionnelle, que l'on savait au besoin exagérer et faire ressortir. Depuis plus de quatre mois, je vivais aux dépens de cette *pauvre communauté ;* les dames de Marcillac avaient bien promis de me doter, mais mon départ remettait tout en question. On parlait des sacrifices que la *maison* avait faits pour moi comme d'une chose énorme. Je dis un jour que j'espérais que mes parents solderaient ma pension.

Cette espérance fut accueillie d'une façon ironique, qui me blessa au dernier point.

Au lieu des cajoleries et des gentillesses dont on m'avait comblée au début, on affectait envers moi une indifférence presque méprisante. Les autres novices s'éloignaient instinctivement. Je me consolais de ces dédains en pensant que bientôt j'en serais délivrée...

Huit à dix jours venaient de s'écouler ; je les comptais... je comptais les heures. J'avais écris à ma mère pour la prévenir, cela m'intriguait un peu de ne pas recevoir de réponse. Pendant cette attente fiévreuse, un soir assez tard, et après l'heure de la fermeture des parloirs, on vint m'appeler. Je descendis tout émue et tremblante. Je pensais que c'était enfin ou mon père, ou ma mère. Le cœur me battait si fort que j'étais obligée de comprimer ma poitrine. En passant devant la fenêtre du parloir, j'aperçus la silhouette d'un homme debout contre la cheminée. Je m'élançai, je croyais tomber dans les bras de mon père, et je me trouvai en face de l'abbé Desherbiers.

Mon étonnement ne fut pas moins grand que ma déception. Le curé de Saint-Marceau, dépouillé de sa soutane, revêtu d'un costume mondain, n'était plus pour moi le prêtre, le directeur... Je fis un pas en arrière, cherchant l'appui de la sœur qui me conduisait ; mais celle-ci avait disparu en tirant la porte derrière elle, de façon que je demeurai en tête-à-tête avec un élégant cavalier, qui n'avait rien du tout de sacerdotal.

Il vint à moi avec empressement ; il me prit affectueusement la main, et, la serrant dans les siennes, il m'attira vers la cheminée ; il me fit asseoir près de lui.

— Eh bien, dit-il, de cette voix douce et câline, qui m'avait parfois si profondément remuée, eh bien, ma chère enfant, le voilà pourtant ce directeur, ce père ingrat, qui vous avait délaissée : vous m'en voulez beaucoup, n'est-ce pas?

— Oh ! non, c'est fini à présent...

— Ainsi vous avez pardonné, vous m'avez absous... Vous avez deviné que mon cœur n'était pour rien dans le silence que mes supérieurs m'avaient imposé.

— Comment, on vous avait défendu de m'écrire?...

— Défendu de vous écrire, de vous voir, de communiquer avec vous de quelque manière que ce fût.

Je regardais et j'écoutais sans comprendre.

— Oui, ma fille chérie, ma douce enfant bien-aimée, on avait imposé cette loi cruelle au cœur de votre père spirituel ; monseigneur, indisposé contre moi par des rapports faux ou exagérés, a été bien rigoureux à mon égard. Certes, en favorisant une des plus belles, une des plus pures vocations que j'aie rencontrées dans le cours de mon ministère, je ne m'attendais pas à être traité comme je l'ai été...

— Comment ? qu'est-ce ? que vous est-il arrivé ?

— Je ne suis plus curé de Saint-Marceau. Mis en demeure d'accepter un infime vicariat j'ai préféré quitter le diocèse...

— Quel malheur ! mon Dieu ! et vous dites, monsieur le curé, que mon départ ?...

— Qu'importe, ma fille, je ne regrette pas ce que j'ai fait... Et vous, Élisa, et vous, mon enfant, êtes-vous toujours heureuse, toujours satisfaite de vous être donnée au bon Dieu?

— Oh ! moi ! moi !... après vous avoir été si funeste, après vous avoir coûté votre position, votre bonheur peut-être, je quitte le couvent dans quinze jours...

— Est-ce possible ?... Est-ce vrai ?

— Vous n'avez donc pas vu nos supérieurs...

— Du tout, j'arrive de visiter ma famille, résolu que je suis d'entrer aux missions étrangères ; j'ai profité de ma liberté pour venir vous voir, pour vous dire un dernier adieu...; je voulais me réjouir avec vous des grâces spéciales dont vous avez été l'objet ; et voilà que je vous trouve renversée et vaincue. Que sont donc devenus cette ardeur, ce courage héroïque qui ne connaissait aucun obstacle, cette foi surabondante, cet amour de Dieu, cette soif du renoncement?

— Ah ! il ne fallait pas m'abandonner, vous, mon père, mon seul ami, vous sur qui je comptais... Mais vous ne pouviez pas accourir à mon aide, il vous fallait obéir... N'en parlons donc plus. Pendant cette longue épreuve, mon imagination a travaillé, le doute s'est fait sentir... De mes parents je n'ai pas reçu un mot ; et aujourd'hui encore, quand je viens d'écrire à ma mère pour lui annoncer mon retour, on me laisse sans nouvelles. Voyons, soyez franc, est-ce que vous croyez que mes parents seront bien heureux de me revoir ?

— C'est selon, répondit M. Desherbiers, en affectant un air mystérieux...

— Savez-vous s'ils sont revenus à Saint-Marceau ?

— Oui, ils ont dû arriver au commencement du mois. Il paraît qu'ils ont ramené des Landes une nièce de votre père, servante à Bordeaux, et que cette personne remplacerait la bonne.

— Alors on regarde ma résolution comme irrévocable ; et cette parente est destinée sans doute à me remplacer tout autant que la bonne?

— Peut-être, je ne saurais vous dire.

— Et tandis que je mourais d'inquiétude et d'angoisses, ma famille se consolait fort aisément, à ce que je vois.

— Vous devez vous souvenir, mon enfant, que vos idées religieuses n'avaient pas les sympathies de vos parents.

— C'est vrai, dis-je; cependant je croyais... je croyais qu'ils m'aimaient..., qu'ils me regretteraient!

— Puisque vous rentrerez incessamment chez eux, ma chère fille, vous verrez par vous-même. Moi aussi, j'étais persuadé que vous auriez plus d'un pénible assaut à essuyer; je croyais que vos parents chercheraient à vous arracher de votre pieux asile... Il n'en a rien été. Le cœur des hommes a des mystères étranges. Et d'un autre côté, ma fille, ce que vous considérez humainement, permettez-moi de l'envisager au point de vue de la foi et de l'admirable bonté de Dieu... Tant de prières, tant de supplications, de neuvaines, de communions ferventes faites à votre intention ne pouvaient rester infructueuses : ce que vous appelez l'oubli de vos parents est à mes yeux une action tout à fait providentielle; car en supposant que vous eussiez persévéré, que fallait-il souhaiter à votre père, à votre mère : la résignation, n'est-il pas vrai?... La résignation, au moins dans le sens humain et philosophique, puisque malheureusement leurs principes n'admettent pas un plein sacrifice de leur volonté à celle du bon Dieu.

Cette logique était rigoureuse. Ne trouvant rien de bon à répondre, j'inclinai la tête et je gardai le silence.

— Quand partez-vous pour l'Orléanais? reprit l'abbé Desherbiers.

— Je ne sais trop, on m'a fait espérer que ce serait vers le milieu du mois d'avril, c'est-à-dire dans une douzaine de jours. Les supérieurs persistent à soutenir que j'ai la vocation ; mais je suis dégoûtée, ennuyée ; je ne puis supporter l'idée d'enchaîner ainsi toute ma vie.

— Vous ferez mieux, me dit ironiquement le prêtre, vous ferez mieux de l'enchaîner dans les liens du mariage. Il est plus doux d'appartenir à un homme, de se dévouer à ses caprices, à ses fantaisies, de bercer et d'élever des marmots, que de se consacrer au bon Dieu.

— Ne puis-je donc vivre dans le monde et rester libre? répliquai-je avec un peu d'amertume. Est-ce que le mariage est une condition indispensable de l'existence! Voyez Mlle Dufougeray, par exemple... Elle a été jeune, elle a dû être belle, et cependant...

L'abbé Desherbiers rougit excessivement.

— Mon Dieu, mon enfant, me dit-il en s'efforçant de dissimuler son trouble, Mlle Aurore est une exception à la règle commune, voilà tout. Pensez-vous que vos parents se résigneront à vous voir vieillir près d'eux, sans position, sans établissement ? Mais pourquoi discuter ces choses-là ? C'est se battre les flancs en pure perte... Vous êtes décidée à rentrer au sein du monde, vous en subirez les conséquences.

— Dites-moi, je vous prie, cette nièce de mon père, comment est-elle ?... est-ce ma cousine Raymonde?

— Oui, je crois ; une fille d'une beauté peu commune, dit-on.

— Doit-elle rester tout à fait à Saint-Marceau?

— On m'a dit que Marianne avait reçu son congé. Tenez, ajouta en souriant l'ex-curé, ma chère enfant, vous n'aurez qu'une chose à faire en arrivant : épouser bien vite le capitaine Sturm et vous en aller avec lui.

Je ne relevai point cette phrase.

Les paroles acides et cruelles du prêtre déchiraient et brûlaient mon cœur. Ses regards moqueurs me couvraient de confusion, et d'un coup, il me replongeait dans de nouvelles et plus poignantes indécisions.

Ainsi l'on ne m'attendait plus à Saint-Marceau. Une étrangère avait pris ma place au foyer de la famille. Savait-on si ma dot et la main de celui que je devais épouser ne lui étaient point réservées. Georges ne perdrait pas au change : on disait Raymonde si admirablement belle.

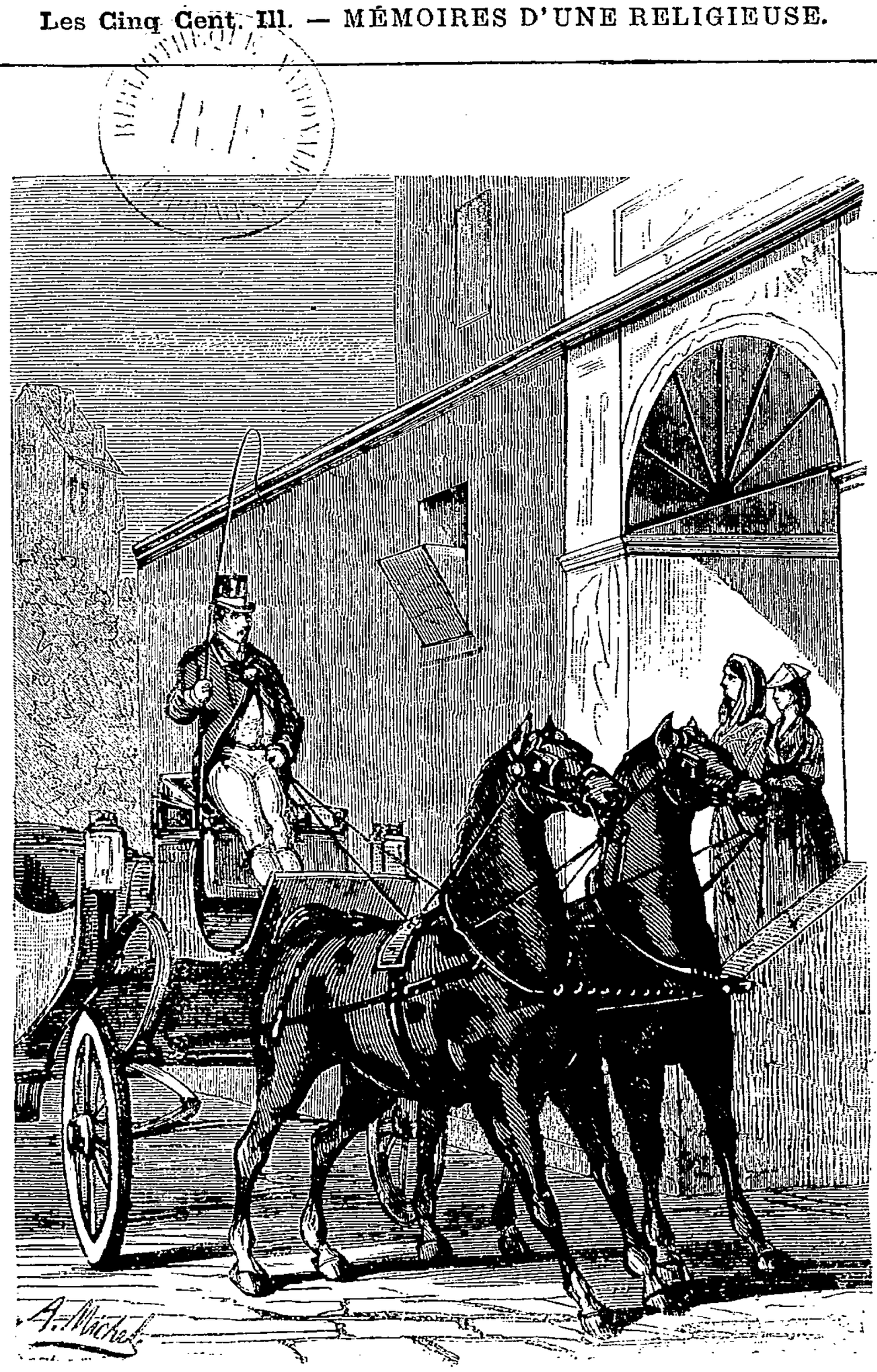
Un moment, j'eus envie de reprocher à l'abbé Desherbiers sa fatale direction, ses conseils empoisonnés ; mais en songeant que lui-même venait d'être péniblement atteint, je n'osais l'accabler.

Quelque attristée que je fusse, ce m'était une consolation de le revoir, un soulagement de causer avec lui. Peut-être parce qu'il me parlait de ce que je désirais tant connaître.

Je le revis quelques jours après dans le salon de la Générale. Sans être décidée à rester, j'étais ébranlée. Ses insinuations, ses réticences avaient porté leur fruit. La pensée de me rencontrer avec cette parente de mon père, d'avoir pour compagne et pour servante, tout à la fois, ma cousine germaine ; cette pensée, dis-je, révoltait mes instincts orgueilleux et réveillait les jalousies de mon enfance.

On exploita, sans paraître y toucher, ces soulèvements intérieurs. Je demandai une nouvelle épreuve, on n'eut garde de me la refuser, et le mois de Marie fut fixé comme terme extrême... Les supérieurs espéraient, me disaient-ils, un miracle de la bonne Vierge,.. Moi, je n'espérais, je n'attendais rien : je ne savais plus ce que je voulais.

Victime infortunée de mes caprices d'enfant gâtée, d'une direction fausse et de calculs sordides, j'étais tombée dans un piége dressé avec une rare perfidie



Un équipage d'un luxe inouï nous attendait à la porte (page 40).

et, lorsque j'essayais de me dégager, on trouvait moyen d'entraver mes projets, de me rejeter dans l'indécision.

Ce nouvel atermoiement me rendit les bonnes grâces de tout le monde. Cependant, il est bien sûr qu'il n'aurait rien changé et que, le mois fini, je me serais retrouvée avec mes violents désirs de liberté si une déplorable catastrophe ne fût fatalement venue en aide aux gens qui voulaient ma réclusion et mon malheur.

CHAPITRE IV

Mort de mon père. — Les droits de ma mère et les miens. — Réticences perfides. — Mon noviciat. — Réflexions sur les vocations. — Notre sœur de Boys-Crespin. — Je fais profession. — Le secret des cloîtres. — Marie de Béverlan. — Départ pour l'Auvergne. — Mes premières armes.

Vers le milieu du mois de mai, une lettre de Saint-Marceau annonça aux supérieurs la mort subite de mon père. L'ex-maître d'école, M. Lambert, s'était chargé de ce douloureux message.

Ce coup, aussi affreux qu'inattendu, tomba sur moi comme l'éclat de la foudre. Les précautions oratoires, les consolations, les caresses de la Générale et des religieuses, n'eurent jamais la puissance de pallier à mes propres yeux l'indignité de ma conduite et l'horreur de ses résultats... J'avais tué mon père!...

La volonté de Dieu, la Providence, tous ces grands mots employés à tort et à travers, plus souvent par habitude que par conviction, se heurtaient contre mon désespoir et mes profonds remords.

Mon père avait succombé au chagrin. La lettre de Lambert ne laissait ni doute, ni ambiguité. Depuis, disait-il, que M^lle^ de Soubeyran avait abandonné sa famille, le capitaine s'en était allé déclinant, jusqu'au jour où on l'avait trouvé devant son bureau, affaissé sur lui-même, et ne donnant plus que quelques signes de vie. Il n'avait pas même repris connaissance.

Quel devait être le désespoir de ma mère ! et comment accorder tout ce qu'on m'avait raconté, les histoires de voyage, de parente adoptée, avec cette douleur concentrée qui mettait mon père au tombeau?

J'écrivis à ma mère : après lui avoir exprimé mon repentir et mes cuisants remords, je me mettais à sa disposition, prête à retourner immédiatement chez elle, si ma présence était de nature à lui apporter quelque consolation.

Ma mère me répondit sévèrement et brièvement: elle me disait, entre autres choses, que si j'espérais rencontrer le bonheur dans la carrière que j'avais choisie, je ferais bien d'y rester; qu'elle ne s'y opposait pas ; qu'au moins j'éviterais la plus grande des douleurs humaines, celle de mettre au monde des êtres ingrats et pervers. Elle ajoutait qu'à l'heure présente, il y allait de notre tranquillité réciproque de vivre séparées ; que nous serions l'une pour l'autre un cruel supplice. Elle ne pourrait jamais oublier que j'avais empoisonné les derniers jours de mon malheureux père: et moi, je me trouverais condamnée à subir sans cesse le reproche de cette incurable douleur.

Cette lettre, écrite sous l'impression d'une perte cruelle et d'un juste ressentiment, redoubla mon affliction et me terrifia presque autant que le funeste événement qui l'avait dictée.

Les procédés brutaux des gens d'affaires de la maison jetèrent entre ma mère et moi un nouveau ferment de discorde.

L'un de ces hommes était parti de suite pour Saint-Marceau muni de ma procuration et il avait déployé toute la rigueur des formes judiciaires. Ma mère me croyait sans doute complice de ces indignités. Elle dut être fort blessée.

Aussitôt après mon départ, mes parents avaient pris des mesures de précaution. La maison était vendue et payée; les reprises de ma mère absorbaient et au delà les valeurs déclarées. Quant au mobilier, des dispositions testamentaires laissaient au survivant la faculté de se l'approprier tout entier, au prix d'une estimation. De l'argent destiné à ma dot, il ne restait aucune trace.

Le fondé de pouvoirs voulait une vente publique au lieu d'une estimation amiable, et il prétendait que les armes de mon père, sa croix, ses vêtements, me revenaient de plein droit. Ma mère, outrée, dit que ce serait justice, car, de tout temps, la dépouille du supplicié avait appartenu au bourreau. Elle dut racheter les objets en litige à un prix excessif. Je ne connus ces faits odieux que quelques années plus tard.

Nos supérieurs généraux, plus circonspects que Mme Blandine, étaient cependant loin de négliger leurs intérêts ; sans pitié pour mes larmes, pour ma récente douleur, ils me questionnèrent à diverses reprises, et ces questions trahissaient leurs secrètes préoccupations. Ces dignes personnages avaient fort à cœur mes intérêts personnels. — Sans doute, me disait Mme Hisarie, secrétaire de la Générale, vous ne nous resterez pas, ma chère enfant : raison de plus pour sauvegarder vos droits. Mme Soubeyran est jeune encore, elle manifeste à votre égard des sentiments d'éloignement et de répulsion. Il est bon, croyez-moi, de bien établir ces droits et d'isoler vos intérêts. Puis, à la suite de ce préambule, surgissaient les insinuations les plus adroites que puisse inventer le génie félin d'un secrétaire de couvent.

Je ne pouvais rien répondre de positif, parce que je ne savais rien. Il était évident que ma mère avait dissimulé une somme quelconque, mais cette somme pouvait avoir été donnée de la main à la main, du vivant de mon père. J'ignorais absolument la quotité des valeurs, la nature du placement, et chaque fois que l'on reprenait ces malheureuses discussions, je fondais en larmes et je sentais mon cœur se serrer.

Je relisais sans cesse la lettre de ma mère, et plus je l'étudiais, plus elle me paraissait équivaloir à un refus de me recevoir ; moi-même, chargée d'une cruelle réprobation, je reculais devant la pensée de paraître dans un pays où je ne rencontrerais que visages hostiles, que souvenirs poignants.

Perdue dans un torrent de réflexions amères et confuses, je vivais à peine. Ma mémoire me représentait avec force tout ce que j'avais fait pour détruire mon bonheur et celui de ma famille ; tous les tourments que j'avais causés, les larmes que j'avais fait couler. Mon sommeil était troublé de rêves et de visions étranges.

Je revoyais mon père, mon pauvre bon père, je le revoyais triste et pâle, avec des reproches dans le regard, des menaces dans la voix... En me reveillant de ces cauchemars, je croyais parfois entendre sur le parquet du dortoir le bruit sec et mesuré de sa canne et de sa jambe de bois...

Je ne savais que faire et que devenir.

Naguère, lorsqu'il m'était encore possible de rentrer honorablement dans le monde, tous les supérieurs, maîtresses des novices, confesseurs ordinaires et extraordinaires étaient d'accord pour reconnaître en moi une vocation toute divine ; maintenant il n'en était plus de même. On me faisait des difficultés et des objections à n'en pas finir. On entassait, comme une barrière, les obstacles, presque les impossibilités... On revenait sur mes irrésolutions passées, sur le peu de zèle que je montrais, sur mon orgueil, sur mon humeur caustique et insociable. Oh ! l'on ne me ménageait plus. Après m'avoir retenue presque malgré moi, la porte était aujourd'hui toute grande ouverte, j'étais libre de partir quand bon me semblerait.

La maîtresse des novices me disait que c'était un devoir de m'en aller consoler ma mère, qu'il ne fallait pas m'en tenir à sa lettre, qu'elle était sûre que le premier moment passé, ma mère serait enchantée de me revoir... Elle accompagnait parfois ses bons conseils de phrases comme celles-ci, jetées au hasard, de réflexions ou de questions singulières : Qu'est-ce donc que ce M. Lambert? On a dit à notre mère Générale qu'il était revenu à Saint-Marceau... — Je tressaillais et je rougissais. — La religieuse continuait : Ce n'est pas un parent, je pense ? — Non, ma mère, c'est l'ancien instituteur. — Ah !... Et la bonne âme se taisait comme quelqu'un qui aurait eu trop à dire.

Ces atteintes indirectes m'impressionnaient d'autant plus que la niaise et béate simplicité de M^me^ Clarisse la mettait à l'abri de tout soupçon de malice et de mauvaise foi.

J'ai appris, à mes dépens, combien sont dangereuses ces bonnes sœurs dont toute la finesse est tournée en dedans, et qui se servent de la bêtise comme d'un masque pour déguiser leurs secrètes pensées, leurs infernales roueries.

Ainsi donc, tandis que d'un côté on me repoussait, d'autre part on me laissait entrevoir que toute porte entre le monde et moi devait être à jamais fermée.

Pour combler la mesure, on me faisait sentir que je devais me hâter de prendre un parti.

Condamnée par ma propre folie au joug et à l'ennui du cloître, dépourvue de conseils désintéressés, persuadée de l'indifférence et peut-être de la haine que j'inspirais à ma mère, je demandai timidement à prendre l'habit de novice.

On me fit acheter cette faveur par un redoublement d'humiliation. Le chapitre de la dot fut discuté devant moi. La supérieure décida que l'on se contenterait du mince héritage que je venais de recueillir; elle lança quelques paroles acerbes sur l'indélicatesse des personnes qui détournent à leur profit les deniers com-

muns. Je compris ce qu'elle voulait dire. Les gens de couvent sont si délicats, eux, lorsqu'il s'agit d'empocher de l'argent et de spolier les familles ! mais ma position était trop malheureuse, trop pénible, pour que je me permisse la moindre observation.

Ma mère reçut assez froidement la nouvelle de ma prochaine vêture. Elle était encore sous l'empire des vexations et des tracasseries qu'on lui avait infligées : et, chose qu'on me cacha avec le plus grand soin, la pauvre femme était en proie à une maladie atroce, qui troublait parfois sa raison.

Le jour de ma prise d'habit se passa dans les larmes et le repentir. Je n'avais ni l'exaltation d'une âme pieuse et convaincue, ni l'espoir du bonheur que rêvait jadis mon enthousiasme irréfléchi. J'envisageais sérieusement une situation triste et fatale, et je pris la résolution de travailler à l'œuvre de mon salut, avec ce courage fiévreux et sombre de l'individu courbé sous une sentence qui ne doit plus être révoquée.

A partir de ce jour de douleur, je me livrai sans réserve aux conseils de la directrice et je vis s'aplanir devant moi les sentiers abrupts des voies mystérieuses, dont jusqu'alors je n'avais qu'imparfaitement saisi la conception idéale. Je compris peu à peu toutes les ressources de la spiritualité, et mon esprit se nourrit des lois catégoriques de détachement, de renoncement au monde et à la famille qui s'enseignent et se pratiquent dans le cloître.

Appliquée tout le jour et apportant à chaque œuvre, soit spirituelle, soit matérielle, tous les efforts de mon intelligence, toute la tension de mes nerfs, il ne restait plus de place pour la pensée proprement dite ; cette libre et fière expression du souffle divin s'éteignait lentement, mais infailliblement. Il vint un temps où je pus dire : *Ce n'est plus moi qui vis...*

Non, ce n'était plus moi... Une contrainte de toutes les heures, de toutes les minutes avait chassé jusqu'au souvenir, jusqu'aux remords... On me disait que cette espèce d'abrutissement s'appelait la sainte quiétude des enfants de Dieu. Je n'avais garde de contredire.

Au moyen de cette habile stratégie des cloîtres, appliquée par M^me^ Clarisse avec une incomparable habileté, je passai presque sans secousse l'année de mon noviciat. Le temps que je ne comptais plus, que je laissais couler avec une morne indifférence, ne me sembla pas trop ennuyeux. On perfectionna mon éducation; j'appris en outre à broder, à coudre. Les travaux d'aiguille que ma paresse me faisait négliger, ne m'inspiraient plus les mêmes répugnances. J'étais empressée, obéissante ; sur un mot, sur un geste de notre maîtresse, je m'élançais et j'accomplissais les ouvrages les plus rebutants : tels qu'aider à la cuisine, laver la vaiselle, etc., etc. Du reste, on savait me faire entendre que ces épreuves n'auraient qu'un temps restreint, et qu'en devenant dame de chœur, je serais à jamais affranchie de ces grossières occupations.

Ce récit n'étant pas un roman, mais une histoire trop réelle, j'écarte à des-

sein les détails intimes qui pourraient révéler à quelle congrégation j'appartenais. Du reste, quels que soient l'ordre ou la congrégation, le noviciat n'est autre chose qu'une étude et un perfectionnement du sujet destiné à vivre en religion. Si cette étude s'accomplissait dans des condiditions de justice désintéressée, il en résulterait un grand bien pour la vie religieuse en général, et pour les individus pris en particulier. Malheureusement il n'en est point ainsi.

Les vocations religieuses peuvent se diviser en deux grandes catégories. Les filles qui se rendent spontanément au couvent, poussées par une conviction ardente, par un zèle sublime, par un dévouement à toute épreuve : c'est le très-petit nombre. Celles qui cèdent à la pression qu'exercent sur elles ou le prêtre qui les dirige, ou les événements domestiques, ou les cruelles déceptions de la vie.

Je laisse de côté les vocations écloses au pur soleil de la foi, de l'amour de Dieu et du prochain : ces vocations exquises et délicates, qui se produisent et s'affirment sans bruit... J'en viens aux vocations d'intrigue, de contradiction, aux vocations de désespoir, de honte, aux vocations d'ambition et d'orgueil, car il y en a de cette sorte. En recevant des filles de tous les points de la France, les supérieurs ont bientôt fait un choix. Ils savent que celle-ci, à défaut de naissance, apportera une riche dot et de belles espérances, que telle autre sera plus tard une supérieure dont le nom de famille bien sonnant offrira des garanties de distinction à l'aristocratie de la province et attirera les pensionnaires nobles... Les belles personnes, une santé robuste, tout cela est coté et ménagé ; mais ce qui enlève et réunit les suffrages, c'est lorsque le nom et la dot marchent de pair.

Dans ce siècle si âpre au gain, si peu scrupuleux sur les moyens d'acquérir et de conserver, on serait porté à croire que les couvents sont des oasis à l'abri de ces cupides passions. Loin de là : comme dans le monde et parfois plus que dans le monde, l'argent avant tout : il fait pencher jusqu'à terre le plateau de la balance.

Une postulante riche ! une postulante noble ! que de bien à faire avec son argent ! que de poudre à jeter aux yeux avec son nom !

Tandis que les postulantes vulgaires sont abandonnées à la stricte observance des règles de l'ordre, on choie, on entoure, on caresse le sujet privilégié : rien ne coûte pour le conserver et le retenir ; on transige avec la règle, on tolère et les caprices et les inégalités d'humeur ; on ferme les yeux sur les défauts d'un caractère absolu.

Quelque temps après ma profession, pendant un voyage que je fis avec deux vieilles professes, je feignis de m'assoupir, étourdie et ennuyée que j'étais de leur conversation oiseuse et insipide. Persuadées que je dormais, les deux religieuses donnèrent un autre tour à leur causerie.

— Comprenez-vous, ma sœur, disait l'une d'elles, comprenez-vous que

l'on ait pu admettre à la profession une personne comme Mlle de Boys-Crespin, une fille qui n'a jamais voulu ni obéir, ni se mortifier, qui restait au lit sans être malade et par pure fantaisie ; elle parlait à nos supérieurs avec une hauteur, avec un sans-gêne !... Elle manquait absolument de franchise et se confessait de telle sorte qu'on n'a jamais bien pu la connaître.

— Je sais tout ce que vous me racontez là, ma sœur, répondit l'autre, et je le sais mieux que qui que ce soit. J'ai eu, pour mes péchés, notre sœur de Boys-Crespin pendant plus de trois mois à la lingerie ; je pensais qu'elle me ferait tourner la tête. Elle se plaisait à troubler nos jeunes sœurs par sa bruyante légèreté ; puis l'instant d'après elle tombait dans des accès d'humeur noire ; elle devenait inabordable. Un jour je lui donnai du linge de cuisine à repriser. Croiriez-vous qu'elle me le jeta presque au visage? Une autre fois, au moment du silence, elle se mit à fredonner une chanson profane, un air d'opéra ; je l'engageai doucement à se taire ; devinez ce qu'elle me répondit?... — Ah ! vous ne voulez pas que je chante, eh bien ! je vais danser. — Et la voilà tout au travers des tables, sautant et gambadant, et prenant des poses, et se donnant des airs... à faire rougir, ma sœur. Les autres novices riaient aux éclats. Le soir il y eut pénitence générale ; mais la sœur de Boys-Crespin se coucha : elle avait la migraine.

— Alors, je vous demande encore comment on a gardé une pareille fille?...

— Hélas, ma sœur, c'est un malheur sans doute; mais j'ai entendu dire à Mme Clarisse et à Mme Hilarie que notre maison avait grand besoin de sa dot. Elle était bien riche, Mlle Elodie. On parlait de trois cent mille francs, dont elle jouissait, et d'un château, un vrai château qu'elle aurait à la mort de son père. Il en a fallu des ménagements, de la patience et de la persévérance, pour l'amener à faire profession ! A chaque instant, nos mères croyaient qu'elle leur échapperait.

— Trois cent mille francs, oh ! ma sœur !... reprit l'autre bonne religieuse, trois cent mille francs, et un château !... mais c'est énorme. Je m'explique maintenant l'indulgence de nos mères... Excepté Mme de Gronier, il n'y a jamais eu chez nous une pareille dot, n'est-ce pas, ma sœur?...

— Je ne crois pas.

Et voici comment, en faisant semblant de dormir, j'appris le secret des complaisances scandaleuses que l'on avait eues pour Mlle de Boys-Crespin.

Les couvents de l'autre siècle ont croulé et se sont abîmés dans la boue du vice et des passions sensuelles; ceux d'aujourd'hui, miroirs trop fidèles de l'époque, s'effondreront à leur tour sous le poids de fortunes mal acquises et entassées avec un acharnement incompréhensible.

Au temps de mon noviciat, j'ai pu entretenir quelques illusions personnelles sur le désintéressement des bonnes sœurs ; mais il vint une heure fatale où je me

suis trouvée à même d'apprécier pourquoi l'on m'avait entraînée, pourquoi l'on m'avait conservée à tout prix, au prix de la justice et de la vérité.

Quelques jours avant de faire profession, je reçus une lettre de ma mère, c'est-à-dire qu'elle l'avait dictée, car je reconnus l'écriture de Lambert; ma mère avait seulement apposé sa signature. Sans insister pour me rappeler près d'elle, la pauvre femme me demandait si j'avais mûrement réfléchi au sacrifice que j'allais consommer, si j'en avais envisagé toutes les conséquences. Elle terminait en me souhaitant le bonheur que la tendresse cordiale de mon père et leur dévouement avaient été impuissants à me donner.

Prévenue comme je l'étais, je fus profondément choquée de l'immixtion de M. Lambert dans notre correspondance de famille, et je crus démêler au fond de cette lettre je ne sais quoi de blessant et d'ironique. En dépit de mes progrès dans la voie de la perfection, je ne voulus pas demeurer en retard. Je répondis : je remerciai ma mère de ses conseils et de ses sages réflexions ; je lui affirmai qu'il n'y avait pas sous le soleil une personne plus heureuse et plus satisfaite que je l'étais ; que ma vie se passerait au pied de l'autel, à prier avec une constante ferveur pour l'âme de mon père, afin qu'il plaise à Dieu de lui concéder un lieu de tranquillité et de paix.

A partir de cette dernière lettre, ma mère ne m'écrivit plus.

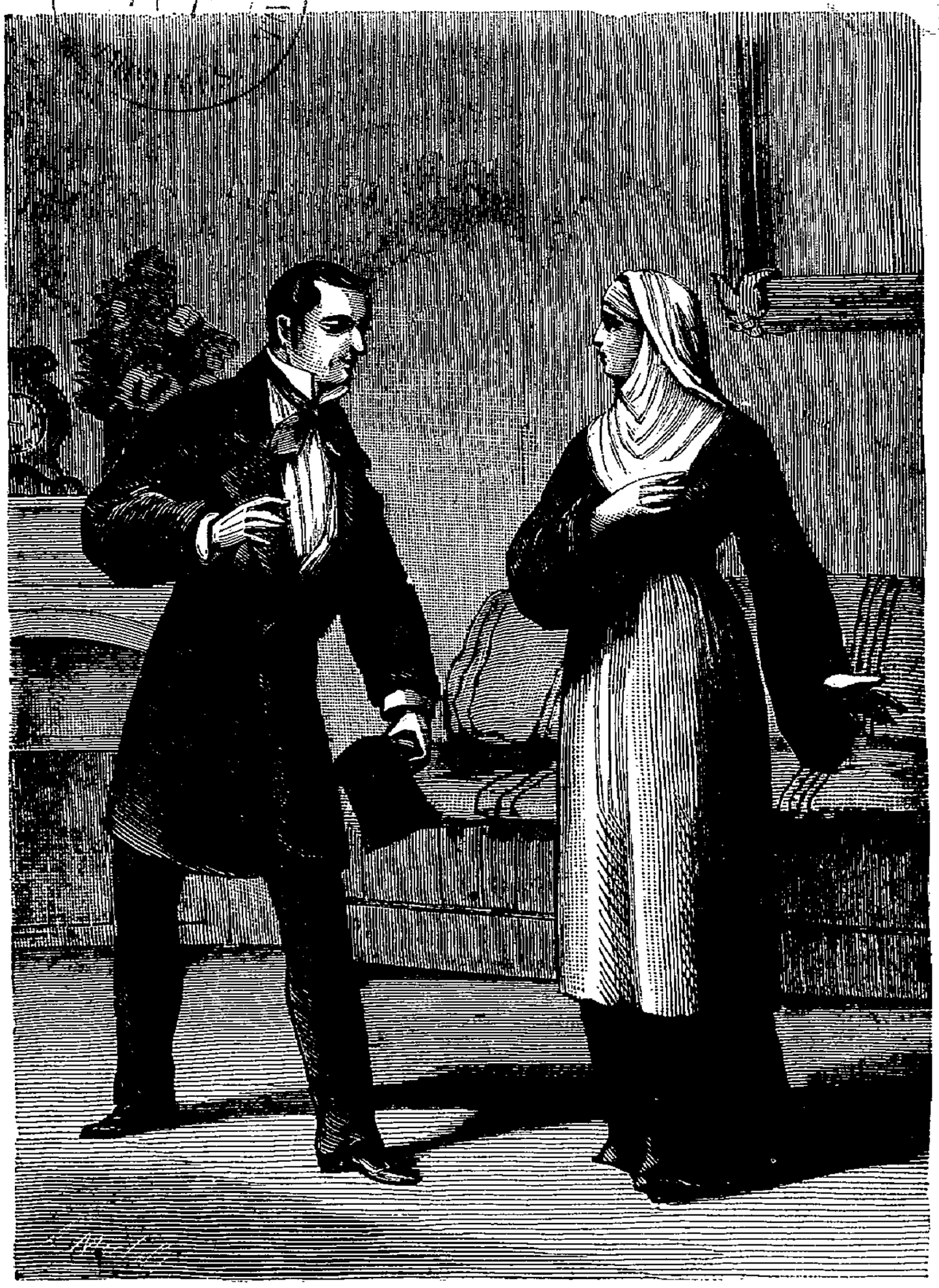
Nous étions cinq novices à faire profession le même jour. La retraite préparatoire fut prêchée par un jésuite allemand. L'accent un peu bref de sa voix, ses yeux bleus, la coupe de son visage, me rappelèrent plus d'une fois le souvenir de Georges. Je combattais ces étranges pensées auxquelles se mêlait un secret dépit.

Pendant cette retraite, ou nous exhorta fortement et avec une cruelle insistance à ne plus nous souvenir de notre famille, à bannir de notre cœur tout sentiment de tendresse humaine ; on nous répéta cent fois que nous n'avions plus d'autre père que Dieu et notre directeur, d'autre mère que la Sainte Vierge et notre supérieure. La congrégation de... est spéciale pour ces rigoureuses exigences, qui découlent des lois barbares d'un ordre despote, particulièrement hostile aux sentiments de la famille.

Cette proscription des affections terrestres est comme tout autre point de la règle : il subit des modifications selon l'occurrence, c'est-à-dire qu'à l'égard des familles dont la maison attend quelque chose, il y a des restrictions proportionnées aux espérances.

Les vœux sont divisés en deux périodes. Dans la première ils sont obligatoires pour cinq ans seulement : après quoi ils deviennent perpétuels.

Durant cette période quinquennale, il y a encore des ménagements et des distinctions, des courbettes devant les dots : mais une fois les grands vœux prononcés, la maison s'empare définitivement des espèces, et tout le monde est obligé d'accepter une domination absolue.



Il vint à moi avec empressement (page 45).

La cérémonie de nos cinq professions eut lieu le 2 juillet, jour de la Visitation.

Il y avait une foule incroyable. Trois novices, filles de noble extraction, se trouvaient parentes ou alliées aux grandes familles du noble faubourg. L'une de ces jeunes filles était un peu bossue, infirmité qui avait sans doute déterminé sa vocation; l'autre était l'aînée d'une dizaine d'enfants; quant à la troisième, Mlle de Béverlan, c'était un ange de douceur et de beauté, une créature si pure et si suave, qu'elle semblait prédestinée à une vie de sainteté et de prières.

Le souffle du monde n'avait pu atteindre et souiller cette jeune fleur, élevée mystiquement au fond d'un château de Bretagne, sous les yeux d'une famille renommée dans la province pour sa dévotion et ses opinions exaltées. La douce Marie s'était envolée du nid paternel sans trouver d'obstacles à son pieux désir. Elle avait pris l'habit à 16 ans ; mais elle était faible et délicate : on dut prolonger son noviciat. Une fille de caste bourgeoise, aussi chétive que cette enfant, eût été sans façon rendue à sa famille. Marie de Béverlan, à défaut d'une grosse dot et de la santé, apportait le prestige d'un beau nom. Jamais elle ne put suivre la règle.

La quatrième novice, fille d'un industriel, avait eu comme moi une vocation fort traversée, si même elle avait une vocation. A force de prières, de supplications, les parents avaient fini par accorder leur consentement et une dot, à la condition expresse que la jeune sœur ne quitterait pas les environs de Paris. Ce fut, de nous cinq, celle qui partit la première, et, pour tenir leur parole, les supérieurs l'envoyèrent sur les confins de l'Espagne.

Les familles de mes compagnes étaient représentées à la chapelle par quelqu'un de leurs membres. La duchesse de Marcillac, qui ne m'avait jamais tant aimée, voulut me tenir lieu de parente : elle était accompagnée de sa belle-sœur et de son fils aîné, grand jeune homme que je ne connaissais point.

Lorsque nous quittâmes processionnellement la sacristie, un flot de curieux se pressa contre la balustrade. Nous avions toutes un cierge à la main, et une petite couronne posée sur notre voile de novice, nous distinguait des autres sœurs. Nous marchions selon la date de notre entrée à la maison : je me trouvais la dernière.

Un murmure de surprise, de curiosité, de compassion peut-être, accueillit mon apparition au pied du sanctuaire. Les chagrins des années précédentes, les dures privations n'avaient pas encore flétri mon visage, et j'entendais répéter autour de moi ce que j'avais entendu dire au bal de Roizet : Qu'elle est belle !... quels beaux yeux !... quel délicieux visage !... quelle pureté de lignes !... Dans la foule je distinguai vaguement les dames de Marcillac et les regards étonnés du jeune comte.

Un reste de vanité, misère inséparable de notre nature, obscurcit un moment mon entendement. Ce dernier regard du monde sur ma beauté sacrifiée, ces hommages involontaires atténuèrent mes sentiments de piété et ma douloureuse émotion.

La cérémonie fut longue. Par égard pour la noblesse, la maison avait déployé une pompe inusitée. L'évêque de M... présidait, entouré d'un clergé nombreux. Le jésuite prêcha, sa voix était émue et comme attristée. On trouva généralement qu'il avait été au-dessous de son auditoire. J'avoue que je ne pus suivre le sermon, mon cœur battait violemment ; il me semblait que chacun de ces battements désordonnés me répondait au cerveau. Je crus plusieurs fois que j'allais défaillir.

Quand nous fûmes étendues côte à côte et recouvertes du drap des morts, je frémis d'une secrète horreur.

Le sacrifice était consommé. J'avais prononcé les vœux qui me liaient pour cinq ans. La fatalité, ou la providence, si vous voulez, avait accompli son œuvre: j'étais religieuse.

C'est-à-dire que je ne m'appartenais plus, que ma pensée, ma volonté, ma vie étaient désormais enchaînées, que j'étais vouée à tous les genres de privations, que mon corps devait être brisé, mis à la torture.

Le prisonnier, au fond de son cachot, conserve, sous le poids de ses chaînes, la faculté de rêver à ce qui lui plaît. La religieuse, fidèle à la règle, n'a pas une pensée, pas un désir, pas une faiblesse qui ne doivent être soumis au contrôle du prêtre et de la supérieure.

Ce joug rigide qui succédait au joug trop indulgent de la famille, comment le supporterais-je ?

Un déjeuner somptueux offert par *notre pauvre maison* réunit Monseigneur et les familles. Nous parûmes au dessert, et, comme la maison n'était pas cloîtrée, il nous fut loisible de nous promener sur la cour des parloirs. Le jeune comte de Marcillac essaya un compliment. Sa mère, de la parole et du geste, lui imposa silence ; cependant je crus démêler dans les mots entrecoupés qu'il m'adressa le nom de cousine.

Le lendemain de notre profession, la Générale nous fit appeler chez elle. Après un petit speech assez pâteux, amplifiant toujours le même texte et guerroyant contre nos pauvres parents que nous ne devions plus revoir et qui ne devaient plus exister pour nous, elle nous remit à chacune un exemplaire de la règle à l'usage des professes.

Ce livre assez volumineux ne renferme absolument rien qui ne soit indiqué dans la règle du noviciat. Les prescriptions et les défenses sont identiques, seulement il y a plus de détails, et la question des trois vœux : pauvreté, obéissance et chasteté, y est traitée à fond, trop à fond peut-être, au sujet du dernier vœu.

Si c'est là ce qu'on appelle le secret des cloîtres, — et j'affirme n'en point connaître d'autres, — c'est une vraie raillerie.

La grande règle ne m'a rien appris que je ne connusse très-bien étant novice. Je savais donc qu'il ne me serait plus permis de rien posséder en propre, qu'il faudrait soumettre tout mon être à la volonté des supérieurs et demeurer à jamais chaste par le corps et l'imagination.

Plus tard, quand je fis des vœux perpétuels, et après cinq ans d'exercice et de séjour en diverses maisons, je ne me trouvai pas plus instruite qu'au début.

C'était la règle et toujours la règle, avec ses enseignements minutieux et despotiques, le code parfait de l'obéissance aveugle et de la domination exclusive.

— Des mystères, de ces mystères inavouables aux yeux du monde, je n'en ai vu nulle trace.

Peut-être les anciens cloîtres avaient-ils réellement quelques secrètes et condamnables pratiques ; peut-être enfouissaient-ils sous leurs voûtes impénétrables de mystérieuses iniquités. Leur organisation prêtait merveilleusement aux abus et aux suppositions, et dans ces forteresses monastiques, affranchies de toute surveillance, il a dû se commettre systématiquement des crimes et des injustices atroces.

L'esprit des cloîtres n'a pas changé ; mais l'application de sévérités outrées est maintenant bien difficile en France. Ce n'est pas qu'il ne puisse se rencontrer quelque martyre isolée derrière ces grilles, que ne franchit point qui veut ; alors ce sont des faits particuliers qui demandent la complicité de la famille et qui ne sauraient plus être érigés en règle commune. Bien entendu, je ne parle ni des États pontificaux, ni des autres pays où tout ce qui tient à l'Église est encore placé au-dessus des lois.

Quant aux intrigues, aux captations, aux tentatives de domination insensée, tout cela n'est un mystère pour personne et se pratique au grand jour et les fenêtres ouvertes.

Je dois dire aussi que notre congrégation n'étant point soumise à la clôture grillée, il y règne, malgré le despotisme des supérieurs, comme un semblant de liberté que ne connaissent plus les religieuses étouffées entre de grands murs et de sombres grilles. Chez nous les murs et les treillis noirs n'ont d'autre raison d'être que d'interdire l'accès au public.

Après la profession, il est d'usage de rester encore quelque temps à la maison-mère, soit pour se perfectionner en certaines études, soit pour se fortifier et se préparer à la vie plus extérieure des pensionnats et des ouvroirs.

Excepté M^lle^ Malaret, que l'on fit partir aussitôt que le père eut compté la dot, nous demeurâmes plusieurs mois au noviciat. Malgré les sévères injonctions de la règle qui défend les amitiés particulières, en ce qu'elles amollissent le cœur et nuisent à la charité générale, je m'étais attachée à Marie de Béverlan ; cette frêle et charmante créature sentait comme un besoin de protection ; elle se rapprochait de moi, comme une enfant de sa mère : nous avions un grand désir de n'être pas séparées ; malheureusement nous laissâmes percer quelque chose de cette innocente affection ; on nous blâma sévèrement à la coulpe quotidienne, et Marie de Béverlan fut retenue à la maison générale, tandis que moi je partis pour l'Auvergne.

La règle défend aussi de convoiter tel ou tel emploi, de préférer une fonction à une autre. Cette indifférence absolue à laquelle un petit nombre de sujets, ou plus parfaits ou plus niais, arrivent avec le temps, est rarement le partage des jeunes professes. Aux heures de récréation, pendant l'abandon d'une petite causerie, il est difficile que le secret désir de chacune ne se trahisse pas ; ainsi je

savais que Mme Antonine (Mlle Malaret) et Mme Marthe, la jeune bossue, souhaitaient ou la lingerie, ou la sacristie, enfin quelque emploi qui les éloignât du contact des pensionnaires ; au lieu que moi, je rêvais la classe, le pensionnat, comme de juste, et non l'école de charité.

Je ne sais ce que devinrent mes compagnes : ces choses-là ne s'apprennent jamais que par hasard. Moi, je tombai en pleine Auvergne, dans une petite ville, où l'on venait de fonder une maison. Tout manquait à cette maison : les bienfaiteurs, trop empressés d'avoir leur pensionnat, leur couvent à eux, destiné à écraser deux écoles laïques, n'avaient pas attendu, pour faire venir les dames, que les travaux indispensables fussent terminés. Les murs suaient la chaux et le plâtre ; les peintres et les maçons travaillaient au milieu de nous. C'était une véritable confusion.

La supérieure, femme courageuse, se maintenait calme en face de ce désordre ; elle cherchait à débrouiller le chaos qui nous entourait ; notre dénûment était extrême, et ma première pensée fut un sentiment de surprise... Comment la maison-mère, si riche, si abondamment pourvue de toutes choses, n'envoyait-elle pas quelque secours?

Je découvris bientôt le motif de cette parcimonie ; en n'accordant rien, les supérieurs généraux suivaient la ligne de conduite des communautés qui visent aux richesses ; ils mettaient les fondateurs et les protecteurs de la nouvelle maison en demeure de parer à toutes les dépenses : il eût été honteux de laisser mourir de froid et de faim de pauvres filles que l'on avait demandées avec instances, en leur promettant monts et merveilles.

Nos bienfaiteurs étaient assez mécontents. La charge qui leur incombait dépassait leurs prévisions et leurs moyens. Les quêtes à domicile, une loterie mal accueillie, ne produisirent que des sommes insignifiantes. Nous étions au mois de novembre : ouvrir les classes avant l'hiver était matériellement impossible.

Une saison rigoureuse mit le comble à nos souffrances. On avait établi des poêles dans les diverses pièces, mais nous n'avions pas toujours du bois en quantité suffisante pour combattre l'humidité mortelle qui transperçait nos vêtements et nos pauvres grabats. Nous étions toutes plus ou moins malades.

Mme Andrée, notre supérieure, à demi vaincue par ces épreuves, écrivit enfin à la maison-mère. Pour mener à bon port la petite ruse commerciale, on lui répondit que cette fondation n'entrait pas dans les calculs de la congrégation, que si les personnages qui l'avaient sollicitée ne pouvaient pas la soutenir, on allait procéder incessamment au rappel des religieuses.

Cette lettre atteignit très-bien son but. Nos fondateurs épouvantés remuèrent ciel et terre. On organisa une nouvelle quête et, pour agir plus efficacement sur la bourse des habitants, on décida que deux sœurs conduites par un curé de la ville se présenteraient dans chaque maison.

J'étais la dernière arrivée et la plus jeune professe, cependant Mme Andrée me désigna pour l'accompagner. Cette préférence souleva un de ces mouvements de jalousie dont ne sont pas exemptes les pauvres filles qui vivent sous le voile. De mon côté, je ressentis un chatouillement vaniteux, je devinais que mon extérieur n'était pas étranger au choix de la supérieure.

Cette quête fut très-fructueuse. Elle eut l'avantage de nous mettre en rapport avec les meilleures familles de... La mère Andrée imposait à tout le monde par sa politesse affectueuse, par la douceur de sa voix et l'humilité de ses manières, tandis que mon orgueilleuse beauté attirait les yeux et semblait un défi jeté au monde que j'avais dédaigné.

Les aumônes, les dons de toute nature encombrèrent bientôt notre petit parloir. Une émulation de générosité remplaçait l'indifférence des premiers jours.

Les dames de... voulurent nous visiter à leur tour. Avec la supérieure, on demandait la *belle religieuse ;* et ces visites étaient suivies de nouvelles charités, si bien qu'au printemps, notre petite communauté, sortie des langes de sa pauvreté, se trouvait dans des conditions régulières. La chapelle avait des ornements ninon luxueux, au moins propres et convenables. Les dortoirs assainis étaient prêts à recevoir des pensionnaires. Ce qu'avaient désiré et prévu les âmes charitables qui nous avaient appelées, ne se fit pas attendre ; les pensionnats séculiers furent désertés, la majeure partie de leurs élèves passa sous notre direction.

De ces commencements difficiles il ne nous resta d'autres fâcheux souvenirs que quelques santés compromises et deux poitrinaires que l'on envoya mourir à Paris. Mais qu'importe un sujet de plus, un sujet de moins?... C'est comme dans les régiments un jour de bataille, on serre les rangs, et tout est dit. D'ailleurs la victoire était à nous : la congrégation était dotée d'un nouvel établissement, et nos sœurs de Paris n'avaient rien déboursé.

CHAPITRE V

Un miracle de saint André — Lettre surprise. — Maladie de ma mère. — Je pars pour Saint-Marceau. — Désespoir inutile. — Ce qu'était la famille de ma mère. — Mon ange gardien. — Je suis rappelée à la Maison générale. — Renvoyée en province. — Effets du laudanum. — Une antipathie sous le voile.

La régularité que la gêne et les embarras de notre installation avaient un peu mise à néant, ne tarda pas à reprendre ses droits. Mme Andrée, jusqu'alors la plus pacifique des supérieures, fit sentir vertement son autorité ; les fonctions furent distribuées, les offices et les jeûnes devinrent obligatoires. Vu notre petit nombre, nous n'étions que dix dames de chœur et deux sœurs servantes, chaque religieuse était pourvue d'un double emploi ; l'une de ces dames était à la fois

assistante et sacristine, telle autre faisait une classe et s'occupait de l'économat. La supérieure me garda près d'elle comme secrétaire ; en même temps, je dus faire la classe à cinq ou six petites pauvresses qui parlaient patois et m'entendaient à peine. Ma santé commençait à décliner ; les fraîcheurs de l'hiver me causèrent des douleurs assez vives, et la mauvaise nourriture me délabra tout à fait l'estomac.

Cependant il fallait marcher allègrement : j'avais devant moi l'exemple de mes compagnes ; toutes souffraient ; personne ne se plaignait. Une seule échappa aux suites des imprudences et des misères passées. Ce fut Mme Andrée. Les plus simples regardaient la conservation de cette chère santé comme un miracle. J'avoue que, l'approchant de plus près, je ne pouvais partager leurs pieuses illusions.

Notre bonne mère, qui jugeait sans doute, dans sa profonde sagesse, que le chef de sa petite armée ne devait pas avoir de défaillances, avait pris secrètement toutes ses mesures pour se conserver dans un état florissant. Sa chambre particulière (les supérieures ont droit à cette distinction) avait été libéralement chauffée et calfeutrée. Le bon père Amédée, excellent vieillard, grand amateur de ses aises personnelles, avait ordonné un matelas au lieu d'une paillasse, et Mme de Lavaux, une des bienfaitrices, avait envoyé un édredon.

Grâce à ces précautions, grâce à une discrète petite armoire pourvue de quelques douceurs, Mme Andrée, tout en donnant l'exemple de la mortification au réfectoire, se portait admirablement bien. A la récréation, lorsqu'elle était entourée de son jeune troupeau, c'était à qui l'adulerait et la flatterait : Voyez donc notre bonne mère!... est-elle belle, est-elle fraîche!... C'est la très-sainte Vierge et son bon patron qui l'ont préservée : elle qui est restée des journées tout entières sans prendre de nourriture pour nous distribuer sa portion!...

La bonne fille souriait doucement ; était-ce un sentiment de secrète satisfaction sur le succès de ses petites ruses ou une innocente raillerie de notre simplicité qui mettait ce sourire sur ses bonnes lèvres vermeilles ?

Notre supérieure était une femme d'une quarantaine d'années, d'une taille moyenne, mais bien prise. Son visage frais et rondelet n'avait rien de remarquable qu'une expression très-marquée de douceur et de bonhomie ; ses yeux bleus, ses cheveux blonds, la finesse et la transparence de sa peau, son accent surtout, accusaient une origine normande. C'était au fond une bonne religieuse, dévouée tout entière à son œuvre, et qui, pour la parfaire et l'accomplir, eût au besoin franchi le toit des maisons. Du sang normand qui coulait dans ses veines, elle avait conservé, sans s'en douter peut-être, une finesse tant soit peu astucieuse et un entêtement que rien ne pouvait mater. Aussi était-ce la seconde fois qu'elle était envoyée en fondation.

Fille d'un pauvre fermier et portant le nom vulgaire de Patrouillet, Mme Andrée était arrivée, par son entente des choses conventuelles, par son adresse, sa

persévérance, ses succès, à occuper une place importante dans la congrégation.

Un petit gain d'amour-propre l'empêchait de signer sœur Patrouillet. Les prospectus envoyés aux familles, les bulletins trimestriels, tous les papiers destinés au dehors portaient la signature de sœur Andrée, supérieure. Du reste, je n'ai guère vu que des supérieures nobles signer leur nom de famille.

Mes fonctions de secrétaire me rapprochaient forcément du cabinet de la supérieure. Notre mère n'avait reçu qu'une éducation campagnarde, et son orthographe était déplorable ; aussi étais-je chargée de la correspondance et des comptes de la maison. Je travaillais habituellement dans une petite pièce attenante au sanctuaire gouvernemental.

Le hasard voulut qu'il me manquât, un jour, je ne sais quoi, plume ou papier. Mme André était sortie, la porte de son cabinet était ouverte ; j'entrai chez elle et, en furetant sur le bureau, j'aperçus une lettre portant le timbre de Saint-Marceau. Je reconnus l'écriture de Lambert.

Un horrible battement de cœur souleva ma poitrine, une curiosité invincible me fit saisir cette lettre que j'ouvris en frémissant. Elle avait six jours de date...

Que devins-je, ô mon Dieu ! lorsque mes yeux aveuglés par l'émotion me laissèrent entrevoir ces mots funestes : Votre mère se meurt !... elle vous réclame !... Et plus bas une autre écriture, celle du curé de Saint-Marceau, le remplaçant de l'abbé Desherbiers, appuyant de son autorité et de sa conscience de prêtre les supplications de Lambert : Envoyez de suite, disait-il en s'adressant à la supérieure, envoyez sans tarder la sœur Soubeyran. Hors de là point de conversion possible, point de sacrements pour la mère...

J'avais rassemblé mes forces pour lire jusqu'au bout Une rapide défaillance envahit alors tout mon être et je tombai au pied du bureau.

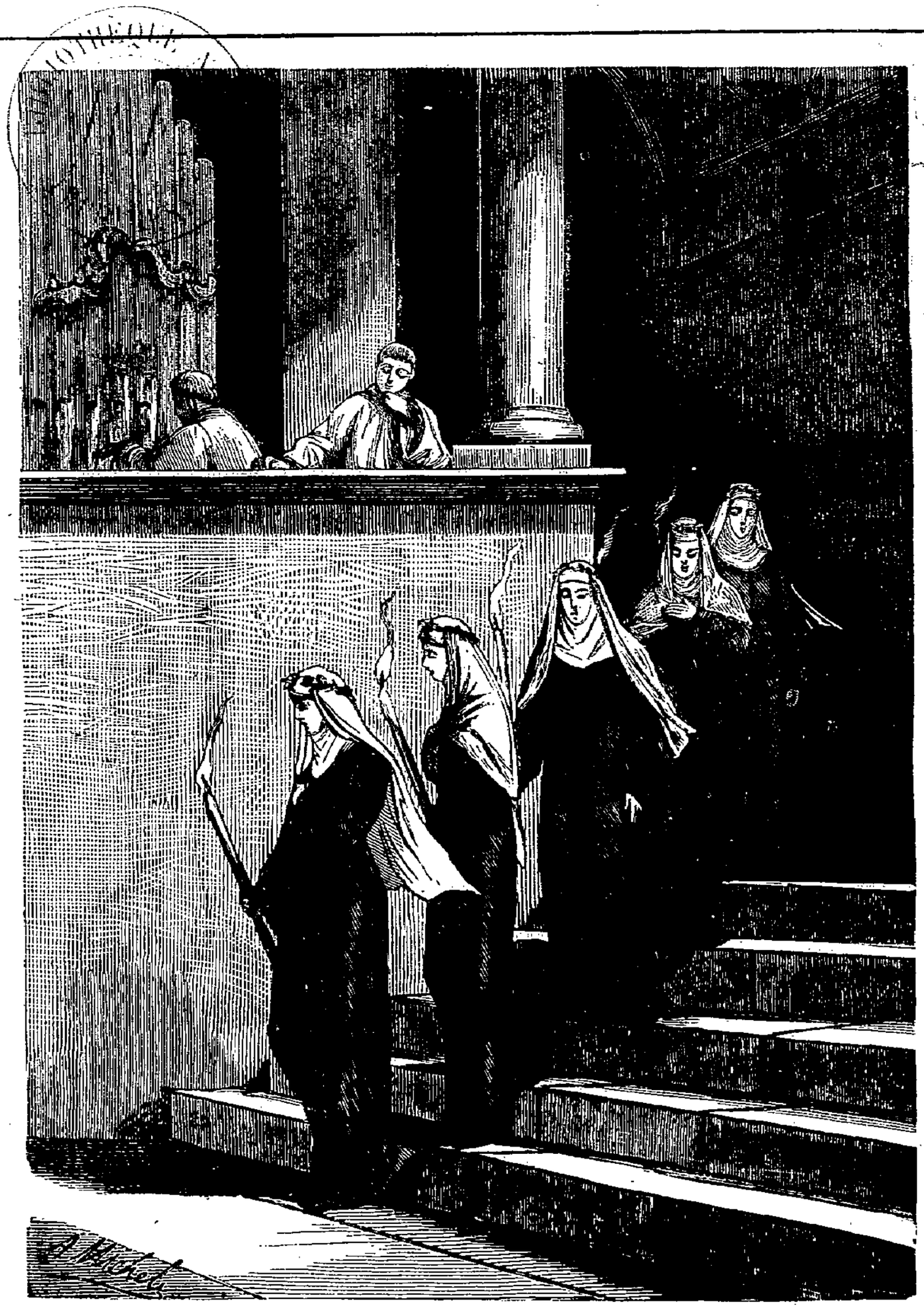
Lorsque je revins à moi, j'étais étendue sur la couchette de Mme André, entourée de quelques religieuses... Je ne pouvais ni parler, ni pleurer. La supérieure seule connaissait le secret de cette subite indisposition. Elle fit sortir tout le monde.

Ses premiers mots furent ceux-ci : Vous voyez, ma chère enfant, combien un moment d'oubli de vos devoirs vous coûte cher... Votre curiosité...

— Malheur sur vous ! m'écriais-je en l'interrompant et en fondant en larmes, vous laissez mourir ma mère, vous la laissez mourir impénitente et désolée !... et vous appelez ma curiosité une punition !... mais c'est une grâce de Dieu, un châtiment de votre misérable dureté !... Laissez-moi partir, ajoutai-je avec égarement, je veux revoir ma mère !...

Je sautai à terre et, sous l'effort d'une volonté désespérée, je pus me tenir debout.

La mère Andrée, pâle et confondue, essaya de me calmer... J'ai écrit à Paris, me disait-elle, je n'ai pas encore reçu de réponse ; la règle...



Nous avions toutes un cierge à la main. (Page 58.)

— Oh ! la règle ! la règle !.. repris-je amèrement ; est-ce donc qu'il y a une règle quand il s'agit de la perte éternelle d'une âme, et que cette âme est celle de ma mère !... Je veux partir !.. oui, je veux partir, aujourd'hui même, tout à l'heure !...

— Ma fille, ma chère sœur ! c'est impossible ; je n'ai pas d'autorisation.... C'est si grave... la responsabilité....

— Je prends tout sur moi, dites que je me suis enfuie... que je suis partie malgré vous. Oh ! je vous en conjure, ma mère, ma bonne mère, ayez pitié de mes larmes, de mes angoisses... songez à la mort funeste de mon père !...

— Impossible ! impossible, ma sœur.

— Eh bien ! dis-je en m'élançant vers la fenêtre, que je meure donc aussi, impénitente et damnée !...

Égarée, hors de moi, j'essayai d'ouvrir cette fenêtre. Madame Andrée appela au secours. Toute la communauté s'émut. Je pleurais et je criais, je m'accusais à haute voix du malheur de mes parents, je suppliais mes compagnes de prendre parti pour moi, de m'aider à fuir, dussé-je m'en aller à Saint-Marceau à pied et en mendiant mon pain.

Mon calme, ma tristesse, mes habitudes de douceur et de soumission rendirent cette scène plus poignante. On avait envoyé quérir le père Amédée ; il était à déjeuner chez madame de Lavaux... Lorsqu'il entra, on fit encore sortir les autres religieuses, je restai seule en face de mes deux juges.

— Je me prosternai en gémissant aux pieds du supérieur... Celui-ci n'avait aucune connaissance de la lettre de Lambert, et il fallut une assez longue explication pour le mettre au courant de cette malheureuse affaire... Il ne déguisa ni sa surprise, ni son indignation, et, jetant sur moi un regard de profonde pitié, il dit à madame Andrée : — N'est-ce donc pas assez que cette enfant ait sur le cœur la mort de son père ?... Que l'on aille aux voitures, que l'on s'informe et qu'elle parte; vous donnerez pour compagne à madame Anatolie la sœur Marianne.... Vous entendez, ma mère, tout ceci est sérieux, et je vais surveiller moi-même l'exécution de mes ordres... Il appuya sur ce mot.

Deux heures après j'étais sur la route d'Orléans ; seulement, au lieu de la sœur Marianne, on m'avait donné pour ange gardien une dame de chœur, madame Marceline.

Pendant ces soixante lieues qui me parurent durer une éternité, je souffris tous les martyres d'une mortelle inquiétude et d'une impatience sans bornes.

Parties de R..,. à onze heures du matin, nous étions à Orléans le lendemain sur les sept heures. Madame Marceline voulait attendre la voiture publique qui partait à midi et demi : à force d'instances, j'obtins une voiture particulière ; toujours la question de sauver l'argent.

Il était presque dix heures quand nous partîmes pour Saint-Marceau ; affaissée dans un coin de la calèche, je jetais pourtant de temps à autre un regard douloureux et voilé sur ces belles campagnes qui me rappelaient tant de souvenirs et semblaient me reprocher mes ingratitudes et les fautes du passé....

Toute la pompe d'une belle journée d'avril rayonnait autour de nous; cette splendeur printanière, ce luxe de la nature rajeunie formaient un cruel contraste avec l'horrible chagrin qui m'étreignait le cœur. Bientôt je reconnus les sites, je vis de loin le clocher de la Varenne et une petite chapelle plantée à mi-côte sur un versant crayeux. Nous approchions de Saint-Marceau. Retrouverais-je ma mère vivante ? me reconnaîtrait elle ? pourrais-je encore entendre sa voix et recevoir mon pardon ?... Hélas !

Dans le chemin qui séparait la grande route du village, nous commençâmes à rencontrer des paysannes en deuil. Il était plus de midi, heure à laquelle finissaient les services. Frappée d'une terreur folle, d'un pressentiment fatal, je m'écriai : Ah ! mon Dieu ! l'on vient d'un enterrement ; c'est-elle !.. c'est-elle !.. je ne la verrai plus.

Madame Marceline, droite et froide comme une statue, essayait, non de me consoler, mais de réprimer les éclats de ma douleur. — A mesure que nous avancions, les gens en noir devenaient plus nombreux ; sur la place de l'Église, des groupes de paysans parlaient et gesticulaient. Je jetai les yeux sur la maison de mes infortunés parents... Toutes les fenêtres étaient closes !

Je poussai un cri affreux. Je me sentais défaillir et mourir. Madame Marceline donna au cocher l'ordre de retourner sur ses pas.

J'avais encore assez la conscience de moi-même pour comprendre la portée de cette injonction. Je me soulevai, je tentai d'ouvrir la portière, j'appelai les paysans. Il y eut une lutte entre ma compagne et moi. En prévision d'un malheur, elle avait ordre de me ramener de suite, sans me permettre de rentrer à la maison paternelle. Notre voiture fut bientôt entourée ; on me reconnut. Un homme du village prit la tête des chevaux et le cocher épouvanté le laissa faire. Madame Marceline furieuse dut céder à la force.

La grille s'ouvrit devant nous : En sortant de la voiture, je tombai dans les bras de Lambert. Il pleurait à sanglots. Au seuil de la maison, une belle personne, coiffée d'un fichu noir, pleurait aussi. Je devinai ma cousine Raymonde.

Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée : tous ces paysans revenaient du convoi de ma mère.

Oh ! quel horrible spectacle que cette maison déserte ! quelle douleur atroce ! quels épouvantables remords !... Et quelle dure parole, lorsque Lambert me dit d'une voix navrée : Il est trop tard !

Je ne sais pas bien ce qui se passa durant ces premières heures ; anéantie, brisée, désespérée, je me souviens que j'étais allongée sur le canapé du salon, repoussant toute consolation et demandant à Dieu de terminer ma misérable vie.

Madame Marceline s'occupait de fouiller les meubles, de bouleverser les papiers ; mais un obstacle imprévu l'arrêta, les scellés avaient été mis la veille.

Notre pauvre Marianne, qui n'avait jamais quitté le service de mes parents, ma cousine Raymonde, arrivée seulement depuis un mois, s'empressaient autour de moi ; elles tâchaient d'apaiser ma douleur !...

En voyant ces deux excellentes créatures, je compris dès lors que j'avais été une étrange dupe.

Mon premier acte de volonté fut de monter à la chambre de ma mère ; conduite et soutenue par Lambert, j'entrai, en frémissant dans cette chambre où régnait le désordre de la mort. Je m'agenouillai avec un inexprimable serrement de cœur devant le lit, encore tiède du dernier soupir de ma mère et portant l'empreinte

de ses membres roidis. Je ne pouvais plus pleurer; le saisissement m'étouffait.

L'ange gardien me suivait pas à pas, elle voulait me contraindre à partir : elle me sommait, au nom de la *sainte obéissance*, de n'avoir d'entretien particulier avec personne et de quitter des lieux où ma présence devenait désormais inutile. Révoltée de son odieuse sécheresse, de ses ordres impérieux, je n'hésitai pas à lui prouver que je me tenais pour un temps affranchie du pouvoir despotique de la *règle*.

Je me retirai avec Lambert et Raymonde et j'acquis la triste connaissance des intrigues qui avaient à jamais brisé ma vie ; le voyage en Gascogne, l'adoption de ma cousine étaient autant de fables inventées pour égarer mon esprit.

Le lendemain les scellés furent enlevés : madame Marceline prétendait diriger et conduire toute chose ; elle tenait surtout à s'emparer des papiers. Encouragée par la présence de mes amis, je la remis sévèrement à sa place, et pas un papier ne fut détruit, avant que Lambert ou moi en eussions pris connaissance.

J'esquisserai brièvement ce que j'appris, tant par mes conversations avec Lambert et ma cousine, que par des lettres et des papiers trouvés dans le secrétaire de mes parents.

Ma mère infortunée était la fille du dernier duc de Moret; elle était sœur de père de la vieille marquise de Marcillac et se trouvait ainsi la tante de la duchesse, mademoiselle de Marcillac ayant épousé un cousin de la branche aînée.

La marquise, lors de son mariage, avait exigé de son grand-père, seul depuis plusieurs années et presque ruiné par la Révolution, des comptes de tutelle très-rigoureux ; de plus, elle avait épousé un homme particulièrement odieux à son père, et ses exigences d'argent avaient achevé de les brouiller.

Le duc de Moret, réduit à upe extrême pénurie, ayant mené déjà une vie plus ou moins aventureuse, reprit à cinquante-six ans son bâton de voyageur. Il s'embarqua et partit pour le Levant. Il fut absent je ne sais combien d'années, cinq ou six ans peut-être, puis il revint au château de Moret, une masure qui ne tenait plus debout. Il ramenait de ses voyages une délicieuse créature d'origine turque ou persane. Ils étaient légitimement mariés, et mon grand-père, une fois rentré en France, fit toutes les démarches nécessaires pour faire régulariser cette union contractée à l'étranger.

Le dépit de la marquise fut extrême; elle voua une haine mortelle à sa jeune belle-mère et se répandit en bruits calomnieux, tant sur elle que sur son père. Cette pauvre et douce étrangère, qui ne parla jamais notre langue, était, au dire de madame de Marcillac, une esclave achetée sur le marché de Constantinople, tandis que mon grand-père affirmait qu'elle était princesse dans son pays et d'une noblesse qui ne le cédait en rien à celle des Moret et des Marcillac.

Était-elle musulmane, ou juive, ou païenne ? le vieux duc garda toujours un silence obstiné sur ce point : il s'opposa à toutes les tentatives de conversion et

laissa ma grand'mère avec son idiome et son costume étrangers et la religion qu'elle tenait de ses ancêtres.

A son retour en Gascogne, le duc de Moret, que l'on savait ruiné par la dureté de sa fille, reparut à Bordeaux, à Saint-Sever et à Moret, dans des conditions de fortune qui surprirent tout le monde. Il acheta des terres, fit restaurer son château, et eut un grand train de maison.

La première année de son retour en France, la belle duchesse accoucha d'une fille. Cette fille était ma mère.

Les Soubeyran étaient des tenanciers de Moret. Ma grand'mère paternelle, belle paysanne, robuste, saine, venait aussi d'avoir un enfant; on la choisit pour nourrir la fille de ses maîtres.

Le duc adorait sa jeune femme; l'enfant qu'elle lui avait donnée, l'isolement où la maintenait son ignorance de notre langue et de nos coutumes, tout se réunissait pour resserrer les tendres liens de leur affection.... Ils vivaient presque en tête-à-tête au fond de leur château, s'occupant de cette fille chérie, la fleur et la gaieté de leur existence monotone.

Ma mère fut élevée au sein de la splendeur, entourée des recherches de la fortune et des mille gâteries d'une tendresse passionnée, car l'étrangère, bannie pour jamais des chaudes régions qui avaient éclairé ses jeunes années, épanchait sur ce cher rejeton toutes les effluves de son âme ardente.

Douze années de bonheur s'écoulèrent. On parlait au loin du château de Moret, de ses hôtes un peu bizarres et surtout de la fantaisie des ameublements. Par un ressouvenir de la terre natale, la duchesse avait cherché à donner à tout ce qui l'entourait un reflet de son cher Orient.

De temps à autre, le clergé, stimulé par la marquise de Marcillac, soit par les transports d'un zèle indiscret, cherchait à pénétrer dans la paisible retraite de mes grands-parents. Le duc, depuis son retour, avait abandonné toutes les pratiques du culte catholique; le bruit courait que, vaincu par les caresses de la belle odalisque, il s'était fait musulman. Ce qui est certain, c'est que ma mère, lors de sa naissance, n'avait pas été présentée à l'église.

Ma grand'mère Soubeyran, admise à l'intimité du château, avait été témoin d'une visite de l'archevêque. Elle avait entendu mon grand-père dire au prélat d'une voix hautaine et sévère: Les prêtres ont conseillé ma fille et l'ont mariée contre mon gré.... les prêtres ont fait mourir ma première femme de chagrin. J'ai rompu avec votre culte : qu'on me laisse en repos.

Cependant une grande douleur était réservée au vieillard. Sa jeune femme, après avoir langui toute une année, finit par succomber. Son corps ne fut point déposé en terre sainte; mon grand-père acheta une pièce de terre voisine du cimetière; il y fit construire un monument, tel que ceux qui se voient dans les cimetières musulmans, et il déclara qu'il voulait reposer plus tard auprès de sa

femme bien-aimée.... Sur la pierre on avait gravé ces simples mots : *Gulmare, duchesse de Moret, née à Beyrouth, morte au château de Moret....*

Ma mère avait alors environ treize ans ; elle était belle comme un ange, grande et formée comme une jeune fille de dix-huit ans. Elle parlait à peine français, un peu italien ; élevée par le duc et la duchesse, elle s'entretenait avec eux dans la langue de sa mère.

J'ignore ce qui se passa vers cette époque, comment le duc de Moret mit ordre à ses affaires et quelles précautions il prit contre une branche aussi haineuse qu'avide. Mon grand-père survécut deux ou trois ans à la perte de sa jeune femme. La dernière année de sa vie, il fit appeler un célèbre avocat de Paris ; il était agité, inquiet sur le sort de sa fille, il redoutait l'influence du marquis, l'implacable méchanceté de sa femme.... La mort le surprit au milieu de ces anxiétés, et ma mère, sa fille chérie, tomba entre les mains des Marcillac.

On était alors en pleine Restauration, le clergé jouissait d'une influence sans bornes, et le marquis, congréganiste et absolutiste passionné, se sentit assez fort pour attaquer et le testament fait récemment et la validité du mariage de son beau-père.

Les droits de l'orpheline, mal défendus par des hommes aux gages de ses adversaires, furent mis à néant. Au mépris du droit et de la justice, le mariage fut déclaré nul et de nul effet, et ma mère, déchue de sa position d'enfant légitime, reçut, à titre de pension alimentaire, la modique somme de trente mille francs.

Les Marcillac s'emparèrent effrontément des valeurs, des bijoux, des riches vêtements... Tout ce qui appartenait personnellement à ma grand'mère devint la proie de ces nobles spoliateurs.

Aussitôt après la mort du duc de Moret on avait conduit ma mère dans un couvent de Bordeaux ; elle dut passer subitement de la liberté à l'esclavage, d'un palais féerique entre les murailles nues et glacées d'un cloître.

Ce n'était pas tout, il fallut convertir cette fille de la païenne, l'instruire et faire de son baptême et de son abjuration une cérémonie à grand orchestre, très-propice aux intérêts de la communauté.

Abandonnée à elle-même, et sentant profondément son isolement et sa faiblesse, ma mère, convaincue ou non, ne pouvait qu'accéder à la volonté qui pesait sur elle. L'archevêque de Bordeaux présida la cérémonie et fut son parrain, la femme de je ne sais quel homme de robe, sa marraine.

La famille de Marcillac ne souhaitait plus qu'une seule chose : c'était que leur infortunée parente ne sortît jamais de la dévote prison où ils l'avaient enfermée.

Conseillée en secret par sa nourrice, ma mère ne se révolta point ; elle feignit d'accepter avec résignation le sort qu'on lui préparait. Livrée sans contrôle à la direction des religieuses, on lui refusait toute communication avec l'extérieur. C'est ainsi que ses frères de lait, mon père et les autres Soubeyran se présentèrent en vain pour la voir ; seule, la mère Soubeyran, accompagnée du curé de Moret,

fit ployer plusieurs fois la sévère consigne. Le curé était si vieux, ma grand'mère si respectable, que l'on n'osait leur refuser le parloir.

De temps à autre les sœurs de... engageaient doucement l'orpheline à prendre l'habit. Elle ne s'y refusait pas et elle convenait même volontiers que, au point de vue temporel, elle ne saurait mieux agir.... Que ferait-elle dans le monde?... qui l'y recevrait?... quel serait son sort, privée qu'elle était de famille et d'affections!

Lorsque la nourrice venait la visiter, elle lui apportait toujours quelque petit présent : fromage, miel, châtaignes, pauvres et chers souvenirs de la vallée de Moret. Un jour, elle joignit à ces provisions champêtres une pelote, ouvrage, disait-elle, de sa plus jeune fille... La bonne femme accompagna son offrande d'un coup d'œil si expressif, que ma mère, renfermée dans sa chambre, défit en hâte la pelote : cette pelote contenait, avec deux pièces d'or, une longue lettre d'Adolphe Soubeyran. Il rappelait à ma mère qu'elle serait majeure à la fin de l'année et par conséquent, libre d'elle-même; il l'engageait à ne point se lier par des vœux avant ce terme si prochain ; enfin il lui disait que, si elle parvenait à s'échapper, la pauvre chaumière de ses parents l'abriterait à son arrivée, qu'ils seraient tous heureux de la protéger et de se dévouer pour elle. Il ajoutait que sa mère avait en outre un secret à lui confier....

C'était bien, mais le couvent était grillé et cloîtré... comment faire pour sortir?

Voici de quelle façon ma mère recouvra sa liberté : après avoir montré quelque hésitation, elle avait fini par demander à son tuteur la permission de rester au couvent. Cette permission lui fut octroyée de grand cœur. Quelque temps avant sa vêture, elle affecta une tristesse, un accablement excessifs ; on lui arracha sans peine l'aveu du motif de cette agitation intérieure. Elle avait, disait-elle, un désir inextinguible de revoir le château de Moret et surtout de visiter une dernière fois la tombe de ses parents...

Les Marcillac hésitaient.... Cependant trompés par l'extrême douceur de la jeune fille, par sa résolution spontanée de prendre le voile, sollicités par la supérieure elle-même, ils consentirent enfin.

On envoya l'intendant de Moret à Bordeaux; une femme de confiance l'accompagnait. On leur remit ma mère. Trois jours devaient suffire à cette excursion. En arrivant à Moret, la jeune novice émancipée tout à coup sauta légèrement de l'équipage, et, au lieu de prendre le chemin du château, elle s'enfuit en courant vers la maison de sa nourrice...

Le désappointement de ses conducteurs fut inouï; ils n'osaient rentrer au château, tant ils étaient pénétrés de la gravité d'une pareille aventure.

Les seigneurs de Moret réclamèrent en vain la fugitive (elle était majeure depuis huit jours). On tenta de l'enlever, mais la famille Soubeyran fit bonne garde, et deux mois s'étaient à peine écoulés que la fille du duc de Moret épousait, dans

l'église même du village, Adolphe Soubeyran, sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie.

M. et madame de Marcillac, au paroxysme de la fureur, quittèrent le pays avant la noce.

Tout dans cette union semblait réuni pour les froisser et les pousser aux derniers emportements. Leur rage impuissante ne trouva d'autre épanchement que la haine mortelle qu'ils jurèrent à ma mère qui les avait joués, et surtout au mari qu'elle avait accepté.

Mes parents durent plaider pour rentrer en possession des 30,000 francs reconnus à l'orpheline. Heureusement pour eux, le vieux duc de Moret, inquiet jusqu'à sa dernière heure, malgré les précautions dont il s'était entouré, avait remis secrètement à la nourrice de l'argent et des bijoux, destinés à ma mère et en cas de malheurs imprévus.

Mon père voulut aussi tenter de faire réhabiliter le mariage de mes grands parents. Il y eut un procès long et scandaleux qui salit fort la famille de Marcillac, mais qui n'aboutit à rien, qu'à rendre plus ardente une rancune sauvage et passionnée. Il est probable que, sans la révolution de 1830, mon père eût été destitué.

Ce grand événement politique plaça le noble et l'officier sur le même plan ; mon père, en je ne sais quelle occasion, blessé d'un geste insolent de la marquise, provoqua son beau-frère. Celui-ci refusa de se battre et montra au grand jour une lâcheté qui le rendit méprisable et ridicule.

Plusieurs années s'écoulèrent. Mon père et ma mère, envoyés au loin, avaient oublié ces vieilles inimitiés; mais leurs cruels parents se souvenaient, eux; ils veillaient et ne les avaient jamais perdus de vue.

Le marquis était mort; sa veuve, plus vindicative que lui, s'il était possible, avait soufflé au cœur de sa fille les sentiments hostiles qui dévoraient son existence.... Tel était le mystère de l'intérêt si grand que j'avais inspiré à la vieille marquise, ma tante, et à la duchesse, sa fille et ma cousine. Un autre motif plus puissant que la haine avait contribué à nouer les intrigues dont nous devions être les tristes victimes, mes parents et moi. Je ferai connaître ce motif lorsque le temps sera venu.

On peut aisément se figurer la révolution que produisirent en moi ces révélations inattendues et l'indignation que j'éprouvai en parcourant quelques-unes des lettres que j'avais écrites : dénaturées, tronquées, plusieurs avaient dû être supprimées; d'autres me parurent l'œuvre d'un faussaire habile ; si je reconnaissais à peu près mon écriture, je n'avais aucun souvenir d'avoir tracé de ma main de pareilles choses : ces lettres expliquaient et justifiaient la sévérité de mon père et de ma mère.

A mesure que la lumière se faisait, Lambert et Raymonde me suppliaient de rester à Saint-Marceau et de rompre avec des femmes abominables qui m'avaient trompée et qui avaient été la cause de tous nos malheurs.

BIBLIOTHÈQUE

Une curiosité invincible me fit saisir cette lettre. (Page 64.)

L'inventaire nous réservait de nouvelles déceptions. Il n'y avait plus chez ma mère, ni argent, ni bijoux, rien qui eût quelque valeur; il ne restait que le linge et les meubles. Qu'étaient devenus et le prix de la maison et la somme destinée à ma dot? Madame Marceline commençait à montrer d'injurieux soupçons et à incriminer la probité de Lambert et de ma cousine, lorsque le notaire de Saint-Marceau déclara que ma mère, avant de mourir, lui avait dit avoir mis ce qu'elle possédait à l'abri de la rapacité des gens qui lui avaient enlevé sa fille.

On sut aussi que deux mois avant le terme fatal, un étranger avait passé vingt-

Saint-Ouen (Seine). — Imp. Jules Boyer.

quatre heures à la Tour. Personne, pas même Lambert, ne pouvait dire quel était cet homme ; il était venu et il était reparti mystérieusement.

Enfin, pour clore le chapitre des désillusions, j'appris que l'abbé Desherbiers, déjà bien compromis avant de venir à Saint-Marceau, avait été convaincu d'entretenir avec mademoiselle Dufougeray des liaisons plus que suspectes. Chassé honteusement de la commune, il avait été interdit par son évêque. Voici quel était le digne prêtre que l'on avait introduit au parloir de la maison générale, pour jouer devant moi une atroce comédie.

J'acceptai sans murmure, et comme une juste punition, l'exhérédation qui me frappait ; profondément affligée, n'attendant plus rien d'une existence que mes remords devaient rendre insupportable, je complétai l'œuvre de ma mère et j'abandonnai à ma cousine tout ce qui restait sous ce toit désolé. Les haut-le-corps, les menaces de madame Marceline me touchaient peu ; sa fureur qui tournait au burlesque n'avait pas le don de m'émouvoir.

Je restai six jours à la Tour, le temps d'examiner les papiers et de mettre fin à de misérables affaires, dont je souhaitais par-dessus tout ne plus entendre parler.

Ce furent d'horribles jours, des jours d'ineffable douleur. Cette maison déserte, ce jardin dévasté, les larmes de Marianne, de Raymonde, la morne tristesse du pauvre Lambert : tout me reprochait cruellement mes torts, ma faiblesse, mon ingratitude et la fatale confiance que j'avais accordée à des gens indignes.

Avant de quitter pour toujours ce pauvre village de Saint-Marceau, je voulus saluer d'un dernier adieu la tombe de mes malheureux parents. En franchissant le seuil du cimetière, un frisson de mort glaça mon sang, je tombai à genoux, presque inanimée, au pied du monument sous lequel reposait le vénérable Chenier. Il me sembla le voir se dresser pâle et menaçant devant mes yeux égarés.

Durant cette semaine d'angoisses et de larmes, ma compagne ne me témoigna pas la moindre pitié ; elle ne m'adressa pas un mot de bienveillance ou d'encouragement : rien que des reproches sur mes infractions à la règle....

Notre retour fut silencieux. En rentrant à R... je reçus de madame Andrée un accueil plus que froid ; elle-même venait d'être malmenée au sujet de mon voyage. On avait rappelé le père Amédée à Paris : je ne tardai pas à le suivre.

Je m'attendais à quelque scène violente, à quelque rigoureuse punition ; mais, contre mes prévisions, la Générale me traita doucement, elle m'imposa une légère pénitence ; elle évita toute question irritante ou affligeante et n'entra dans aucune explication. De mon côté, je gardai la même réserve, mais au fond, mon cœur était ulcéré ; je me demandais comment des religieuses, des prêtres vénérables (bien entendu, j'écarte l'abbé Desherbiers), avaient pu prêter les mains à d'aussi coupables manœuvres. La famille de Marcillac, par haine, par vengeance, par désir d'éteindre une branche détestée, avait certainement ourdi toute cette trame. Quelle prime avait-elle accordée à ses complices ?...

J'étais plongée dans une tristesse pleine de remords. Rien ne pouvait me dis-

traire. Rivée désormais à la lourde chaîne que je m'étais imposée, je pensais, avec une espèce de rage désespérée, combien il s'en était peu fallu que la liberté me fût rendue : au moment même où mon père avait été frappé, ma pauvre mère, à bout de rigueur, se préparait à venir me chercher.

Le système des temporisations, si cher à tout ce qui relève de l'Eglise catholique, avait porté ses fruits habituels.

Je passai quelques semaines à la maison générale, puis on me renvoya en province ; cette fois je fus dirigée sur les frontières de la Belgique. Pendant mon séjour à Paris, je n'entendis plus parler des Marcillac.

La nouvelle supérieure était une bonne fille, un peu simple, mais noble et appartenant à une très-grande famille de Normandie. Elle était supérieure pour la forme ; en réalité, c'était la maîtresse du pensionnat qui dirigeait la maison ; celle-ci était froide, sèche, d'une humeur inégale.

Il y avait dans la maison un atelier de broderie pour ornements d'église. Sans tenir compte du mauvais état de ma santé et du besoin d'exercice et de distraction qui m'eussent été nécessaires, après les horribles secousses morales que je venais d'éprouver, on me plaça au métier.

La première année fut un vrai martyre. Courbée tout le jour sur une tâche impossible, je me rappelais parfois ces contes de fées, que j'aimais tant lorsque j'étais enfant... Si je relevais mes yeux fatigués, éblouis par l'éclat du tissu, je voyais dans le vague de la pénombre les visages des amis de ma jeunesse... mon cœur se gonflait, je pleurais silencieusement ; la voix rigide de la maîtresse d'atelier me réveillait de ces tristes extases : Prenez garde, disait-elle, sœur Anatolie, vous allez tacher votre ouvrage.

J'accomplissais machinalement, sans goût comme sans répugnance, chacun des actes et des devoirs de la vie religieuse. Je recevais avec la même indifférence le blâme et les compliments... Les punitions mesquines, humiliantes pour la dignité humaine, ne m'effleuraient même pas.

J'étais dans la période de tiédeur, disait-on ; on essayait de m'aiguillonner : la supérieure, les confesseurs ordinaires et extraordinaires me sermonnaient à tour de rôle.

Je souffrais cruellement de l'estomac. La nature de mon travail, la mauvaise qualité de la nourriture, la quantité restreinte, le froid excessif que nous endurions sur nos paillasses, et plus que tout cela le ver rongeur qui déchirait ma poitrine, avaient détruit cette belle santé que j'avais apportée de Saint-Marceau.

Personne ne s'occupait de mon dépérissement. Après tout, je n'étais pas la seule qui souffrît ainsi. Je ne me plaignais jamais ; cependant un jour mes forces défaillirent tout à fait ; on dut m'emporter au dortoir, de là je fus conduite à l'infirmerie.

Le pieux médecin de la maison, un homme dont je n'oublierai jamais la phy-

sionomie bigote et farouche, ordonna quelques adoucissements et je ne sais quoi encore. Au bout de dix jours il déclara que j'étais en état de reprendre mes travaux et mes exercices.

En ces jours de faiblesse et de langueur, on me présenta divers papiers à signer. J'étais sous l'influence torpide du laudanum, j'avais peine à tenir une plume, je signai pourtant en plusieurs endroits. La supérieure était là, flanquée de l'inévitable maîtresse du pensionnat. On me dit que ces papiers ragardaient un reliquat de compte, sur l'arrangement qui avait suivi la mort de mon père. On m'offrit de lire, je ne l'aurais guère pu, tant ma vue était faible; et puis, que m'importait? je signai de confiance. A la dernière signature, quelque abattue que je fusse, je crus remarquer sur le visage des deux religieuses un sentiment de soulagement et de satisfaction.

Revenue à moi, on ne me parla plus de ces papiers; seulement à partir de cette époque, je crus qu'on me traitait plus sèchement et plus rigoureusement.

Mon indifférence était palpable et visible, on prétendit que je scandalisais la communauté.

Madame Sosthénie, la maîtresse du pensionnat, entreprit de me soumettre, de me dompter!... mais je n'étais nullement révoltée : fille désolée et repentante, je portais au fond de mon cœur le deuil éternel de mes parents. Que de fois, en considérant les basses injustices que l'on exerçait envers moi, que de fois, dis-je, je songeai à ces êtres si bons et si tendres, qui m'avaient prodigué tant de soins et de caresses, et que j'avais payés d'une ingratitude sans nom. Quelquefois aussi le souvenir de Georges surgissait de la profondeur de mes tristesses.

Ce système de persécutions, ces tracasseries incessantes finirent par m'irriter les nerfs, au point que la patience manqua souvent de m'échapper.

La supérieure, excellente créature au fond, mais dominée par madame Sosthénie, impuissante à me protéger contre cette violente et subite antipathie, ne crut pouvoir mieux faire que de provoquer mon changement de résidence.

CHAPITRE VI

Nouveau changement. — Incident de voyage. — Une supérieure énergique. — *L'établissement* de Madame Ludivine. — Le père Augustin. — Un voisin à héritage. — Le mensonge érigé en système est-il un péché? — Embarras financiers. — Les pensionnaires et les chanteuses de la tribune. — La robe du Père Philippe.

Il y avait à peine dix-huit mois que j'étais à C... Je ne sais ce que nos supérieurs écrivirent à Paris pour motiver ce nouveau changement.

Le prêtre qui nous dirigeait était un grand jeune homme pâle, maigre, austère. Il ne paraissait jamais au milieu de nous et nous ne le voyions qu'à l'église ; il était dur et sec au confessionnal, non pas à la façon du P. Gabriel, qui semblait fatigué de tous les *fagots* dont nous l'entretenions ; la sécheresse, la promptitude

du P. Fulgence avaient un tout autre caractère ; vous eussiez dit un homme assis sur des charbons ardents, pour un nombre de minutes déterminé, impatient de voir finir son mortel supplice... Il prêchait rarement et trouvait toujours le moyen de se faire suppléer par un ecclésiastique de la ville ; s'il était obligé de s'exécuter et de prêcher lui-même, ses sermons étaient sombres, décourageants ; il affectionnait les descriptions de l'enfer, il se plaisait à commenter les visions de sainte Thérèse et, dépassant le texte lugubre, il donnait la chair de poule aux jeunes religieuses et aux pensionnaires.

Lorsque je fus admise à lui faire mes adieux, il me reçut assez mal ; comme je n'avais aucun démêlé particulier avec lui, ce mauvais accueil me surprit ; il me laissa debout au milieu de son cabinet ; il me toisait des pieds à la tête d'un air ironique et dédaigneux...

— Vous allez trouver à qui parler, me dit-il ; la supérieure de la maison où l'on vous envoie n'est ni une madame Hélène, ni une madame Sosthénie ; elle saura bien apaiser votre diabolique orgueil.

Je ne répondis rien. Outre que toute réplique au supérieur est contraire à la règle, je n'aurais pas convaincu un homme de parti pris, un homme qui partageait à mon égard les sentiments malveillants de madame Sosthénie.

Je m'agenouillai pour recevoir sa bénédiction ; il me l'accorda en rechignant.

Selon l'usage de la congrégation, je ne sus où l'on m'envoyait qu'au moment de monter en voiture. Je retournais non loin de cette pauvre ville d'Auvergne témoin de mes premiers pas dans la vie claustrale. Je ne savais ni le nom de la supérieure, ni l'importance de la maison.

Pendant le cours du voyage, les vagues menaces du P. Fulgence me revenaient à l'esprit et me troublaient au point que je ne pouvais réciter mon office. Une autre cause de distraction se joignit à ces inquiétudes.

A R..., un jeune officier d'infanterie monta, lui troisième, dans le coupé. Bien que j'eusse repris pour voyager ce qu'on appelle au couvent la livrée du monde, c'est-à-dire le costume laïque, les vêtements noirs de la converse, notre maintien embarrassé, nos manières de béguines, indiquaient suffisamment des religieuses en obédience.

Une fois casé et convenablement drapé dans son manteau, l'officier voulut être aimable : ses regards cherchèrent à pénétrer le voile épais qui couvrait mon visage ; il m'adressa quelques paroles d'une voix douce et d'un beau timbre ; cette voix me rappela la voix de Charles Bertin, comme l'uniforme me rappelait et mon père et le bon Georges. Je répondis à peine en indiquant mon livre d'offices.

Un flot de pensées amères, de souvenirs déchirants s'emparèrent de moi : je revis dans leurs détails effrayants de précision chacune des phases de mon existence depuis le jour où le misérable curé de Saint-Marceau s'était insinué dans ma confiance....

En dépit de mes efforts, de l'amour-propre, de la crainte que m'inspirait la con-

verse, espion dévoué de madame Sosthénie, j'éclatai en sanglots. La converse honteuse essayait d'imposer silence à ma douleur.

L'officier intervint : Que signifie un pareil désespoir, me dit-il avec émotion, est-ce donc, madame, que l'on vous ferait violence? où vous conduit-on? Si l'appui loyal d'un honnête homme vous est nécessaire, parlez, je suis prêt à vous protéger, à vous défendre...

J'étais hors d'état de proférer une seule parole, j'étouffais. Le système nerveux, sur lequel on avait agi sans ménagement et sans relâche, avait subi chez moi une perturbation momentanée et complète, et il m'était aussi impossible de cesser de pleurer que de cesser de vivre...

Aux questions multipliées et pressantes de l'officier, la sœur Madeleine répondit que j'étais malade, que l'on m'envoyait sous un climat plus doux pour me rétablir ; elle ajouta, ce qui n'était pas plus vrai que le reste, que j'étais sujette à de semblables crises.

Le verbiage monacal de cette fille, ses mensonges retentissaient à mes oreilles comme une insurportable crécelle et prolongeaient la crise.

Le militaire nous quitta aux environs de Bar-le-Duc ; avant de descendre il me renouvela ses offres de services ; j'étais assez bien remise pour le remercier et lui dire que je me rendais de mon plein gré où l'on me conduisait... Le jeune homme hésitait et regardait ma compagne avec une sorte de défiance, puis il arrêtait sur moi des regards sympathiques, dont l'expression franche et douce me pénétrait : au moment de mettre pied à terre, il me jeta tout bas son nom et son adresse, et il dit tout haut : Si vous avez besoin de moi...

La converse était tout yeux et tout oreilles.

Son premier soin en arrivant fut de travestir cette aventure ; selon elle, j'avais joué la comédie pour attirer l'attention de cet officier, j'avais provoqué un horrible scandale, enfin elle ne savait trop si ce monsieur n'était pas une ancienne connaissance : nous paraissions nous entendre ; peut-être était-il aposté pour m'enlever..., etc., etc...

La supérieure devant qui je comparus aussitôt m'interrogea d'une façon mortifiante et grossière, tout à fait en dehors des habitudes de la congrégation, où, à défaut de cœur, on rencontre au moins les formes de la politesse et de la bonne compagnie. J'avouai franchement à madame Ludivine les impressions produites sur moi par des souvenirs de famille.

— Vous n'êtes pas une vraie religieuse, ma sœur, me répondit-elle avec une hauteur pleine de dureté ; comment ! après trois ans de profession, vous ne savez pas mieux maîtriser vos sens ! c'est déplorable ! tâchez de vous réformer radicalement et rappelez-vous que vous ne devez penser qu'au bon Dieu et à l'accomplissement de vos devoirs... Allez, pour débuter ici, vous ferez trois jours de pénitence.

Je m'agenouillai. Il paraît que je n'inclinai pas assez la tête, car madame Ludi-

vine me l'abaissa brusquement en me disant : Plus bas que cela. D'où venez-vous donc ? Est-ce ainsi que l'on fait les génuflexions à C.....

Dieu ! pensai-je, que vais-je devenir ! Si l'on commence de cette manière, par où finira-t-on ?

Quelque fortement troublée que je fusse, j'avais cependant jeté un rapide coup d'œil et sur la supérieure et sur le luxe excentrique de son salon. Sans effort d'imagination, je devinai la grande dame, la riche héritière, sous l'humble habit de la récluse.

J'appris le soir que cette jeune supérieure, si méprisante, si altière, n'était autre que madame de Boys-Crespin. Sa fortune et son nom expliquaient assez le rapide chemin qu'elle avait fait dans la voie des dignités. Agée à peine de vingt-cinq ans, elle était supérieure depuis deux ans.

Je me rappelai le portrait peu flatteur que j'en avais entendu faire aux deux vieilles professes.

Durant les trois jours que je passai à la salle de pénitence, je fis un sérieux examen de conscience ; à part les désobéissances de mon voyage de Saint-Marceau et cette hardiesse que j'avais eue de disposer du mobilier et des effets de ma mère, ma conscience, au point de vue de la règle, ne me reprochait rien de grave. Mon insouciance n'était ni calculée, ni volontaire, c'était la triste conséquence d'un état maladif et chagrin ; et cet orgueil qu'on me reprochait sans cesse tenait beaucoup plus à l'expression naturelle de mon visage qu'à des sentiments de révolte ou d'estime de moi-même.

Jamais, ni à cette heure-là, ni plus tard, je n'ai pu m'expliquer la répulsion que j'inspirais à madame Sosthénie et à l'aumônier. Peut-être ce mauvais vouloir datait-il d'une circonstance fortuite que je ne m'explique pas mieux que cette haine jumelle....

Un soir, j'avais obtenu de la maîtresse d'atelier la permission de prendre l'air quelques instants. Je trouvai la porte du jardin grande ouverte. Au lieu de rester dans une petite cour sur laquelle donnait la salle de travail, je m'avisai de franchir le seuil de cette porte. Il faisait presque nuit. Une ombre noire, que je reconnus pour l'aumônier, rasait mystérieusement les ormeaux de la grande allée ; il vint de mon côté en tendant la main ; une légère exclamation de surprise m'avertit que ce n'était pas moi qu'on attendait. Je rentrai précipitamment ; madame Sosthénie traversait alors la petite cour ; je crois qu'elle ne m'aperçut pas. A son tour, elle franchit la porte du jardin, elle la referma sans bruit et tâcha de dissimuler le mouvement de la clef dans la serrure.

Avais-je donc été aussi malencontreusement indiscrète que le poëte de la cour d'Auguste, et ma nouvelle résidence était-elle une sorte d'exil chez les Sarmates ?

Quoi qu'il en fût, je pris les résolutions les plus chrétiennes et les plus régulières du monde durant cette retraite forcée ; je tâchai de faire abnégation de ma propre

volonté et de me résigner d'avance aux mauvais traitements qui m'étaient peut-être réservés.

On m'essaya dans divers offices, à la dépense, à la sacristie ; malgré mes bonnes résolutions, je tournais encore parfois un œil d'envie vers le pensionnat ; l'éducation que j'avais reçue, mes aptitudes, mon goût : tout m'attirait de ce côté. Je fus définitivement casée à la *roberie*, c'est-à-dire à une sorte d'atelier où se confectionnaient et se raccommodaient les vêtements des religieuses.

La maison de G..., naguère une des plus médiocres de la congrégation, avait pris, sous la direction de madame de Boys-Crespin, une importance considérable... Madame Ludivine avait acheté, à droite, à gauche, des terrains, des maisons ; elle était dans les plâtres et les bâtiments depuis le matin jusqu'au soir. Tous ses soins tendaient à la prospérité matérielle de son couvent ; le reste allait un peu à la diable, et c'était une conséquence inévitable du caractère et du passé de la supérieure.

Je m'attacherai désormais à reproduire, dans un tableau fidèle, l'intérieur et les misères générales de l'établissement où je passai les dernières années de ma vie religieuse. Je dis établissement à dessein, car, en vérité, cela ne ressemblait plus guère à un couvent.

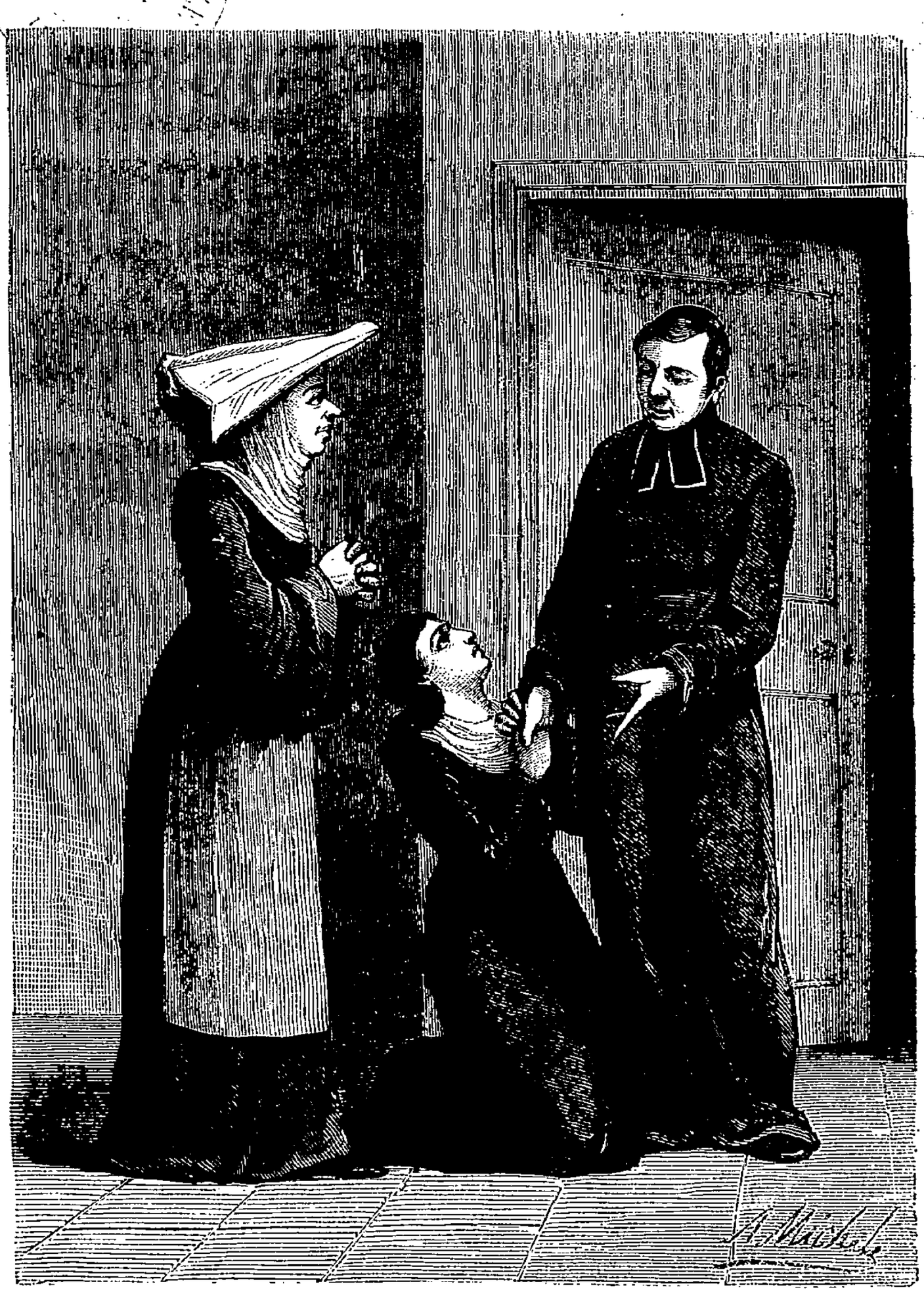
Pour ce qui me regarde personnellement, j'y reviendrai rarement : qu'il me suffise de dire qu'après quelques mois de renouvellement et d'efforts, je retombai plus accablée que jamais sous le poids d'une tristesse qui m'absorbait ; seulement je fus plus prudente qu'à C..., peut-être dira-t-on plus hypocrite : je déguisai mieux mon profond ennui et ma soif de liberté.... Une religieuse qui s'ennuie, qui regrette ses vœux est une espèce de monstre dont le monde se défie. J'assistai en spectatrice indifférente aux petits drames, aux mesquines comédies que j'avais chaque jour sous les yeux.

L'établissement de madame de Boys-Crespin, sa maison, car elle l'appelait presque toujours ainsi (substituant le pronom personnel au pronom collectif), sa maison, dis-je, avait été fondée à peu près dans les mêmes conditions que notre maison de R... en Auvergne ; cette fondation remontait à une vingtaine d'années. Comme le couvent de R..., elle était destinée à faire concurrence à quelques pensionnats séculiers en pleine prospérité. Soit que l'organisation du pensionnat régulier ne fût pas satisfaisante, nos sœurs de G... végétèrent péniblement ; plusieurs fois, il fut question de supprimer cette succursale. Non-seulement elle ne rapportait rien à la maison-mère, mais elle donnait lieu à des inquiétudes sérieuses sur sa solvabilité.

La supérieure générale écrivit à l'évêque de G.... Selon les habitudes cauteleuse de la congrégation, elle ne s'avança point positivement, mais elle laissa entendre au prélat que l'on pourrait bien retirer les dames et abandonner sa ville épiscopale.

Monseigneur de G..., qui n'avait pas alors d'autre pensionnat religieux, répondit

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



Je me prosternai aux pieds du supérieur. (Page 66).

à la Générale : « Envoyez-nous une supérieure énergique ; les filles que vous nous avez données jusqu'à présent étaient ou incapables ou trop vieilles... Il y a du bien à faire ici. »

Pour répondre au vœu de l'évêque, on envoya madame Ludivine de Boys-Crespin.

En arrivant à G..., la supérieure énergique trouva une modeste maison bourgeoise, à laquelle avaient été réunis quelques bâtiments indispensables, un grand jardin assez mal cultivé par deux vieux convers, et entre ces murs paisibles, une

Saint-Ouen eine. — p. ULES OYER.

quinzaine de dames, quelques sœurs servantes, dix-huit pensionnaires, vivant sous la pacifique direction de madame de Grancion, une sainte fille, à laquelle on avait soutiré 800,000 francs ; on l'avait reléguée là sous prétexte de santé, mais au fond parce qu'elle avait montré des velléités de regret au sujet de sa fortune. Le Père supérieur, autre vieillard chagrin et dépouillé, lui tenait compagnie.

Les offices se chantaient aux heures voulues ; la règle s'observait, sinon dans toute sa rigueur, au moins avec une bonne foi sincère et pieuse... Le pensionnat était relativement mieux tenu que le reste de la maison. On donnait aux jeunes filles une instruction forte, solide, assez étendue. L'éducation était un peu bourgeoise.

La maîtresse du pensionnat, issue d'une petite bourgeoisie de province, avait emporté dans son administration certaines idées bonnes autrefois, mais qui aujourd'hui ne sont plus de nature à faire la réputation d'un pensionnat. On apprenait aux jeunes filles à coudre, à raccommoder le linge, à confectionner des vêtements ; les plus grandes faisaient elles-mêmes leur lit. Madame Amélie les obligeait à cultiver de petits jardins. Aux récréations, elle aimait à les voir remuer la terre, planter et arroser des fleurs. Elle les excitait aux jeux brillants. Peut-être cela valait-il mieux que les causeries en tête-à-tête, les grands airs sérieux, le fruit mûr avant son entier développement.

Madame de Boys-Crespin devait nécessairement renverser et changer toutes ces vieilleries.

La supérieure qu'elle remplaçait, madame de Grancion, eut une honorable retraite... à l'infirmerie. On l'entoura de vénération comme une vieille idole usée, on lui donna deux converses pour la servir ; et tout bas, bien bas, on fit circuler le bruit que sa tête avait tant soit peu déménagé. On se servit de ce moyen pour écarter poliment les anciennes pensionnaires qui venaient la visiter.

Cette bonne sainte fille, cette véritable religieuse est morte la troisième année de son séjour à G..., et j'affirme devant Dieu que sa raison était parfaitement intacte. Seulement elle avait des regrets ; peut-être des remords et des scrupules au sujet de l'exhérédation complète de sa famille. Son vieux compagnon d'infortune fut renvoyé à la maison générale. On changea à peu près tout le personnel de la maison.

Le terrain ainsi déblayé, madame Ludivine commença pour ainsi dire une nouvelle fondation. Elle avait amené avec elle un aumônier de son choix : un père d'un âge mûr et d'une nullité complète, car, avant tout, elle voulait être maîtresse et maîtresse absolue.

Voici ce qu'elle avait obtenu en deux ans ; je ne parle pas des moyens, mais je constate le succès :

Deux maisons contiguës, achetées au prix que les gens indépendants des congrégations savent mettre à des immeubles convoités par ces congrégations ; un grand terrain cédé par la ville à un prix non moins exorbitant.... Lors de mon arrivée,

s'élevaient sur cet emplacement d'immenses constructions, très-luxueuses comme détails d'architecture, un vrai palais. Ces bâtiments étaient destinés à remplacer l'ancien couvent, où l'on était bien à l'étroit, malgré les annexions successives.

Le pensionnat comptait plus de soixante pensionnaires. Madame de Boys-Crespin avait éliminé adroitement ce qu'elle appelait dédaigneusement le *petit monde*. Toutes les pensionnaires appartenaient soit à la noblesse, soit à la haute bourgeoisie ; celle-ci se trouvait toute fière de caser ses filles dans l'édifiante société des demoiselles de l'aristocratie... des modèles, en général, ayant reçu leur première éducation des filles de chambre de leurs mères.

A ce pensionnat florissant, madame Ludivine avait ajouté deux industries productives ; premièrement une maison de retraite pour les dames : là, on ne demandait ni blason remontant aux Croisades, ni même un pauvre petit *de* ramassé n'importe où : les bons écus sonnants, les belles fermes, les immeubles bien établis primaient le nom. Ces dames étaient soignées comme coqs en pâte, selon le degré de leur fortune et de leur générosité. On les dégageait de toute espèce de souci, même de celui de percevoir leurs rentes et d'administrer leurs biens. De plus, on leur garantissait le privilége d'une bonne mort.

Il fallait que les familles fussent bien irréligieuses, bien avides pour crier et se plaindre... Peut-on mieux employer son argent qu'à se procurer en ce monde une existence tranquille et à s'assurer pour l'autre les bonheurs du paradis ?

La seconde industrie consistait dans une maison de commerce, un vrai magasin ouvert à tout venant et à tout payant, On y trouvait depuis les menus hochets de la dévotion jusqu'aux étoffes d'or et d'argent à cinquante francs le mètre. Les pensionnaires pouvaient acheter là (*au prix de revient*, bien entendu, nos sœurs ne gagnaient rien du tout !) du papier, de l'encre, des crayons, du fil et des aiguilles, des dessins de broderie et de la mousseline, des perles, du canevas, de la laine, du sucre d'orge, de petits pains à la fleur d'oranger, fabriqués dans la maison et vendus, je n'ose dire combien ; enfin jusqu'à un verre d'eau sucrée (cinquante centimes).

Les marchands de la ville s'émurent de cette concurrence : ils avaient l'impudence de demander pourquoi on ne faisait pas payer patente à ces commerçantes voilées. On leur répondit que les dames de... ne tenaient pas boutique ouverte, que chacun est libre de faire chez soi ce que bon lui semble et qu'ils eussent à se tenir tranquilles, s'ils ne voulaient perdre la pratique de telle ou telle grande maison.

Un atelier de broderie et de couture complétait l'ensemble du magasin, et, comme les religieuses n'étaient pas assez nombreuses pour répondre à toutes les commandes, on faisait travailler au dehors de pauvres ouvrières, en retenant sur leur travail le profit du marchand.

Nous étions plus de quarante dames, douze à quinze converses, une dizaine de frères ; enfin, on avait été obligé de prendre des servantes à gages, pour les pensionnaires en chambre.

Madame de Boys-Crespin trônait comme une reine heureuse au milieu de la petite cour qui l'entourait. C'était une personne d'assez belle taille, ayant la tournure et les manières très-mondaines. Elle se soignait beaucoup ; son linge était d'une finesse sans pareille et d'une éclatante blancheur. La pauvre sœur qui le *dressait* recevait plus souvent des reproches que des compliments. Je crois qu'on fabriquait exprès pour elle l'étoffe de ses vêtements ; mais tout ce soin minutieux ne pouvait racheter les disgrâces de son visage. Madame Ludivine était blonde ou plutôt rousse ; sur un front bas et plat, se dressaient deux bandeaux rebelles à l'eau et à la pommade, tant les cheveux étaient gros et rudes ; des yeux d'un bleu pâle, presque sans regard, un nez large du bout et trop court, une bouche mal fendue formaient un ensemble peu attrayant. Cependant, en abordant madame de Boys-Crespin, l'impression de laideur s'atténuait un peu : elle avait la peau de cette blancheur particulière aux rousses qui vivent à l'abri du hâle et du soleil, des dents magnifiques; elle souriait volontiers à tout propos. Sa voix était douce, insinuante avec ses égaux et ses favorites; mais elle était brève, impérieuse, lorsqu'elle s'adressait aux inférieurs et à celles d'entre nous qui nous trouvions exclues de son intimité.

Sa cour se composait d'une douzaine de religieuses et formait comme un petit cénacle. En arrivant, madame Ludivine avait tenté de m'enrôler dans ce troupeau choisi, car elle était assez grande dame pour n'être pas jalouse de la beauté de celles qu'elle appelait ses chères filles ; mais elle rencontra chez moi une tristesse opiniâtre et si peu d'admiration pour ses grandes entreprises, qu'elle se hâta de me confiner dans un emploi obscur ; j'avoue que je lui en sus gré.

Les appartements de *Madame* ne ressemblaient en rien au modeste logement d'une fille consacrée à Dieu; son salon était charmant, meublé avec une recherche pleine de goût et de miévrerie... Du temps de madame de Grancion, il n'y avait là que des fauteuils, une table, un secrétaire démodé... On eût dit que madame de Boys-Crespin se plaisait à faire revivre en elle ces types d'abbesses mondaines du siècle dernier. Elle n'avait pas changé d'humeur depuis le temps où elle jetait les torchons au visage de madame Céleste. Sa gaieté n'était pas moins choquante que ses tristesses; elle l'exerçait sans ménagement aux dépens de tous ceux qui lui tombaient sous la main, et l'on redoutait encore plus sa causticité que ses rebuffades. L'évêque du diocèse, celui qui l'avait fait venir, passait lui-même au crible de ses amères railleries.

Un de ses plastrons habituels était le pauvre père Augustin, notre aumônier, brave homme d'environ cinquante ans, d'une intelligence bornée, d'un visage aussi commun que ses manières ; un véritable paysan dégrossi. Dominé par un malheureux penchant, il prêtait le flanc à tous les ridicules : il aimait la table. Il était devenu gros et rond comme un tonneau. Madame Ludivine lui avait conseillé de demander l'exemption de la règle pour cause de santé; elle lui faisait servir les choses les plus délicates et les plus capables de flatter son appétit. Lorsqu'il ve-

nait à la récréation, la figure empourprée, soufflant comme un bœuf sous le harnais, la supérieure éclatait de rire. Elle courait à lui, elle s'informait de sa santé, elle entrait dans des détails puérils, presque inconvenants... Elle lui demandait s'il avait bien dormi, bien digéré. Le père Augustin se prêtait à toutes ces plaisanteries de la meilleure grâce du monde. Je crois cependant qu'elles allaient souvent plus loin que l'épiderme ; mais comment se rebiffer contre une supérieure qui le faisait si bien dîner... La gourmandise l'emportait sur la dignité sacerdotale.

Ce prêtre humilié, presque dégradé par sa misérable faiblesse, cet homme gonflé de victuailles était excellent au fond. Dans les jours difficiles, je trouvai en lui un conseiller plein de cœur et de sagesse, un appui ferme et consciencieux.

Tels étaient nos deux supérieurs.

Lors des premiers temps de mon séjour à G... les constructions marchaient grand train, l'argent ne manquait pas encore, paraît-il... D'ailleurs, nous avions un voisin qui s'en allait rapidement, et madame de Boys-Crespin avait de sérieuses prétentions sur l'héritage, ou tout au moins sur un legs important. Le moins qui pouvait revenir à notre communauté était la maison qu'habitait ce monsieur et le grand jardin contigu à nos murs. Il les avait, disait-on, promis à madame Ludivine, et celle-ci, comme la laitière de la fable, bâtissait en imagination sur ce nouvel annexe, elle en consacrait une partie aux communs, et se flattait de vendre le surplus une centaine de mille francs.

Ce voisin à héritage s'appelait M. de Blassac.

C'était un ancien secrétaire d'ambassade, un homme autrefois fort mêlé à la politique : atteint depuis plusieurs années d'une maladie incurable, il ne sortait jamais de son jardin : on le roulait par les allées sur une petite voiture d'infirme. Il vivait grandement et largement, il avait trois domestiques sans compter le jardinier. Les personnes qui croyaient connaître sa fortune l'évaluaient à un million... un million !...

M. de Blassac était garçon, étranger à la ville de G..., aucune personne ne l'entourait. De temps à autre, et à des époques indéterminées, il recevait la visite d'un jeune Allemand. On ne lui connaissait pas d'autres relations.

Pendant le gouvernement de madame de Grancion, quelques rapports bienveillants s'étaient établis entre l'infirme et le couvent : quelques fines mouches, et il y en a sous le voile autant que partout ailleurs, prétendaient que M. de Blassac et madame de Grancion étaient d'anciens amis que le hasard avait rapprochés.

La supérieure avait autorisé le malade à venir assister à la messe chez nous, et, pour éviter les secousses d'un pavé de province, elle avait permis d'ouvrir une porte sur un espace neutre entre les deux propriétés, de sorte que, pour arriver à la chapelle, M. de Blassac devait traverser une grande partie du jardin et de l'enclos.

Madame de Boys-Crespin se garda bien de supprimer cette licence.

Un vieillard réputé si riche, abandonné à sa domesticité, devait nécessairement éveiller les convoitises des coureurs de successions. Si, d'un côté, sa propriété joignait notre jardin, de l'autre elle s'étendait le long des murs d'un voisin non moins avide : c'était le petit séminaire. Enfin un troisième compétiteur, fondateur d'une nouvelle corporation, patronné par mademoiselle Jeannette, la gouvernante de monsieur, faisait son chemin sans bruit et tirait à lui seul plus de cadeaux et plus d'argent que les deux maisons rivales.

Le vieux diplomate s'amusait probablement de ces luttes curieuses qui rompaient la triste monotonie de ses derniers jours : tandis qu'il ne désespérait pas les courtiers du séminaire, il ouvrait largement et secrètement la main, pour venir en aide à celui qu'il appelait en souriant : ce pauvre diable d'*abbé Gendron*, et recevait courtoisement les prévenances et les gracieusetés des bonnes sœurs qu'il payait en promesses, et aussi de l'abandon des fruits et des légumes dont il ne savait que faire.

Quelque rusée que fût elle-même madame Ludivine, elle était la dupe du malin vieillard. Elle le visitait souvent ; il paraissait enchanté de sa société ; il la louait sur son esprit, sur le zèle qu'elle déployait pour accroître la prospérité de sa maison. Après la partie d'échecs, il lui faisait étaler ses plans, il les étudiait avec elle ; il approuvait ou blâmait, il indiquait des changements, des imperfections, et, quand madame de Boys-Crespin ajoutait avec un grand soupir : Cela nous coûtera bien cher !...

M. de Blassac répondait : Allons ! allons ! ma bonne mère, et la providence ?... Espérez : Dieu protége votre œuvre.

La dernière année, les visites de madame Ludivine furent si longues et si fréquentes, qu'elle crut devoir se justifier au chapitre : elle dit qu'elle attendait des secours de ce bienfaiteur de la maison, mais qu'elle s'employait surtout à lui procurer la grâce d'une bonne mort.

Cette même année, en présence de la supérieure, M. de Blassac avait remis à son notaire un pli cacheté en lui disant : Voici la part de ces bonnes saintes. Le notaire, n'ayant pas reçu d'autre dépôt, madame Ludivine se croyait légataire universelle.

Lorsque le supérieur du séminaire et notre vénérée mère se rencontraient sur le champ clos, c'est-à-dire dans le salon de M. de Blassac, ce devait être un spectacle risible.

Malgré les démonstrations affectueuses que madame Ludivine prodiguait à son vieil ami, malgré ses petits mots de tendresse et de cajolerie (elle l'appelait son petit papa), elle devait le trouver bien lent à mourir ; son orgueil souffrait du contact des domestiques et des ménagements qu'il fallait conserver vis-à-vis d'eux : elle déclarait à ses confidentes qu'elle ne serait absolument tranquille qu'après l'ouverture du testament.

A plusieurs reprises, elle avait essayé d'obtenir de l'argent comptant ; un jour

elle parla même à l'infirme d'une vente simulée de sa maison au profit de leur couvent, afin, disait-elle, d'éviter les procès qui pourraient surgir. — C'est une idée, répondit-il avec son sourire habituel, mais, ma chère enfant, à quoi bon? je vous prie, je n'ai pas de famille.

Ces mots jetés avec une sorte d'abandon rassurèrent madame Ludivine.

Le vieillard déclinait rapidement à l'époque où je fus envoyée à G... Cependant il venait encore à la messe. Je me rappelle l'avoir vu dans sa petite voiture, traînée par un laquais en grande livrée. Le maître était strictement vêtu de noir ; sur sa cravate blanche brillait un gros diamant, et je ne sais combien de décorations ornaient sa boutonnière. Son visage avait la couleur et la sécheresse du parchemin, ses joues étaient rentrées · sa chevelure soyeuse, d'un gris doux, était coquettement arrangée et parfumée; un long nez aquilin aminci par la souffrance, des lèvres minces et pâles, sur lesquelles un vague sourire était comme stéréotypé, des yeux fauves, profondément retirés sous l'arcade sourcilière, donnaient à sa physionomie un caractère prononcé de ruse et de malice.

On amenait la voiture au bas du chœur ; nos sœurs s'empressaient à l'entour ; c'était à qui apporterait le livre, la chaufferette du cher bienfaiteur. J'ai eu l'occasion de l'approcher deux ou trois fois : malgré son âge, malgré ses infirmités, le regard qu'il arrêta sur moi me fit rougir et baisser les yeux.

Enfin il mourut. Le père Augustin, madame de Boys-Crespin, nos sœurs de l'infirmerie et de la sacristie l'assistèrent jusqu'à la fin. A peine eût-il fermé les yeux, que déjà madame Ludivine agissait en héritière, en maîtresse de maison. Les valets, mademoiselle Jeannette surtout, riaient sous cape et la laissaient aller.

Le baron allemand, le commensal passager, arriva bientôt : il était muni d'un testament en bonne forme, mais de date assez reculée ; il voulait aussi faire le maître. Il eut un léger soubresaut quand on le prévint qu'un testament plus récent avait été déposé chez le notaire de M. de Blassac.

L'ouverture de ce fameux pli fut un vrai coup de théâtre : madame Ludivine, assistée de l'économe et de l'avoué de la maison, était présente.

Le paquet portait cette suscription : Pour être ouvert après ma mort... tous les cous étaient tendus, toutes les oreilles attentives. Après la première enveloppe, on en défit une seconde, puis une troisième. L'Allemand conservait son flegme germanique, madame Ludivine tâchait de l'imiter... Enfin, entre quelques feuilles de papier blanc ployées en quatre, le notaire, qui procédait magistralement, découvrit... un petit dessin finement tracé à la plume. Ce dessin représentait un *chat* et un *rat* jouant aux échecs ; au-dessous, la main bien connue du diplomate avait tracé cette légende :

A bon chat, bon rat.

Les gens désintéressés dans la question partirent d'un bruyant éclat de rire.

L'Allemand ne remua ni les lèvres, ni les yeux ; son visage n'eut pas l'ombre d'un tressaillement ; il prit le dessin et l'examina froidement.

Madame de Boys-Crespin, hors d'elle-même, s'écria : Oh ! le misérable !... et elle s'évanouit entre les bras de l'économe.

Tout devait être cruellement froissé dans cette âme hautaine. Tant de basses complaisances perdues. le travail patient et souterrain de deux années et demie anéanti, et de quelle manière !... La certitude d'être la risée de toute la ville, car une pareille aventure ne pouvait demeurer secrète ; enfin l'incroyable désastre pécuniaire qui allait suivre cette déception.

L'économe et la supérieure étaient chaque jour assiégés de demandes d'argent; certains ouvriers montraient de l'impatience, de la mauvaise humeur ; madame Ludivine avait en outre contracté quelques emprunts, le tout hypothéqué sur les promesses de celui qu'elle appelait désormais : Le vieux scélérat.

Elle fut sérieusement indisposée et garda le lit toute une semaine. Elle avait commencé par décharger sa bile sur le père Augustin : c'était lui qui avait confessé le moribond ; mais il ne savait rien faire que boire et manger ; il était tout naturel qu'il n'eût pas su prévoir et deviner cette abominable rouerie.

Après la première explosion, notre supérieure, envisageant avec plus de calme une situation extrême, s'ingénia et se tortura l'esprit pour voir ce qu'elle en pourrait tirer.

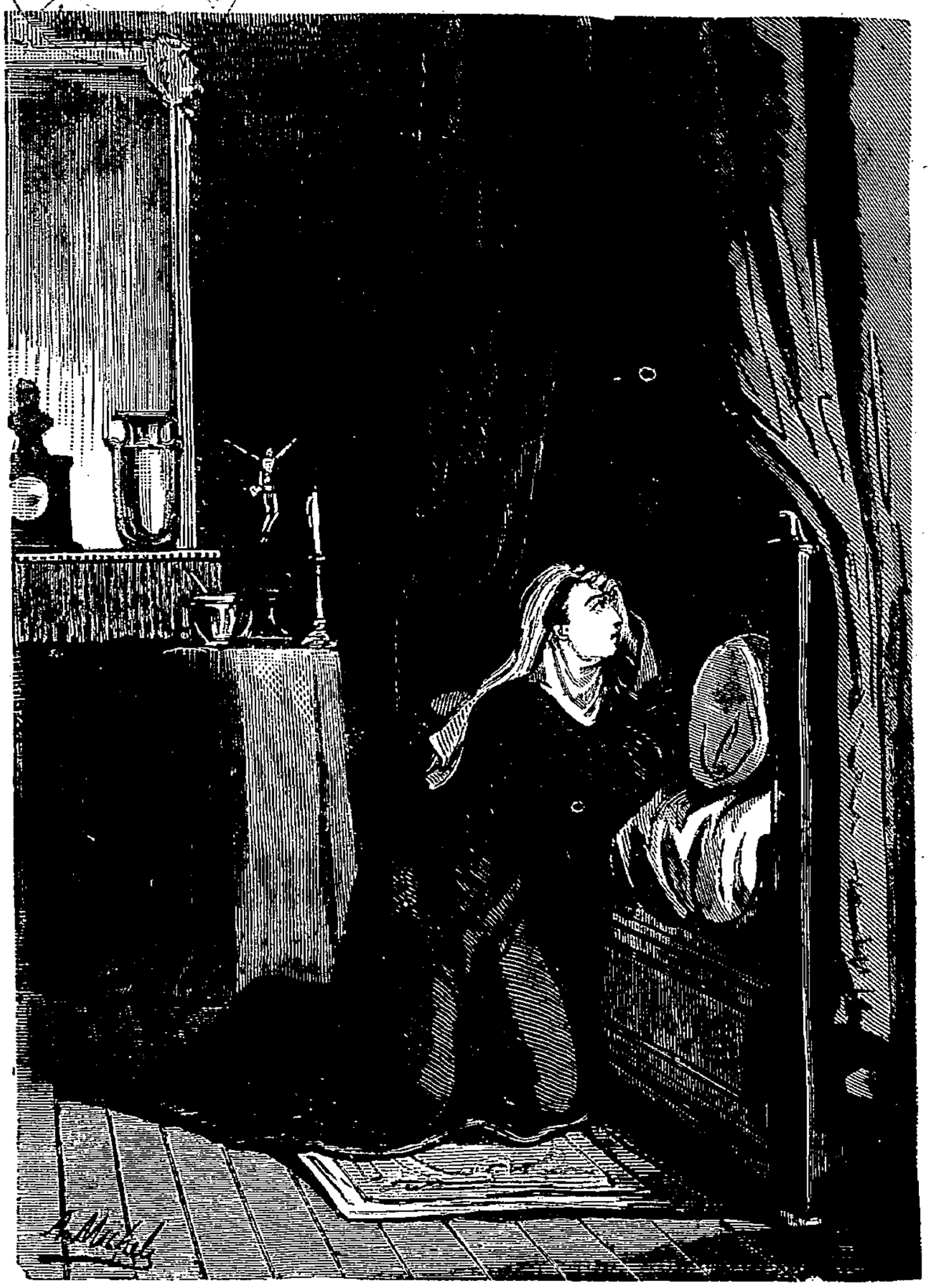
Elle s'occupa d'abord de sauvegarder son amour-propre ; elle fit défendre à toutes les religieuses de parler à qui que ce fût de cet échec, aussi bizarre qu'imprévu. Rien n'était plus raisonnable que cette défense, mais on y joignit l'ordre formel de tout nier chaque fois que l'occasion s'en présenterait,

Le mensonge imposé de cette façon éveilla chez moi certains scrupules : je réservai mes impressions. Cependant, je consultai là-dessus le père Augustin ; il était embarrassé, confus, il évita de s'expliquer nettement et me dit, en thèse générale, qu'il fallait obéir aveuglément à ses supérieurs. Je ne sais si quelques-unes de nos sœurs eurent les mêmes scrupules, je ne m'en aperçus pas à la pratique ; toutes niaient courageusement un fait que toutes savaient être vrai. Les pensionnaires, bien stylées et d'une parfaite bonne foi, servirent admirablement la cause de madame Ludivine. Les jours de sortie, ces enfants répondirent par de nouvelles et formelles dénégations aux questions de leurs parents : de sorte qu'il arriva ceci : c'est que, excepté les témoins de cette étrange mystification, tous gens d'affaires et qui ne se souciaient pas de se créer des inimitiés, personne ne put être positivement renseigné ; il arriva même que d'autres établissements religieux endossèrent par-ci, par-là, le bénéfice de l'histoire.

Ce topique appliqué tant bien que mal sur l'amour propre de madame de Boys-Crespin, il fallait panser les blessures de la caisse : c'était une autre affaire.

Le baron de Busmarch, l'héritier et, paraît-il, le fils naturel de M. de Blassac,

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



Je ne pouvais plus pleurer. (Page 68.)

s'empressait de régler ses affaires : il avait hâte de partir. Le séminaire essaya de profiter de cette circonstance. L'économe alla voir le personnage : il offrit un prix assez minime du vaste enclos et de la maison ; l'Allemand répondit qu'il réfléchirait, qu'il consulterait son notaire... Vingt-quatre heures après, l'économe se présenta de nouveau. La propriété avait été vendue dans la matinée.

L'acquéreur était un homme sans fortune et sans références, pourtant il s'était engagé à verser vingt-cinq mille francs au contrat et cinquante mille autres francs dans le courant de l'année. Il n'y eut qu'une voix à G... pour affirmer que

cet acquéreur n'était pas sérieux et qu'il devait être un homme de paille, soit du séminaire, soit de notre communauté.

Madame de Boys-Crespin obtenait en même temps la permission de s'en aller passer quelques jours à C.... pour affaires de famille.

Elle espérait négocier un emprunt de 100,000 francs sur la nue-propriété du château dont jouissait son père ; mais elle rencontra des difficultés, des oppositions, et elle parvint à grand'peine à réaliser la moitié de la somme.

Avec cet argent on put effectuer le premier payement de vingt-cinq mille francs, les frais du contrat et apaiser les ouvriers et les fournisseurs les plus exigents.

On obtint aussi quelques secours des dames en chambre, mais c'étaient des sommes insignifiantes, en présence de l'énorme passif de la maison. Personne ne pouvait comprendre qu'en face d'une telle situation, madame Ludivine eût acheté la maison de M. de Blassac, car nos sœurs savaient bien que nous étions les acquéreurs réels...

Au lieu de paraître triste et soucieuse, notre mère était dans un état de surexcitation, de folle gaieté, non moins inconcevable que les nouvelles charges qu'elle s'était imposée. Cependant les travaux du bâtiment neuf étaient arrêtés, on doublait nos heures de travail et on réduisait nos maigres pitances. La pauvre sœur dépensière ne savait où donner de la tête.

Un soir cette bonne sœur vint à la roberie ; elle ne put s'empêcher de se plaindre. Deux jours après je fus mandée chez madame Ludivine ; je crus qu'il y avait eu quelque déclaration à ce sujet, mais il s'agissait d'autre chose.

Je trouvai madame de Boys-Crespin dans son joli salon ; elle avait sa figure des jours de fête ; son sourire était rayonnant. Venez, me dit-elle, ma chère sœur *de* Soubeyran, j'ai à causer avec vous, je vous sais une fille de tête et de bon conseil, une personnne distinguée, et si je vous ai abandonnée en quelque sorte dans un poste au-dessous de votre capacité, c'est que je n'étais pas fâchée de vous éprouver. Au prochain change des charges je penserai à vous, ma sœur. Dites-moi, ma fille, vous êtes assez proche parente de la duchesse de Marcillac ?

— Oui, ma mère, dis-je avec un tressaillement profond, oui, pour mon malheur je suis sa parente...

— Pour votre malheur ? Cependant, ma chère fille, je crois savoir que la marquise...

— Ma mère, ne me parlez pas de ces misérables, je leur ai pardonné comme le doit faire une chrétienne, une religieuse, mais leur seul souvenir remue en moi des océans de douleurs et de larmes...

— Vous n'avez donc conservé aucune liaison avec cette famille ?...

— Aucune : je n'aspire qu'à une chose, c'est de les oublier à tout jamais et d'être à jamais oubliée par eux.

— Voilà des sentiments que je n'attendais pas à trouver sous notre saint habit.

Ainsi, ma sœur, vous ne seriez pas disposée à faire une démarche auprès de la duchesse : on la dit riche et bienfaisante, et notre maison est dans la détresse.

— Ma mère, cette démarche est au-dessus de mes forces et de plus elle serait, je pense, inutile... depuis la mort de ma mère, c'est gens-là n'ont plus osé se présenter devant moi...

— Parmi les connaissances que vous aviez autrefois, ma sœur, n'y aurait-il pas quelque vieille dame ayant de la fortune, une bonne âme, que vous pourriez engager à venir demeurer chez nous comme pensionnaire ? Cherchez.., réfléchissez...

— Mon isolement, ma séparation du monde sont si complets, que je ne reçois jamais de lettres, vous le savez, ma mère....

A mesure que je parlais, le visage gracieux s'assombrissait, le sourire faisait place à un froncement de sourcils mi-olympien.

— Ma sœur, me dit madame de Bois-Crespin, votre mauvaise volonté est évidente... Nous savons, du reste, que vous êtes une fille sans amour de Dieu, sans zèle pour notre maison. Vous écrirez à la duchesse de Marcillac, si je le crois à propos. Je ferai moi-même la lettre, vous n'aurez qu'à la transcrire.

Je me retirai sur ce pénible ultimatum et je reçus une bénédiction équivalente, au moins, à la bénédiction du P. Fulgence.

Le soir même, on m'apporta la fameuse lettre : c'était plat, ignoble, mendiant et surtout d'une fausseté cynique. Ma conscience, autant que le sentiment de ma position vis-à-vis de cette exécrable famille, me rendaient cette lettre odieuse. J'eus un moment de révolte et d'hésitation, pourtant j'obéis. Au point de vue de la règle, madame Ludivine était dans son droit et se trouvait seule juge de l'opportunité d'une pareille action.

Je ne sais si la duchesse répondit, si elle envoya l'argent qu'on lui demandait si bassement par mon entremise : je n'ai jamais connu les résultats de cette lettre.

En ces jours difficiles, la grande préoccupation de madame Ludivine et son seul espoir de salut, c'était de rencontrer quelque pensionnaire de chambre riche et facile à *plumer* (le mot est dur, mais je n'en sais pas d'autre pour rendre le fait dans sa triste crudité). Malheureusement cette occasion tant cherchée, tant souhaitée, ne se présentait pas.

Le P. Augustin, qui désirait se relever un peu des humiliations et des reproches que lui avait attirés le mauvais tour de M. de Blassac, proposa d'offrir une retraite aux dames du monde. Ce serait, disait-il, un moyen de faire mieux connaître la maison et d'attirer les aumônes; et puis on pourrait adroitement glisser quelques mots en faveur de l'œuvre des pensionnaires libres et même permettre aux dames qui suivraient la retraite de visiter les appartements consacrés à cette œuvre.

Madame de Boys-Crespin n'admettait guère les choses provenant d'une autre

initiative que la sienne; cependant l'idée du P. Augustin lui plut. Il n'y eut désaccord entre eux que sur le choix du prédicateur.

Les habitudes de la congrégation, son affiliation mystérieuse aux PP. Jésuites, Impliquaient naturellement l'obligation de choisir parmi eux le prédicateur: ainsi l'entendait le P. Augustin; mais notre supérieure voulait exciter la curiosité; elle pensa qu'un costume excentrique aurait ce privilége. En dépit des observations du bon Père, elle fit venir un dominicain...

Cette retraite, annoncée avec grand fracas, affichée aux quatre coins de la ville, remplit notre chapelle d'un auditoire plus vaniteux que dévot. Pendant neuf jours la communauté et le pensionnat furent en l'air... Nos jeunes filles chantaient à la tribune en compagnie de certaines dames du grand monde à réputations équivoques; ces dames venaient là escortées d'hommes que je m'abstiens de qualifier. Les toilettes étaient d'une inconvenante splendeur: vous eussiez dit le balcon d'un théâtre.

Le jour de la clôture, après la messe de communion, le Dominicain, beau jeune homme mélancolique et aux manières un peu affectées, reçut au parloir les chanteuses évaporées; il distribua des images; les adieux furent tendres et larmoyants.

Un déjeuner exquis, commandé et surveillé par le P. Augustin, fort expert dans la matière, attendait le séduisant prédicateur. *Inter cibos et pocula,* il put oublier et les fatigues de la chaire, et les douces émotions qu'il venait de subir.

A la fin du déjeuner, madame de Boys-Crespin parut elle-même accompagnée de quatre ou cinq religieuses.

Les Pères étaient de bonne humeur comme des hommes qui viennent de savourer un excellent repas. Notre mère et nos sœurs se mirent facilement à leur diapason; des plaisanteries de couvent s'échangèrent entre les interlocuteurs. Le costume du jeune disciple de Lacordaire fut examiné, loué, apprécié... On convint que si l'*habit* ne faisait pas le *moine,* il le parait beaucoup.

La sacristine osa dire, en rougissant toutefois, que le P. Philippe n'avait rien à emprunter à son habit. Notre mère, tout en approuvant ce qui regardait le Dominicain, fit des réserves pour le commun des martyrs. Voyez, par exemple, dit-elle, voyez notre bon P. Augustin, revêtez-le du costume du R. P. Philippe, je suis sûre que vous ne le reconnaîtrez plus.

— Ce n'est pas difficile de vous mettre à même de faire la comparaison, dit en riant le jeune moine : que le P. Augustin consente à passer ma robe et mon scapulaire...

— Oh ! oui, mon Père, dirent en chœur notre mère et nos sœurs, faites cela, nous vous en prions... Vous allez faire un si beau moine... Que nous serons contentes de vous voir ainsi...

Le P. Augustin riait de tout son cœur.

— Mais, dit-il, je veux bien; seulement je ne sais pas trop...

— Mon Père, dit madame de Boys-Crespin, passez derrière le paravent...

— Soit..; ce sera l'affaire d'un instant...

En effet, au bout de quelques minutes, le P. Augustin reparut dans le costume du Dominicain, qui resta vêtu, je ne sais comment, à l'abri du complaisant paravent...

L'exhibition du supérieur ainsi déguisé fut saluée par des éclats de rire peu compatibles avec la gravité et la dignité religieuses.

Cette mauvaise farce fut connue de toute la communauté; elle pénétra même dans le monde. La plupart de nos sœurs, j'exclus les membres du petit conclave, étaient affligées et scandalisées du ton que prenait la maison. Pendant la retraite, une incroyable dissipation s'était introduite parmi nos pensionnaires; les maîtresses de classes voyaient leur autorité méconnue, et lorsqu'il s'agissait de répression, elles ne rencontraient aucun appui.

Tous ces détails nous arrivaient à la roberie par une jeune sœur, surveillante de récréation. Elle passait ses heures de loisir tantôt avec nous, tantôt à la sacristie; nous sûmes aussi par la même voie que la fameuse retraite n'avait presque rien rapporté à la communauté. Le jour de la fête, malgré l'affluence des grandes dames, il y avait plus de gros sous que de pièces blanches dans la bourse des quêteuses : la location des chaises suffit à peine pour payer le prédicateur, et la visite des appartements meublés n'attira pas de pensionnaires libres.

Les dames de chœur et celles d'entre les converses qui étaient douées de quelque jugement regardaient la situation comme désespérée. En dépit des sévères injonctions de la règle, nous échangions parfois certaines réflexions, certaines remarques au sujet des embarras financiers de la maison. Les plus hardies osèrent critiquer les folles entreprises de madame de Boys-Crespin.

Ces bruits, si discrets et si timides qu'ils fussent, vinrent aux oreilles de la supérieure; elle avait des espions à toutes les portes, et chaque emploi réunissant quelques religieuses devait être pourvu d'une fidèle, qui rendait compte des moindres paroles, voire même des gestes ou du silence.

Au chapitre mensuel, elle nous admonesta rigoureusement, et, sans adresser à personne un reproche direct, il fut aisé de voir qu'elle connaissait les moindres détails de nos petites causeries. Après une violente mercuriale, elle nous dit qu'elle avait l'approbation des supérieurs généraux, et que nos murmures et nos tendances de révolte lui importaient fort peu. Elle ajouta que sa confiance en Dieu était sans bornes, qu'il la soutiendrait jusqu'au bout et qu'elle triompherait des obstacles, malgré les mauvais vouloirs dont elle connaissait la source et la portée.

Nous fûmes toutes plus ou moins affectées de cet emportement hors de saison, et par un sentiment naturel, plus fort que toutes les lois monacales, nous cherchâmes involontairement autour de nous les dénonciatrices.

CHAPITRE VII

Suppléance au pensionnat. — Le buste de Henri V et celui de Napoléon III. — Mademoiselle de la Villedieu et Marie Duverger. — Coup d'œil sur la direction imposée aux élèves. — Une pensionnaire-providence. — Les grands vœux. — Est-il bon qu'il y ait des frères et des sœurs sous le même toit? — Folie d'un novice. — Le pacte du sang. — Madame Virginie.

J'ai dit à la fin du précédent chapitre quels effets la retraite avait produits sur nos pensionnaires.

Les sorties fréquentes, soit pour chanter à la tribune, soit pour les répétitions, le contact des personnes du monde (et de quel monde!) avaient naturellement agité et surexcité toutes les jeunes têtes.

Il y avait eu, disait-on, des préférences et partout des jalousies ; ainsi on aurait choisi les chanteuses plutôt parmi les demoiselles nobles que parmi celles qui se distinguaient par l'étendue et la pureté de leur voix...

Les parents se plaignirent. Il y eut des insolences de parloir entre les dames de la bourgeoisie et les dames assez mal apprises de la noblesse. Le salon de madame de Boys-Crespin retentissait de réclamations plus ou moins aiguës. Je ne sais pas trop comment elle s'en tirait ; mais ses sympathies étaient toutes pour les personnes de sa caste.

Une inconséquence que je n'ai jamais comprise, c'est cette passion, cet engouement de la roture riche et bien posée pour la fréquentation des nobles, fréquentation achetées par des bassesses et des platitudes que n'accepteraient plus aujourd'hui un paysan ou un ouvrier...

Donc ces parents qui criaient si fort et si haut parce que mademoiselle de C... ou de B... ou de L... avait eu le pas sur leurs filles, étaient encore trop heureux de ce qu'on voulût bien les souffrir en camaraderie de pension avec ces charmantes demoiselles.

Je pus faire ces réflexions par moi-même, car madame Aimée, la surveillante de récréation, se trouvant atteinte d'une affection du larynx, je fus chargée de la suppléer pendant un mois.

Là, je vis de près ce pensionnat modèle, et j'avoue que la manière dont il était tenu m'inspira une très-médiocre édification.

La direction semblait n'avoir qu'un seul but : acquérir par toutes les concessions possibles une influence si complète sur les jeunes filles, que cette influence pût au besoin contrebalancer l'autorité de la famille. Pour arriver à ce résultat, nos sœurs, au lieu de réformer le caractère des enfants qu'on leur confiait, étaient d'une indulgence, d'une mollesse déplorables : elles devaient souffrir sans mot dire les répliques impertinentes, les petites rébellions. Il leur était défendu de punir.

Il faut, disait madame de Boys-Crespin, il faut surtout que nos pensionnaires nous aiment, afin qu'elles reviennent à nous à chaque acte important de leur

existence ; que notre maison soit toujours la leur, plus ouverte et plus tendre que la maison paternelle. Autrefois, les jeunes personnes sortaient gaiement du pensionnat et se trouvaient heureuses de s'asseoir au foyer de la famille ; moi, je veux qu'elles pleurent en nous quittant et qu'elles ne rentrent qu'à contre-cœur chez leurs parents... C'est ainsi que nous répandrons et que nous maintiendrons notre autorité sur les gens du monde...

J'étais surveillante de la première division. Il y avait là une trentaine de jeunes filles de seize à dix-sept ans. Elles ne jouaient et ne couraient jamais. Elles se promenaient indolemment en causant bals et toilettes, sermons et confréries. Je prenais au sérieux mon emploi ; c'était pendant les premiers beaux jours du printemps, les récréations se passaient au jardin, je suivais attentivement chaque groupe et je me mêlais tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Ma surveillance paraissait ennuyer les jeunes filles habituées à une plus grande liberté.

J'étais étonnée du vide et de la frivolité de leurs causeries : elles aussi se moquaient irrévérencieusement du P. Augustin. Je hasardai une légère réprimande ; mais l'une de ces demoiselles, la fille du comte d'A..., me répondit que madame Aimée était la première à provoquer ces plaisanteries et qu'elle n'y trouvait pas de mal.

Les pensionnaires se triaient un peu : je remarquai que les plus nobles, et surtout les plus riches faisaient bande à part ; elles n'admettaient dans leur cercle intime que deux ou trois de la roture, auxquelles elle faisaient payer cher cette préférence.

Dans le courtespace de ma suppléance, je fus témoin d'une scène assez singulière.

Une des pensionnaires, mademoiselle de Villedieu, étalait avec affectation ses petites passions politiques ; elle avait dans sa poche un buste de Henri V qu'elle exhibait à chaque instant ; elle le baisait dévotement, comme une relique ; et pendant les récréations, elle l'offrait aux adorations de ses compagnes... Ces démonstrations me semblaient bizarres. Je voyais, non sans quelque surprise, que les plus passionnées, après la propriétaire du buste, étaient les filles de hauts fonctionnaires ; on eût dit qu'elles voulaient racheter ainsi et leur nom plébéien et la position difficile de leurs parents. Mademoiselle de Villedieu, grosse bretonne, bavarde et mal élevée, ne s'en tenait pas à l'exaltation de son roi bien-aimé. Des épithètes injurieuses à l'adresse de celui qu'elle appelait l'usurpateur, accompagnaient ordinairement les tendresses légitimes de cette enfant de quatorze ans à peine... J'eus plusieurs fois envie de la tancer et surtout de l'engager à ne pas employer des expressions basses et grossières... Comme je n'étais là qu'en passant, je me bornai à observer.

Toutes les élèves de la division ne partageaient pas le fétichisme de la petite de la Villedieu, mais personne cependant n'osait la contredire ; une seule, la fille d'un magistrat, se permettait quelquefois un mouvement d'épaules, accentué d'un sourire dédaigneux.

A l'heure où nous quittions le jardin, il était d'usage de faire une courte prière devant une statue de la Vierge, nichée sous une charmille. Claire de la Villedieu posait son cher buste sur la marche de l'autel, le visage tourné vers ses compagnes, de sorte que nous avions tout l'air de nous agenouiller devant l'une et l'autre effigie...

Un jour, c'était un lendemain de sortie, je m'aperçus que mademoiselle Duverger, la jeune dissidente, avait un air plus taquin que d'habitude. Elle suivait du regard les simagrées de la Bretonne et paraissait chercher l'occasion d'entrer en lutte avec elle. La récréation s'acheva sans conflit ; mais, au moment où Claire mettait son Henri V à la place accoutumée, Marie Duverger produisait un buste de l'Empereur et l'établissait audacieusement à côté de son compétiteur...

Un cri d'indignation partit de toutes ces jeunes poitrines, comme s'il se fût agi d'un horrible profanation. La jeune de la Villedieu sauta sur le buste malencontreux, le jeta contre terre et le foula sous ses pieds. Elle écumait de rage. Marie Duverger, froidement et sans colère, s'empara de la statuette bien-aimée et la traita avec le même sans gêne.

Tout cela s'était passé si rapidement que je n'avais pas eu le temps d'intervenir. Je ne pus que me jeter entre les deux antagonistes pour empêcher une lutte corps à corps, car mademoiselle de Villedieu accourait sur sa compagne le poing levé. Aidée de deux ou trois grandes pensionnaires, j'eus beaucoup de peine à la contenir. Le lendemain, ces pensionnaires me dirent qu'aussitôt installée eu classe, la fougueuse Bretonne avait quitté son banc, qu'elle s'était élancée sur la profanatrice et qu'elle lui avait déchiré ses vêtements ; si elle ne l'avait pas frappée, c'est que mademoiselle Duverger, grande et plus forte qu'elle, s'était emparée de ses deux bras.

La maîtresse du pensionnat, la secrétaire de Madame, accourue à son aide, ne pouvait calmer cette petite furie... Il était tout simple de la faire sortir, de l'éloigner de sa division pour quelques jours : c'était elle qui était la plus coupable, elle qui avait provoqué ces désordres... mais... le principe de la bonne cause était en jeu ; il fallait à tout prix qu'il triomphât... Marie Duverger fut expulsée de la classe et renfermée à l'infirmerie.

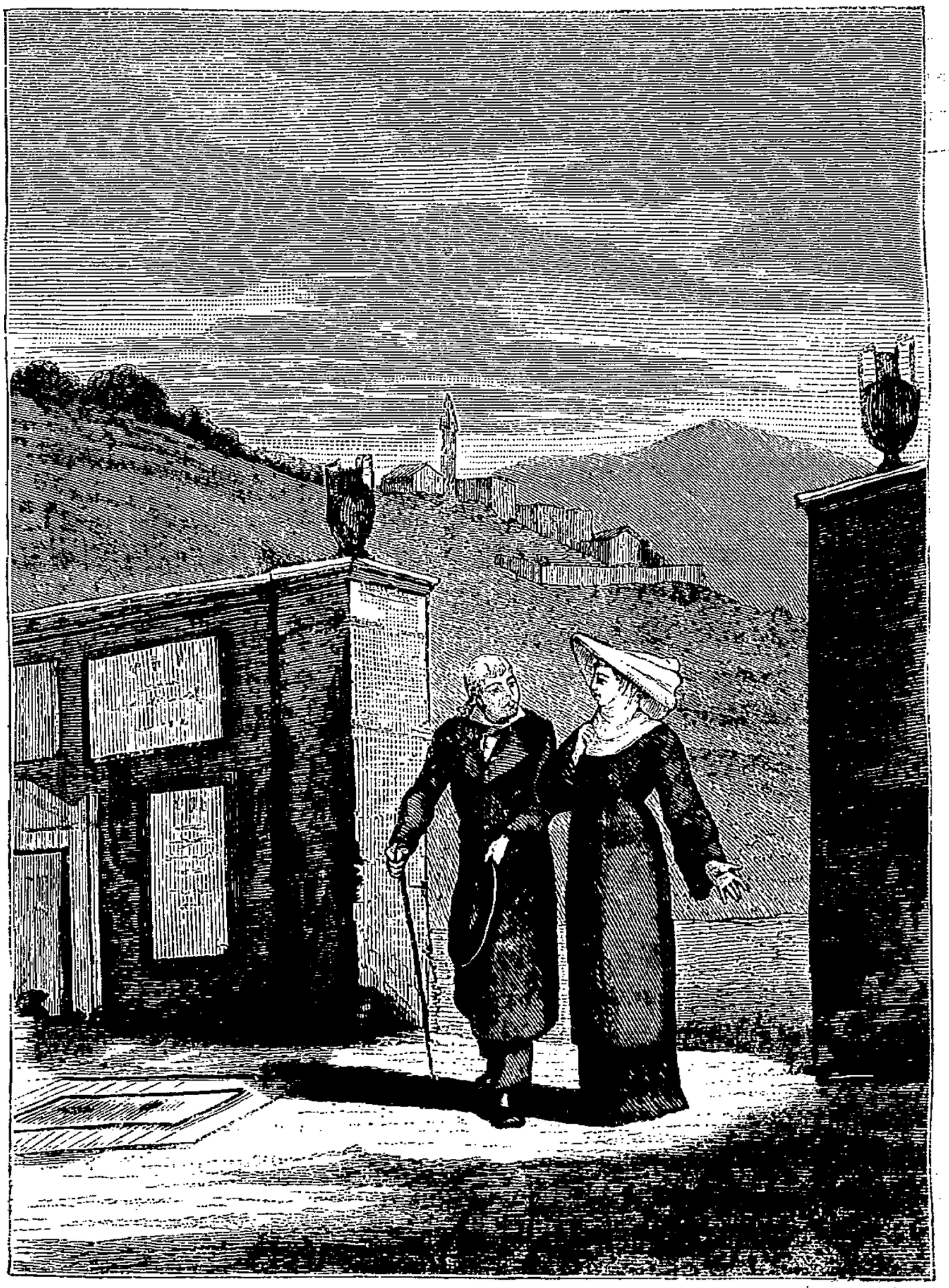
Madame de Boys-Crespin me fit appeler. Je racontai naïvement les choses telles qu'elles s'étaient passées, en appuyant sur les torts de mademoiselle de la Villedieu.

— Comment, ma sœur, me dit la supérieure, vous osez mettre en parallèle l'action de ces deux demoiselles !... Voyons, formulez bien votre opinion, afin que je sache à quoi m'en tenir...

— Mon Dieu, ma mère, je pense que la politique devrait être étrangère aux jeux et aux causeries des pensionnaires, et que plâtre pour plâtre...

— En voilà assez, ma sœur, et vous laissez par trop voir vos tristes sentiments... le plâtre d'un Napoléon, l'image vénérée du roi légitime, sont égaux devant vos yeux... c'est bien...

13
1373



En franchissant le seuil du cimetière.... (page 74).

— Pardon, ma mère, je me souviens que lorsqu'on présenta l'effigie de César à notre Seigneur Jésus-Christ, il ne la foula pas aux pieds, il ne cracha pas dessus, mais...

— Taisez-vous et retirez-vous, madame, me dit madame Ludivine presque aussi furieuse que la Bretonne ; vous profanez les paroles de l'Evangile en vous servant d'elles pour justifier vos détestables préférences...

Ce trait final me confondit. Mes préférences ? j'avoue qu'en politique je n'avais

aucun penchant particulier et jamais reproche ne fut adressé plus mal à propos ; ensuite je croyais ces histoires de parti à jamais oubliées : je me trompais étrangement. Henri V était toujours le vrai roi du couvent, et peu s'en fallut qu'il n'y eût une amende honorable, à l'occasion de la statuette brisée.

On aurait bien voulu se défaire immédiatement de Marie Duverger, mais la position de son père, ses relations de famille gênaient nos supérieurs ; on se contenta d'ameuter ses compagnes contre elle, on lui rendit la vie pénible et désagréable ; elle demanda d'elle-même à quitter le couvent. C'était ce qu'on souhaitait, et, pour donner pleine et entière satisfaction à la noblesse, on eut soin de répandre à la sourdine le bruit qu'elle avait été renvoyée.

Le peu de temps que je passai au pensionnat me suffit pour juger de l'éducation qu'on y donnait. La discipline était insignifiante, les moyens d'action petits et ridicules... Au lieu d'élever l'âme des jeunes filles par les sentiments d'une piété large, éclairée, d'une piété en rapport avec les exigences de l'époque, on l'amoindrissait en y comprimant la pensée. Leur dévotion consistait en une foule de pratiques oiseuses, bonnes tout au plus pour des religieuses inoccupées : confréries et associations de toute espèce, médailles et chapelets de toutes formes. Est-ce donc là la vraie, la solide piété, ou les vaines superstitions d'un siècle rétrograde? est-ce avec des petits contes dévots, des histoires de miracles apocryphes, que l'on enseigne la grande pratique du devoir chrétien, que l'on forme de bonnes mères de famille, des femmes raisonnables, dignes de prendre au foyer domestique un ascendant plus nécessaire aujourd'hui que jamais?

Peut-être notre maison de G... était-elle une fâcheuse exception; je n'en sais rien, n'ayant pas eu l'occasion de la comparer à d'autres. C'est aux familles qui font élever leurs filles au couvent d'apprécier et de répondre, c'est à elles de nous dire si leurs enfants, en sortant des mains étrangères qui les ont dirigées, sont et plus dociles et plus affectueuses, si elles sont plus sensées, suffisamment instruites, moins passionnées pour les plaisirs frivoles ; à elles de nous dire enfin, si ces enfants, véritables chrétiennes, conservent dans le monde une sage mesure entre le bigotisme étroit et le dévergondage d'une nature faussée et comprimée, qui n'attend que la liberté pour déposer le masque et s'émanciper d'une façon scandaleuse.

Depuis la terrible admonestation que nous avions reçue au chapitre, nous n'osions plus nous entretenir des affaires de la communauté ; cependant nous savions que la gêne était croissante : madame de Boys-Crespin perdait de son assurance; elle était triste, agitée, inabordable. Une catastrophe financière paraissait imminente; lorsque par un de ces revirements mystérieux comme il n'en arrive guère que dans le cloître, la prospérité parut renaître tout d'un coup. Les chantiers de construction s'ouvrirent et madame de Boys-Crespin, ses plans d'une main, la règle de l'autre, reprit ses chères occupations.

Au plus prochain chapitre, elle nous dit, en quelques mots, que, la Providence

étant venue à notre secours, elle espérait mener à bien des entreprises que Dieu bénissait visiblement.

Cette bénédiction se présentait sous la forme d'une vieille fille recrutée je ne sais où, et installée depuis peu dans le plus bel appartement de la maison de retraite.

Voilà ce que j'entendis raconter alors sur la pensionnaire-providence.

Une de nos sœurs converses avait été jadis la servante de cette demoiselle : depuis qu'elle avait quitté sa maîtresse pour entrer au couvent, cette dernière, revêche et malicieuse comme une vieille macaque, ne pouvait s'accommoder d'une femme de chambre ; elle écrivait de temps à autre à la converse qu'elle la regrettait tous les jours de sa vie, et qu'elle payerait volontiers au couvent un bon dédommagement, si on voulait lui permettre de sortir et de retourner chez elle. D'instinct, mademoiselle de Saint-Chéron devinait que, même avec le couvent, l'argent arrangeait bien des choses.

Madame Ludivine était naturellement curieuse ; elle ne dédaignait pas de lire toutes nos lettres, même celles adressées aux converses... Un jour elle dit à la bonne sœur Henriette : Il faut aller voir votre ancienne maîtresse, ma chère enfant, l'attachement qu'elle vous témoigne est vraiment touchant... ; vous lui ferez comprendre que vous ne pouvez pas rentrer à son service en quittant la maison, mais qu'il y aurait une possibilité à la satisfaire, ce serait de venir demeurer chez nous ; elle était heureuse de vos bons soins : je vous laisserais à son entière disposition.. Elle se plaint, dans ses lettres, qu'elle est volée et maltraitée : ici elle vivrait dans un admirable repos ; nous aurions pour elle tous les soins, tous les égards imaginables... Faites-lui bien sentir tout cela, et tâchez de nous amener cette excellente demoiselle...

— Oh ! excellente ! dit la pauvre converse, pas trop, ma mère ; d'abord elle n'a pas ombre de religion : elle fume comme un soldat et jure comme un charretier.

— Nous la convertirons.

— Dieu vous entende, ma mère ; je lui ai souvent demandé cette grâce-là ; quand j'ai le bonheur de faire une bonne communion, je prie de toute mon âme pour cette pauvre demoiselle... Au fond, elle a bon cœur, je ne saurais vous dire tout le bien qu'elle a fait à mes parents.

— Et elle a quelque fortune ?

— Bonté de Dieu ! je le crois bien. Plaise à la très-sainte Providence que tout l'argent qu'elle a dans ses coffres soit entre les mains de madame, elle ne serait plus en peine pour ses bâtiments...

Madame de Boys-Crespin souriait en se pourléchant les lèvres... il semblait qu'elle eût déjà la main dans ces fameux coffres.

Il paraît que la sœur Henriette fut une négociatrice adroite, car elle amena triomphalement sa vieille maîtresse, la calèche, les chevaux, trois voitures de meubles ; parmi ces voitures figurait, au dire des converses, un barillet rempli d'écus...

Cet événement avait ému toutes les religieuses ; les unes criaient au miracle et disaient que notre bonne mère n'avait qu'à demander au bon Dieu pour être exaucée (l'histoire de M. de Blassac était déjà oubliée). Quelques vieilles professes, ou chagrines ou plus régulières, déploraient tout bas que la maison se fût engagée dans de telles dépenses, qu'il fallût courre les dons et les successions d'une manière aussi éhontée.

La première fois que mademoiselle Saint-Chéron parut à la chapelle, il y eut un mouvement de curiosité que toutes nos sœurs ne réprimèrent pas. Elle était presque en face de moi. J'aperçus donc une vieille femme, petite, courbée, à tête masculine et carrée.

Armée d'un binocle, elle jetait autour d'elle des regards hardis, interrogateurs ; son livre était ouvert sur ses genoux ; elle le laissa tomber à plusieurs reprises ; la sœur Henriette le relevait... Tout, dans la pose, dans les gestes, dans la mise de cette demoiselle, indiquait quelque chose de pire que des habitudes vulgaires.

Ainsi que l'avait promis madame Ludivine, la sœur Henriette reprit son service auprès de cette précieuse acquisition. On lui adjoignit une religieuse, distinguée, spirituelle, insinuante.

Au cours de cette même année, j'arrivai à la fin de la première période de mes vœux. La retraite du mois de novembre servit de préparation à la cérémonie des vœux perpétuels que devaient prononcer plusieurs d'entre nous.

J'étais très-souffrante et parfois bien dégoûtée de la vie religieuse, je voyais la possibilité de recouvrer ma liberté ; mais un obstacle invincible se dressait devant moi. Je n'avais plus ni parents, ni amis, et pas une obole en ma possession.

Je pensais souvent à la petite fortune de mes parents, si singulièrement disparue... Qu'était devenu cet argent ?... ma mère, dans une vague prévision de l'avenir, avait-elle voulu, comme l'avait fait le duc de Moret, me réserver des ressources imprévues : un dépositaire infidèle avait-il abusé de sa confiance ? quel était cet étranger apparaissant inopinément à son chevet ?... Peut être aussi avait-on cherché inutilement à pénétrer jusqu'à moi ?

Je me creusais la tête en vaines suppositions : des espérances chimériques, insensées, traversaient parfois mon esprit, et lorsqu'elles se dissipaient en face de la réalité, un morne abattement leur succédait.

J'eus plusieurs conférences avec notre sœur assistante, c'était elle qui s'occupait spécialement de la direction intérieure : elle eut soin de me dire et de me répéter que j'étais libre de rentrer dans le monde. Un jour, moitié riante, moitié sérieuse, je lui demandai ce qu'on donnait aux religieuses qui voulaient user de cette licence, si on leur rendait leur dot. Elle me répondit que ces cas d'*apostasie* étaient extrêmement rares, et que pour moi personnellement qui n'avais eu qu'une dot de charité, je n'avais pas droit à cette dot, acquise au couvent.

Je prononçai donc mes vœux perpétuels, offrant une seconde fois à Dieu le

sacrifice de ma liberté en expiation de la mort prématurée de mes parents et de mon ingratitude envers eux.

Cette cérémonie de pure forme ne changea rien à mon existence ; je restai seconde à la roberie, comme je l'étais depuis deux ans. Mon temps se passait à rapiécer de vieux vêtements ; j'avais triomphé de mes premières répugnances ; ces robes de laine n'étaient pas toujours d'une propreté irréprochable, des exhalaisons peu parfumées s'en dégageaient ; l'atmosphère de la roberie était imprégnée d'une odeur de crasse et de renfermé ; il fallait du temps pour s'y habituer.

Cependant j'aimais encore mieux travailler là qu'à la chambre commune. Ma tristesse s'arrangeait de l'isolement. La maîtresse était sombre et silencieuse, les deux aides jeunes et craintives... le silence n'était jamais rompu, à moins que madame Aimée ou des sœurs converses ne fussent envoyées chez nous. Ces dernières étaient beaucoup plus bavardes que les dames ; elles savaient toutes les nouvelles de la maison, même celles de la ville ; elles cherchaient à nous égayer en nous racontant des histoires de cuisine, des balourdises de frères convers... Malgré ces défauts qui tenaient à leur vulgarité native, je crois que ces bonnes sœurs étaient ce qu'il y avait de meilleur parmi nous : elles avaient plus de droiture, plus de franchise ; elles travaillaient comme de vraies servantes, moins épargnées que ne le sont communément les serviteurs des gens du monde.

Le trouble que l'incident des vœux perpétuels avait soulevé dans mon âme s'était vite apaisé ; mon sort était désormais fixé... Les rêveries et les folles espérances ne me tourmentaient plus qu'à des intervalles éloignés... Ma douleur tournait à la mélancolie ; c'est la forme la plus douce du chagrin, mais peut-être est-ce aussi la plus dangereuse, pour une pauvre créature privée de toute expansion, et que la religion ne protége pas suffisamment contre les retours de la faiblesse humaine.

Cette défaillance s'accrut encore par un malheur dont je fus la cause involontaire.

Notre congrégation était une sorte d'ordre mixte, renfermant des personnes de l'un et de l'autre sexe.

Ainsi que les religieuses se divisaient en dames de chœur et en sœurs converses, les hommes étaient ou prêtres ou frères convers. Cette organisation condamnée, incriminée par le monde, n'a pas tous les inconvénients que la malice humaine se plaît à lui attribuer. Je pense cependant qu'il serait préférable qu'il y eût moins de fréquence et de familiarité dans les rapports journaliers des frères et des sœurs.

Ces hommes couverts d'habits grossiers et ridicules, les uns artisans, les autres livrés aux travaux de la campagne, sont des hommes après tout. Quelques-uns sont jeunes... Les mettre en contact habituel avec des religieuses, jeunes aussi, souvent jolies, n'est-ce pas trop présumer des effets de la grâce et de la puissance des vœux monastiques?

Nous avions à la roberie un petit autel particulier dédié à la sainte Vierge. Le soin m'en était confié. Tous les samedis j'allais cueillir dans les jardins des fleurs et de la verdure pour décorer notre oratoire. Je connaissais à peine les jardiniers et je m'adressais indifféremment au premier que je rencontrais. Bientôt je remarquai qu'un des convers, un tout jeune homme, guettait mon apparition au jardin... il venait au-devant de moi, chargé des plus belles fleurs; il ne craignait même pas de dévaster le parterre de notre mère... Je lui en fis un jour l'observation... Il rougit et me dit d'une voix émue qu'il voudrait avoir en sa possession ce que le monde produisait de plus beau et de plus excellent, afin d'avoir le bonheur de me l'offrir. Je regardai le jeune convers fort étonnée de ses paroles et surtout de l'expression qu'il leur donnait.

Le samedi suivant je ne descendis pas, j'envoyai madame Aimée. Des fenêtres de notre atelier, j'apercevais le frère Julien; il allait et venait, arrosant, brisant, taillant, toujours dans la direction des allées que je parcourais.

Le soir, avant complies, je le vis fouiller dans un massif, il en retira un paquet de fleurs, il les considéra quelque temps, puis il les mit en pièces et les dispersa... Je compris et je tremblai.

Le jeune frère paraissait faire du jardinage un peu en amateur, car il ne travaillait pas régulièrement : probablement il allait au jardin à ses heures perdues. Le matin il remplissait les fonctions de clerc et répondait la messe au P. Augustin; c'était lui aussi qui le servait à table. Quelquefois il accompagnait le Père dans ses sorties.

Le convers était de petite taille et assez laid, mais d'une laideur distinguée.... il avait le teint excessivement brun, les cheveux crépus, le front développé, ses yeux étaient noirs, brillants, un peu égarés, ses lèvres fortes, vermeilles, proéminentes. Il y avait du mulâtre dans l'ensemble de sa physionomie, dans la forme du nez, dans l'accentuation de la bouche.

Le lendemain, pendant la messe, je relevai deux fois les yeux et deux fois je rencontrai le regard farouche et passionné du jeune clerc.

Le samedi suivant, je descendis à la récréation, mais je m'éloignai des parterres et j'allai cueillir des épines blanches et des fleurs champêtres dans une prairie qui dépendait de l'enclos. Je croyais avoir échappé à l'attention du frère Julien... En un moment il fut près de moi : il avait une charge de fleurs...

— Pourquoi me fuyez-vous? me dit-il doucement... est-ce que je vous ai offensée?... est-ce que vous me haïssez?... Depuis quinze jours je ne puis plus dormir. Il faut prendre mon bouquet, car je ne veux pas que les autres frères fleurissent votre autel, j'en mourrais de chagrin.

Je tendis silencieusement les mains et je m'emparai des fleurs.

— A la bonne heure, dit-il, vous reviendrez samedi, promettez-le-moi, madame; je vous vois bien tous les jours à la chapelle, mais ce n'est pas la même chose. Dieu est là... je suis entre la crainte de l'offenser et le désir insatiable de vous

contempler... tandis qu'au jardin, oh! je me sens bien heureux! vous me parlez, j'entends votre voix plus douce que celle des anges. Les anges! savez-vous, j'en ai vu quelquefois pendant mon sommeil; ils n'étaient pas aussi parfaitement beaux que vous.

— Mon frère, lui dis-je, soyez plus raisonnable, je vous prie, vous devez comprendre que ces plaisanteries...

— Oh! ce ne sont pas des plaisanteries, croyez-le bien, je parle sérieusement. J'ai là, continua-t-il en pressant sa poitrine, quelque chose de doux et de triste, de tendre et de douloureux, qui me presse et me délecte, qui me brise et me transporte... Il y a des jours où je voudrais que la terre entière, dévastée, dépeuplée, ne fût qu'un immense désert, et dans ce désert, je voudrais être seul avec vous, seul à vous servir à genoux, seul à vous adorer comme j'adore la sainte Vierge...

J'étais épouvantée des paroles de ce jeune insensé et trop émue moi-même pour essayer de le réprimander. Je m'éloignai en lui faisant signe de la main de rester et de ne pas me suivre.

Mon embarras était indicible. Devais-je avertir les supérieurs? était-ce folie de la part du convers ou bien un oubli passager que ma sévérité et ma tenue contiendraient? Il m'en coûtait de dénoncer cet enfant, de le faire chasser; j'avais entendu dire qu'il était orphelin, indolent, capricieux, sans profession réelle. Que deviendrait-il?

J'évitai soigneusement tout ce qui pouvait me rapprocher de lui. Il osa m'écrire plusieurs fois. Je ne sais qui prêtait son concours à cette correspondance illicite; je trouvais les lettres dans les plis de mon ouvrage, sous mon traversin... N'ayant pas été surprise par mes compagnes, je continuai à garder le silence.

Ces lettres étaient pleines d'une passion extravagante; le jeune homme ne se contraignait plus, il me proposait de m'enlever, de fuir avec lui, il me demandait avec insistance des rendez-vous et menaçait de se tuer sous mes yeux si je le refusais.

Je n'avais garde de répondre et je me tenais dans une réserve qui rendait toute rencontre impossible : enfin je ne reçus plus de lettre, je commençais à respirer.

Un soir, c'était pendant les avents de Noël, il y avait six mois que j'étais en butte à ses obsessions, un soir, dis-je, je me rendais à la chapelle pour l'adoration; je traversais seule un corridor obscur; j'atteignais la porte du chœur lorsqu'un homme se dressa devant moi; la lampe du sanctuaire refléta sa lueur morne sur un objet métallique; une légère plainte répondit au mouvement de cette lueur : l'homme tomba, je poussai un cri de terreur, entrevoyant déja l'horrible vérité. On accourut du chœur et du réfectoire. La première, j'essayai de relever le blessé, ma main rencontra quelque chose de chaud et d'humide : c'était du sang. Ma

robe, mon voile en étaient couverts, soit que le sang eût jailli jusqu'à moi, soit qu'en me baissant j'eusse moi-même souillé mes vêtements.

Ce blessé, c'était le pauvre Julien; il venait de se frapper en pleine poitrine.

La stupéfaction de nos sœurs égalait leur horreur.

On appela les frères, le jeune homme était évanoui ; on l'emporta : une trace sanglante marquait la voie du lugubre cortége. Machinalement et poussée comme par un ressort, je suivis... A la porte du bâtiment habité par les convers, on congédia les femmes, excepté l'infirmière. Je restai debout tout égarée devant cette porte fermée; une sœur de cuisine me prit par le bras :

— Venez-vous-en, madame Anatolie, me dit-elle, ne voyez-vous pas que vos mains sont pleines de sang, il faut vous laver et changer de vêtements.

J'entrai à la cuisine, on me donna une jatte d'eau ; j'y plongeai mes mains. Je ne savais où j'étais, je voyais du sang partout... Cependant je ne m'évanouis pas : j'écoutais ce qui se passait autour de moi ; je vis passer le P. Augustin ; il marchait rapidement ; un frère courait après lui, portant un surplis et une étole sur son bras...

— Est-ce qu'il va mourir ? m'écriai-je.

— Je ne saurais dire, répondit la converse ; on va toujours l'administrer...

Au bout de quelques instants, un autre frère vint me demander de l'eau tiède : il n'en a pas pour deux heures, nous dit-il... Les cheveux me dressèrent sur la tête, c'est-à-dire que je sentis comme un millier d'aiguilles me traverser et me labourer le crâne. Je me levai avec effort et cherchai l'escalier ; mais je ne le voyais plus...

— Vous vous trouvez mal, me dit la converse, grand Dieu ! ce n'est pas étonnant, vous qui avez été témoin de la chose.

Aidée de cette sœur ou d'une autre converse, je montai au dortoir et je pus dépouiller cet horrible vêtement. Lorsqu'on vint me dire de passer chez notre mère, j'étais au lit.

L'émotion était si grande que madame de Boys-Crespin, oubliant toute étiquette, vint me trouver elle-même. Mon premier mouvement fut de tout avouer, mais s'il devait mourir, à quoi bon ?

La manière dont madame Ludivine m'interrogea ne me fit pas repentir de ma discrétion.

— Racontez-moi ce que vous avez vu, me dit-elle d'un ton dur et impatient... Croyez-vous que le frère Julien se soit frappé volontairement?...

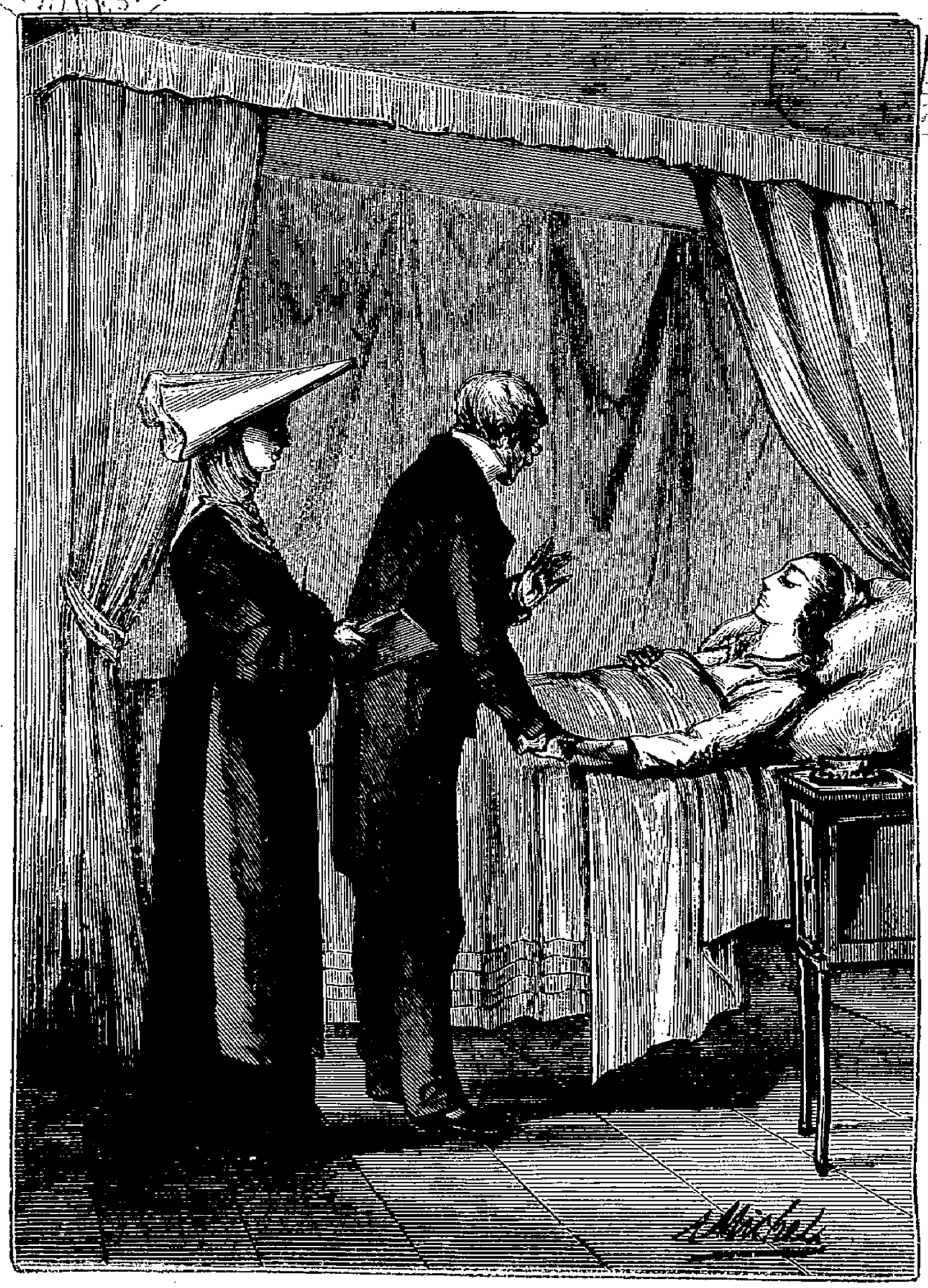
— Je n'en sais rien, ma mère, j'ai vu briller une arme, puis j'ai vu un homme à terre.

— Vous a-t-il heurtée ?

— Non, ma mère.

— Le couloir était-il éclairé ?

— A peine, comme d'habitude.



Le pieux médecin ordonna quelques adoucissements (page 76).

— Cependant, vous avez entendu quelqu'un.

— Oui, ma mère.

— Oui, ma mère !... non, ma mère ! vous ne sauriez donc entrer dans les détails et m'épargner toutes ces questions...

— Je ne sais pas autre chose...

— Il est probable, très-probable, reprit madame de Boys-Crespin, que tout ceci est le fruit d'un accident fortuit... Oui, ce doit être un accident : le frère Julien n'était pas fou, et un suicide est impossible dans nos maisons : Dieu ne le permet-

trait pas. Ce jeune homme se sera maladroitement atteint avec le couteau qu'il tenait dans la main. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'il fût dans ce corridor interdit aux frères... Vous ne pouvez donc pas m'expliquer cela?...

— Je ne faisais qu'arriver quand il est tombé.

Notre mère me regardait en face; elle avait à la main une de ces petites lanternes de papier gaufré, si fort à la mode dans les fêtes publiques; elle avait reployé l'enveloppe et dirigeait sur mon visage la flamme de la bougie.

Elle se tut sans m'adresser le moindre mot d'intérêt : elle était mécontente, peut-être défiante....

Moi, je souffrais mille martyres, clouée sur mon lit et n'osant ni me lever, ni demander d'explications à nos sœurs.

Je passai une abominable nuit ; le matin j'eus la force d'aller au chœur ; le couloir avait été lavé, ainsi que le mur où Julien s'était appuyé. Je tâchais de lire sur les physionomies le sort de l'infortuné. Le P. Augustin était triste, il avait le sang à la tête, il semblait fatigué. Je me disais : Il a passé la nuit près de lui, vit-il encore, a-t-il parlé?

A la récréation, il ne fut point question de cet affreux événement, la plupart de nos sœurs l'ignoraient encore. Je cherchai vainement une des infirmières. Rien n'était plus naturel que mon inquiétude; cependant je n'osais la manifester, je croyais que mon secret s'échapperait avec ces marques d'intérêt.

Le soir seulement j'appris d'une des sœurs de cuisine que l'état du novice était grave, mais non désespéré : le médecin en répondait, mais la guérison serait longue, à cause du sang que le malade avait perdu.

Je regardais mes mains avec horreur...

La converse ajouta tout bas et en s'approchant de mon oreille : En passant par la cuisine, il nous avait volé un couteau ; il l'a bien fait exprès, car il l'a avoué et il veut arracher l'appareil.

— Sait-on le motif ?

— Une amourette au dehors, à ce qu'il dit : Ah dame! ce petit garçon-là était joliment effronté : nos mères le gardaient tout de même, parce que c'est le protégé d'une grande dame, d'aucuns disent son fils.

Il avait parlé, le pauvre enfant!... mais il avait dépisté la curiosité. Je résolus de faire comme lui et de garder éternellement le funeste secret.

La maladie fut longue ; par une inexplicable fatalité, je ne pus jamais en avoir de nouvelles positives et détaillées. Les personnes qui l'approchaient devaient avoir des instructions sévères à ce sujet, et la prudence me commandait la discrétion.

Je l'ai entrevu deux fois, pendant sa convalescence ; il se promenait au pâle soleil de février, le long de la maison des frères; il était horriblement changé, son teint était devenu livide, presque blanc; il s'appuyait sur le bras d'un vieux

frère, ses yeux fiévreux, agrandis, se tournaient encore vers les fenêtres de la roberie.

Dès qu'il fut en pleine convalescence, il disparut subitement. Je ne sais pas bien où on l'envoya; j'espère qu'il a guéri de sa blessure, sinon de sa folle passion.

Quand il ne fut plus là, j'éprouvai une sensation pénible, douloureuse, une sensation de vide et d'isolement. Tant que la lutte avait duré, il me semblait que je ressentais plus d'éloignement que de sympathie pour ce pauvre étourdi. Me faisais-je illusion, et déjà mon cœur était-il plus faible que je n'osais me l'avouer? ou bien d'après une superstition assez répandue dans les provinces du Midi, le sang avait-il scellé entre nous comme un pacte fatal?.. Toujours est-il que je me sentis plus triste, que je souffris davantage. La chapelle me parut plus déserte, plus sombre. Si le pauvre convers eût succombé, je ne sais ce que je serais devenue.

Le printemps me trouva dans ces dispositions de tristesse rêveuse. A la récréation je me promenais lentement, silencieusement le long des charmilles : je pensais à Julien. Mes forces s'en allaient peu à peu : je voyais nos sœurs sourire et folâtrer, mais je ne pouvais plus me mêler à leurs jeux.

Lorsque madame de Boys-Crespin était dans ses jours de familiarité et de bonne humeur, elle nous conduisait au nouveau bâtiment. Je ne m'intéressais plus à rien ; cependant j'étais stupéfaite de ce déploiement de constructions et je songeais que la pensionnaire-providence devait être bien riche.

Le plus souvent je restais au jardin en compagnie d'une vieille professe ; toutes nos sœurs s'en amusaient un peu. Elle s'appelait madame Virginie. Elle avait plus de 60 ans, mais il n'y avait qu'une dizaine d'années qu'elle avait pris le voile; elle n'avait jamais pu se ployer absolument à la règle et, tous les jours, elle commettait quelque infraction ou quelque bévue.

Nos tête-à-tête fréquents amenèrent les confidences, de son côté du moins, car pour moi la nature de mes peines me réduisait au silence.

J'appris non sans confusion que cette vieille dame que l'on traitait si lestement, appartenait à la plus haute noblesse et qu'elle avait jadis occupé dans le monde une position très-élevée. Ruinée complétement par un fils prodigue, qui avait mis à fin l'œuvre de destruction commencée par son père, madame de L... s'était réfugiée dans une de nos maisons. Elle eut toutes les peines du monde à parvenir à la profession, il fallut l'intervention de hauts personnages, aidée de leur générosité.

Madame Virginie était venue à G. à la suite de madame de Grancion ; on lui avait alors donné un petit emploi qu'elle remplissait minutieusement. Plus tard on lui retira cet emploi ; elle en fut attristée : elle se sentait inutile à la communauté, et madame de Boys-Crespin n'aimait ni les vieillards, ni les malades : c'étaient des valeurs mortes...

La société de madame Virginie me faisait du bien : sa douceur, son calme, sa

résignation m'inspiraient de bonnes et salutaires pensées ; sa triste expérience du monde m'encourageait à supporter plus patiemment le joug de la règle. Cette âme désabusée, froissée dans ses plus chères affections, n'avait jamais une parole acerbe, un retour véhément. Elle était arrivée, sans y laisser son cœur, naturellement tendre, à un détachement parfait des choses de la terre, à un abandon confiant dans la volonté de Dieu... Elle attendait la mort comme une délivrance...

Cette amitié, qui n'avait rien d'exclusif et de contraire à la règle, excita le mécontentement de madame Ludivine. Notre supérieure avait un travers très commun chez les personnes intrigantes, c'était de croire que l'on parlait toujours d'elle ou de son administration. L'idée d'un blâme, d'un contrôle, quel qu'il fût et de si bas qu'il vînt, lui était insupportable.

Un dimanche que nos sœurs visitaient les chantiers, madame Ludivine me fit appeler, et tout haut, devant toute la communauté, elle me demanda aigrement ce que je trouvais de si attrayant dans la société de madame Virginie, sourde comme un pot et ennuyeuse comme la pluie, pour que cette *liaison particulière* me fît négliger mes autres sœurs et mettre de côté la pratique de la règle.

Je dus me mettre à genoux pour recevoir cette juste réprimande. Une fois relevée, je suivis la récréation, et depuis lors il me fallut renoncer aux doux et salutaires entretiens de ma vieille amie.

Cette rigueur inutile me fut très-sensible : je crus y voir le témoignage de sentiments haineux, assez semblables aux dispositions de madame Sosthénie.

CHAPITRE VIII

L'évêché et le couvent. — Une ancienne connaissance. — Les amours de madame Ludivine. — Mademoiselle Saint-Chéron. — Le cigare et la supérieure. — Ce que coûte un caprice chez des religieuses. — Mes nouvelles fonctions.

Les prospérités de madame de Boys-Crespin semblaient toucher à leur apogée. L'argent abondait : outre les largesses de mademoiselle Saint-Chéron, une autre dame venait de mourir en léguant à la communauté une somme de trente mille francs ; il est vrai qu'un procès était engagé avec la famille, mais le résultat ne pouvait en être douteux, tant la donation était habilement constituée.

Un incident assez désagréable vint subitement traverser cette période de chance.

Monseigneur de G... protégeait spécialement notre maison : c'était presque son œuvre. Tant que les embarras financiers avaient pesé sur elle, il avait feint d'ignorer l'existence du fameux magasin ; mais quand il apprit de madame Ludivine elle-même que tout marchait singulièrement, il fit des observations. Il dit à notre supérieure, combien il avait été harcelé, soit par des marchands vexés, soit par des particuliers scandalisés d'un pareil commerce. Il lui rappela que les

lois canoniques défendaient expressément aux religieux ou religieuses toute espèce de négoce et il l'engagea à donner satisfaction immédiate à ces lois et à l'opinion publique.

Bien que l'évêque du diocèse n'eût chez nous qu'une autorité de convention, la congrégation étant exempte et ne relevant que du pape, madame Ludivine tenait à se conserver en bons termes avec le prélat, mais elle tenait aussi à sa chère boutique. Comment faire?...

Au lieu de témoigner de la mauvaise humeur, elle convint avec bonhomie qu'elle avait quelque peu enfreint les limites du droit canon, et elle promit à monseigneur de lui obéir dans un bref délai. Elle lui demanda humblement s'il leur serait permis de continuer le débit des petits objets nécessaires au pensionnat, afin d'éviter les courses en ville. Monseigneur accéda gracieusement à ce dernier point ; il sortit très-édifié de la soumission de madame Ludivine. Le soir, dans son salon, il disait à ses habitués : « — Je ne sais vraiment pas pourquoi on accuse la mère de Boys-Crespin d'orgueil et d'ambition, c'est la meilleure et la plus humble religieuse que je connaisse ; ma conscience vient de me forcer à lui faire un fâcheux compliment ; elle s'est empressée de se rendre à mes vœux avec une bonne grâce charmante. »

A la même heure, madame de Boys-Crespin, rouge de colère et frémissante d'indignation, s'épanchait avec ses intimes : — Croiriez-vous, disait-elle, que ce vieux fou d'évêque (textuel) s'en vient, pour plaire à des boutiquiers et à des bigots, de me signifier de tuer la poule aux œufs d'or?

Inutile de dire que rien ne fut changé ; le négoce continua, les petits ruisseaux vinrent, comme par le passé, alimenter la grande rivière ; mais la conscience de monseigneur était rassurée, madame Ludivine avait promis... et lorsque de nouvelles plaintes arrivaient à ses oreilles, il répondait : Vous vous trompez ou l'on vous trompe ; le magasin n'existe plus ; j'ai simplement permis les fournitures des pensionnaires ; si l'on insistait, il ajoutait : Calomnies ! misérables calomnies que tout cela !

Ces petites histoires d'évêché divertissaient beaucoup nos sœurs. Je les écoutais avec une profonde indifférence, quelquefois avec dégoût : je n'avais pas le talent de m'associer à ces petits bonheurs où il entre par trop de parti pris... Je regrettais plus que jamais les bonnes et sages conversations de madame Virginie.

Je passai un triste été. La vue des fleurs, les promenades au jardin me rappelaient les ennuis de l'année précédente et la passion du pauvre Julien.

Le jour de la Fête-Dieu, les parfums violents qui remplissaient la chapelle me portèrent au cerveau. Je fus obligée de sortir : l'infirmière me suivit ; elle me fit asseoir au grand air... J'eus une crise de larmes semblable à celle que j'avais éprouvée dans la diligence qui m'amenait à G... Cette crise me soulagea momentanément.

Ce que je mangeais ne me nourrissait plus, le médecin ordonna un régime fortifiant, du repos et de la distraction... — De la distraction !... La secrétaire de madame qui assistait aux consultations haussa les épaules. On me donna de la viande et du vin pendant quelques jours ; mais soit que l'on n'eût pas confiance dans la piété du médecin, je repris l'ordinaire de la maison.

Sur la fin de l'été, il arriva successivement plusieurs dames, et un convoi d'invalides fut dirigé sur la maison générale ; madame Virginie était du nombre. Je ne pus m'empêcher de pleurer en l'embrassant; elle-même était attendrie.

Au nombre des nouvelles venues, je retrouvai avec un sentiment de joie et de surprise une ancienne compagne d'Orléans, madame Claudia.

Elle me reconnut à peine, tant j'étais changée, affaiblie et triste. Elle aussi avait changé, mais quelle différence ! Ce n'était plus la religieuse pâle et dolente que les battements de cœur étouffaient.... Son visage était rempli, son teint frais et légèrement coloré; sa beauté refleurie avait pris un éclat extraordinaire. Ses grands yeux, noirs comme la nuit, lançaient des éclairs vifs et brûlants, et sur son front épanoui semblaient flamboyer les lueurs d'une secrète révolte.

Sans se soucier de la règle et du reste, elle m'embrassa étroitement.

— Que je suis heureuse de vous revoir, ma chère sœur, me dit-elle, mais comme vous voilà languissante et défaite... Nous causerons plus tard, ajouta-t-elle tout bas, en voyant que cette expansion attirait les regards de nos sœurs.

Effectivement nous causâmes, et mon étonnement fut inouï : elle était beaucoup plus instruite que moi de tout ce qui pouvait m'intéresser. Ainsi elle connaissait la triste fin de mes parents et les scandales de l'abbé Desherbiers ; elle savait tous les détails de mon voyage à Saint-Marceau, et j'appris d'elle les démarches infructueuses que la communauté avait fait faire pour tâcher de découvrir ce qu'était devenue la petite fortune de ma mère.

Ce n'était pas tout. Lorsque j'avouai à madame Claudia que j'étais loin d'être heureuse et que je regrettais ma liberté, elle me dit : Eh ! pourquoi n'avez-vous pas profité de ce gros héritage qui vous est échu il y a quelques années ?

— Un héritage? Que voulez-vous dire?

— Mais celui d'un vieux cousin de votre grand-père.

— Je n'en ai jamais entendu parler...

— Vous vous moquez de moi, ma sœur! On ne vous a jamais parlé de je ne sais combien de cent mille francs que l'on vous a légués, d'un testament qui ne devait être ouvert que le jour où vous auriez vingt-cinq ans?

— Je vous jure, ma sœur, que voici la première fois... Mais, vous-même, ne vous moquez-vous pas?

— Du tout, ma chère : madame Blandine possédait à fond tout le secret de cette machination, elle m'en a parlé plusieurs fois. (Autre étonnement.)

— Vous étiez donc la confidente de madame Blandine?

— Hélas oui, ma pauvre enfant, et si vous êtes maintenant malheureuse, j'ai de

cruels reproches à me faire; j'étais si jeune alors! Je n'avais pas vingt ans... Croyez que si je vous ai trompée, j'étais dupe moi-même, je croyais bien mériter du bon Dieu en aidant à raffermir votre vocation, ébranlée par les tentations : voilà ce qu'on me disait.

Les bras me tombaient, et je regardais stupidement madame Claudia...

Elle reprit vivement : Ne parlons plus du passé, mon amie, et voyons s'il n'y aurait point quelque remède aux maux du présent ; ce testament qui vous faisait légataire universelle a dû vous être présenté ?

— Non, je ne l'ai pas vu.

— Alors vous avez dû signer quelques papiers, une procuration, par exemple.

— Je ne saurais vous dire.

— Comment, pauvre chère sœur, est-ce que vous avez perdu la tête, vous ne savez pas si vous avez donné votre signature?...

— Je me rappelle avoir été malade à C..., oui, je me rappelle cela. Je prenais une potion narcotique. Notre mère et madame Sosthénie m'ont fait signer un papier timbré que je n'ai pas lu. J'avais la tête lourde; j'étais plongée dans un demi-sommeil. Cependant pour être juste, je me rappelle aussi qu'on m'a offert de lire ; mais je ne le pouvais pas.

— Eh bien! dit madame Claudia avec une ironique indignation, vous pouvez vous vanter qu'on vous a soustrait près d'un million... Je ne sais ce que la congrégation aura touché, mais votre tante de Marcillac, qui, grâce à la connivence d'un notaire fripon, avait levé cette belle affaire, a dû se faire la part du lion.

J'étais indignée et stupéfaite. Je n'osais croire ce que m'affirmait madame Claudia, et cependant ces faits étranges éclaircissaient pour moi certains points demeurés obscurs jusqu'alors; d'abord pourquoi les Marcillac avaient tout fait pour me faire disparaître, moi issue d'une branche déclarée illégitime et qui ne portais pas leur nom ; ensuite pourquoi on avait déployé tant d'artifices et de misérables moyens pour me retenir au couvent lorsque je voulais sortir.

De pareilles révélations ne pouvaient qu'accroître ma tristesse, si déjà elle n'eût été à son comble. Je n'avais plus même la force d'en vouloir à qui que ce fût, et lorsque Claudia pressa mes mains en me demandant pardon, je l'embrassai sans arrière-pensée.

Cette pauvre fille n'était pas trop heureuse non plus. La comédie de révolte qu'elle avait jouée à Orléans, était devenue une affligeante réalité; elle me dit qu'on l'avait envoyée en pénitence sous la férule de madame de Boys-Crespin.

Son intimité avec madame Blandine, possédée d'un irrésistible besoin de parler et initiée aux grandes affaires de la Maison générale, avait rendu madame Claudia dépositaire d'une foule de petits secrets. Ainsi elle connaissait à fond le passé de notre supérieure, et, dès le premier démêlé qu'elles eurent ensemble, elle eut la cruauté de lui laisser voir qu'elle n'ignorait rien de ce passé.

Il était triste et assez humiliant.

Madame Ludivine, fille unique du dernier baron de Boys-Crespin, était des environs de N... Elle avait perdu sa mère de bonne heure, et son père l'avait fait élever au couvent. En sortant de ce couvent, on lui avait donné pour gouvernante et pour compagne une Anglaise de bonne famille, douce, bien élevée, mais pauvre. Dire ce qu'elle eut à souffrir avec son élève serait superflu. Mademoiselle de Boys-Crespin était méchante, emportée, sèche de cœur, volontaire et inconséquente. Son père était son premier esclave : malgré les travers et les défauts de sa fille, il l'adorait. Il était resté veuf à trente ans, et n'avait pas voulu se remarier, par tendresse pour elle ; sa préoccupation journalière était de la bien marier.

La laideur et surtout le caractère bien connu de l'héritière n'attiraient pas les prétendants... Ce fut la première déception de la jeune fille, qui s'imaginait, en quittant le couvent, voir à ses pieds toute la noblesse de la province. L'ennui et le dépit suivirent cette déception, et mademoiselle de Boys-Crespin devint plus excentrique, plus exigeante que jamais. Le père et la gouvernante étaient à bout de courage et de patience.

A cette phase de mauvaise humeur succéda, sans transition, un calme, une rêverie, un besoin de solitude qui eussent éclairés des gens moins prévenus.

La jeune fille avait rencontré ce qu'elle désirait, ce qu'elle cherchait peut-être.

Le château de Boys-Crespin était en réparation. Le baron avait fait venir un jeune entrepreneur de N..... C'était un garçon de bonne mine et de jolies manières, bien mis, bien ganté, montant à cheval avec élégance. Comment ces deux jeunes gens placés si loin l'un de l'autre sur l'échelle sociale s'entendirent-ils ? C'est ce qui ne fut pas bien connu, mais ce qui s'explique assez facilement, du reste.

Or, il arriva qu'un beau jour le curé de la paroisse, tout confus et fort ennuyé de la commission, s'en vint humblement prévenir son seigneur que mademoiselle sa fille courait la campagne avec l'entrepreneur, et que sa réputation était des plus compromises.

La colère du baron fut épouvantable. Il aimait sa fille, mais il était entiché de sa noblesse et de son blason comme le doit être tout bon noble Angevin. Sa fille compromise avec un homme de basse roture, presque un ouvrier!... Il eût préféré la voir morte.

Si le baron eût osé, il eût fait bâtonner Henri Martin, l'heureux coupable. Aux emportements, aux reproches insultants du noble, l'entrepreneur avait répondu avec une arrogante fatuité que, si la réputation de mademoiselle de Boys-Crespin avait souffert des bontés qu'elle avait eues pour lui, il était prêt à l'épouser et à réparer ainsi les torts qu'on lui reprochait.

Il y eut des scènes horribles entre le père et la fille : l'orgueilleuse et fantasque demoiselle aimait passionnément le beau jeune homme : elle passa sur son origine vulgaire...

Saint-Ouen (Seine). — Imp. Jules Bonn.

C'était un garçon de bonne mine, montant à cheval avec élégance (page 112).

En dépit de sa rage et de sa douleur, le baron fut obligé de consentir au mariage.

Les bans furent publiés. Encore quelques jours et mademoiselle Elodie de Boys-Crespin allait troquer son noble nom contre celui de madame Martin.

Le château était encombré d'ouvrières et de fournisseurs. On venait tous les jours de N... apporter quelques parures, essayer quelque chiffon.

Un matin, une jeune ouvrière, accompagnée d'un petit garçon de cinq à six ans, se présenta un carton à la main ; on l'introduisit sans difficulté auprès de la

châtelaine. L'entrevue ne fut pas longue... On vit sortir la jeune mère et son enfant pâles et consternés.

Mademoiselle Elodie, rouge comme une cerise, le visage contracté et bouleversé, les suivait. Elle appela un valet.

— André, dit-elle, jetez ces gens dehors, et, lorsque M. Martin se présentera cette après-midi vous lui direz que je ne reçois pas.

Elle monta ensuite chez son père ; quand elle eut raconté l'affront qu'elle venait de recevoir, le baron lui dit sévèrement : Autrefois une fille de votre nom et de votre rang ne se serait pas abaissée comme vous l'avez fait. Après un pareil outrage, vous n'avez plus maintenant qu'un avenir possible, c'est de prendre le voile...

— C'est ce que je ferai, mon père...

Sa couronne et sa robe de mariée lui servirent pour faire profession.

Cette vocation violente eut de poignantes réactions, et mademoiselle de Boys-Crespin, en faisant profession, ne réforma ni son caractère, ni ses habitudes.

Claudia travaillait à l'atelier de broderie ; cependant, comme elle se moquait ouvertement de la règle, elle trouvait toujours quelques ruses pour s'échapper et venir causer avec moi. Elle me racontait volontiers les anecdotes qui touchaient autrui, mais quoiqu'elle parût avoir confiance en moi, elle se taisait sur ce qui lui était personnel. Je voyais qu'un secret de bonheur et de tristesse agitait cette âme tourmentée.

Le bien-aimé ne paraît pas encore.

Elle avait une voix merveilleuse : à la chapelle, elle dominait toutes les voix ; il était une strophe qu'elle chantait avec une expression vibrante et passionnée.

Ses longs regards semblaient chercher autour d'elle un bien-aimé qui n'était pas celui du tabernacle.

Elle attendait... elle espérait... elle était tour à tour inquiète ou calme...

Une fois, en lui montrant notre maison ou plutôt notre palais qu'on achevait de couvrir, je lui dis : Nous irons demeurer là dans six mois...

— Vous, me dit-elle, pas moi, j'espère...

Une autre fois, elle me dit, avec une agitation anxieuse : Il va partir des sœurs d'ici pour l'Amérique...

Je répondis : Oh ! que ne suis-je de celles-là...

— Tu n'en seras pas, répliqua-t-elle.

Après cette confidence, elle me parut plus troublée ; une secrète angoisse la faisait parfois frissonner.

Enfin, un beau jour, on chercha discrètement et vainement madame Claudia par toute la maison ; on fouilla les massifs du jardin, tous les recoins du bâtiment neuf. Le même jour disparut aussi un jeune Père, récemment arrivé de Paris et qui devait accompagner nos sœurs au delà de l'Océan.

Le coupable bonheur des deux fugitifs ne m'inspira nulle envieuse pensée, mais l'absence de Claudia creusa un nouveau vide autour de moi.

En admettant comme rationnelle la vie du cloître, on ne peut nier que la sévérité de la règle sur les amitiés humaines ne soit une conséquence inévitable de cette vie. Si le cœur de la religieuse s'épanche trop, il finit par recevoir de douloureuses blessures, et ces blessures-là sont d'autant plus profondes que les objets extérieurs ne viennent pas vous en distraire. L'âme est troublée, la prière sèche, la méditation impossible.

Je me surpris souvent les yeux baignés de larmes au souvenir de cette pauvre Claudia, et pourtant c'était à elle que j'étais redevable d'une bonne partie de mon malheur. Il me fallut de longs jours et une lutte sérieuse pour anéantir ce misérable regain des tendresses humaines.

Les six mois dont je parlais à Claudia étaient écoulés, et l'on procédait à l'installation de la communauté dans les bâtiments neufs.

Il y eut des jours d'embarras et de désordre qui me rappelèrent le séjour de R...

Un soir, une vieille converse à moitié idiote vint me chercher à la roberie en me disant que j'étais désignée pour aller remplacer madame Anna auprès de mademoiselle de Saint-Chéron ; cet ordre me surprit, cependant je suivis la converse. Ce n'est pas de moi qu'il s'agissait, mais bien de madame Eulalie ; la similitude des noms avait trompé la pauvre sœur.

Nos destinées tiennent souvent à bien peu de chose, et qui pourrait dire quelle puissance aveugle les entraîne ?

J'arrivai donc au quartier des dames à l'heure du souper. La bonne sœur Henriette me demanda si c'était bien moi que l'on avait envoyée. Sur mon affirmation, elle m'introduisit chez sa maîtresse.

J'entrai dans une pièce décorée avec un luxe tout parisien et j'aperçus, pelotonné dans un coin du canapé, un amas de soieries voyantes, surmonté d'un échafaudage de fleurs et de dentelles ; au milieu de ces fleurs et de ces dentelles s'épanouissait l'horrible visage de la vieille Saint-Chéron. Elle jouait avec un chien de race ; elle ne fit pas attention à moi.

La bonne sœur Henriette me rappela ; et, me prenant à part, elle me dit :

— C'est la première fois que vous venez, madame Anatolie, vous a-t-on donné des instructions ?

— Non, bonne sœur.

— C'est étonnant ! on ne vous a prévenue de rien ?

— On m'a dit seulement que notre mère m'avait désignée pour remplacer madame Anna, qui, je crois, a la migraine ; c'est tout.

La sœur Henriette réfléchit un moment.

— J'ai envie d'aller à l'obédience, me dit elle, je ne comprends pas qu'on vous ait envoyée ainsi au hasard..

— Je ne le comprends pas plus que vous.

La sœur se préparait à descendre, lorsque quatre à cinq coups de sonnette, tirés avec une précipitation annonçant la colère, se firent entendre.

La bonne sœur courut ; je restai à la porte, ne sachant si je devais entrer ou non.

— Est-ce qu'on ne me fait pas dîner aujourd'hui ? criait d'une voix enrouée et soldatesque, la vieille femme... qu'est-ce que vous chuchotez là toutes deux ?

— Madame, dit humblement la converse, votre dîner est servi, mais c'est que...

— C'est que tu bavardes avec Anna, n'est-ce pas ?... Et! que diable ! entrez donc, vous, et venez me donner le bras.

— Ce n'est pas madame Anna, elle est malade.

— Que le démon l'étrangle, cette belle mijaurée ! Qui donc est là ?

— C'est une dame que vous n'avez pas encore vue.

— Tant mieux ! j'ai assez des deux autres guenons.

— Venez, me dit la sœur Henriette, venez offrir le bras à madame.

Je m'approchai : la vieille se leva en s'accrochant à moi ; la converse nous précédait ; elle ouvrit les deux battants d'une porte, et nous nous trouvâmes dans une délicieuse petite salle à manger, splendidement éclairée, et devant une table confortablement servie. Le grand lévrier tournait autour de nous en jappant.

Deux couverts étaient sur la table. Mademoiselle Saint-Chéron se laissait nonchalamment et malicieusement traîner ; elle quitta subitement mon bras et prit place dans un grand fauteuil rembourré de je ne sais combien de coussins : elle me fit signe de m'asseoir vis-à-vis d'elle.

La sœur Henriette se coula derrière moi ; elle me dit à l'oreillle : — Ne faites pas attention à tout ce qu'elle va vous conter : elle est plus que folle.

Je restais immobile sur mon fauteuil ; le potage fumait.

— Eh bien ! dit la Saint-Chéron, vous ne me servez pas ?...

— Permettez, reprit la converse, madame Anatolie n'est pas au fait...

— Tais-toi, grosse buse, elle va s'y mettre; ce n'est pas difficile de remplir deux assiettes.

Je servis donc... Mais j'hésitais à manger...

Mademoiselle Saint-Chéron me regardait d'un air défiant :

— Mais mangez donc, dit-elle, est-ce que c'est aujourd'hui que l'on doit m'empoisonner ?

— Mangez la première, me dit la pauvre sœur Henriette, toute bouleversée et comme honteuse.

— Te tairas-tu, reprit l'autre, va dehors, crois-moi ; et elle fit mine de lui jeter une pièce du service à la tête... Non, reste, ajouta-t-elle en voyant la sœur qui se disposait à sortir : tu t'en iras *émoustiller* la Ludivine... En voici une

qu'on a oublié de mettre *au fait*, et elle appuya sur les mots en ricanant... C'est ce qu'il me faut, je l'instruirai moi-même. Vous vous appelez Anatolie, continua la vieille, c'est un joli nom... ça me fait plaisir à prononcer ; Anatolie... mon premier amant se nommait Anatole.

La sœur Henriette me regardait en pitié, elle avait l'air de me dire : Vous en entendrez bien d'autres.

Cependant, à part cette réflexion, le dîner se passa convenablement.

Mademoiselle Saint-Chéron me demanda si je trouvais ses appartements de bon goût : c'était elle qui les avait fait décorer à ses frais... Puis elle m'adressa quelques questions sur ma famille, sur les causes qui m'avaient déterminée à m'enfermer dans un couvent... voyant que mes yeux étaient humides, que ma voix tremblait, elle me dit :

— Ah ! vous avez donc encore quelque chose qui ressemble à du cœur, vous... ça vous fait pleurer de vous parler de votre père et de votre mère !... Morbleu, voilà la première fois que je vois cela depuis que je suis enterrée au fond de cette bicoque.

Après dîner, nous revînmes au salon. La sœur Henriette apporta tout l'attirail d'un fumeur et mademoiselle Saint-Chéron, réinstallée au coin de son canapé, se mit à couper et à enflammer un cigare.

C'était un spectacle curieux que cette vieille femme enrubannée avec son cigare à la bouche. Je n'ai jamais vu rien de si laid : sa toilette, sa coiffure semblaient faites exprès pour faire ressortir son affreux visage. On eût dit un vrai singe. Elle fumait silencieusement. Elle m'avait envoyée à la fenêtre, de là je voyais reluire ses yeux gris, comme les prunelles d'un chat en colère.

Vers huit heures, pendant la récréation, madame de Boys-Crespin vint faire visite à sa chère pensionnaire.

On peut s'imaginer quels furent son mécontentement et sa surprise, en me trouvant établie sans préambule dans ce poste délicat : mais elle se garda bien de solliciter des explications, elle ne voulait pas être prise en défaut devant sa redoutable pensionnaire.

Ce soir-là j'assistai à une véritable scène de comédie.

La Saint-Chéron ne se leva pas ; c'est à peine si elle répondit aux saluts respectueux de madame Ludivine. Cette dernière prit l'autre coin du canapé. Elle avait les chiens en horreur, pourtant elle souffrit, sans les repousser, les familiarités du lévrier, qui s'essuyait les pattes et le museau sur un pan de la robe immaculée. Je remarquai aussi que la pensionnaire réclama un second cigare, et qu'elle envoyait la fumée avec un dessein très-marqué au visage de notre Mère.

La conversation fut insignifiante et roula sur le dîner et sur l'orage de la nuit précédente.

On voyait que notre supérieure était sur les épines ; au fond, moi j'avais envie de rire, tout en convenant que c'était une horrible humiliation pour une reli-

gieuse, pour une supérieure, une fille de race noble, de supporter de pareilles avanies de la part de cette ignoble femme.

La cloche des matines sonna, notre Mère me fit signe de partir.

— Non pas, dit mademoiselle de Saint-Chéron, je veux qu'Anatolie reste avec moi, c'est une bonne fille qui m'a laissée dîner tranquillement, sans m'assommer de ses sermons et de ses jérémiades.

— Mais, chère Madame (on l'appelait Madame...) madame Eulalie va revenir.

— Pouah! Eulalie, j'en suis encore plus ennuyée que du reste.

— Madame Anatolie a quelques affaires ; elle doit aller à l'office.

— Du tout, du tout ; elle gagnera son office ici, à faire la cour à mes écus, pas vrai, mon cœur ; ce ne sont ni ses brimborions de couture, ni ses patenôtres qui vous rendront la centième partie de ce que vous rapporte la vieille Saint-Chéron...

Madame de Boys-Crespin enrageait de toute son âme.

— Restez, dit-elle, puisque Madame l'exige ; puis elle ajouta plus bas : Je compte, ma sœur, que vous n'oublierez pas vos devoirs envers la maison.

— Qu'est-ce qu'elle vous dit, reprit la pensionnaire avec aigreur... que je suis folle, n'est-ce pas ? parbleu, on m'en fait assez pour en arriver là... tout l'argent est filé... mais le bien... le bien !... eh ! eh ! nous verrons. On ne peut rien faire sans ma signature... Allez à matines, ma chère mère de Boys-Crespin... allez, continua-t-elle en ricanant : moi, je vais causer un peu avec cette belle *geôlière qui n'est point au fait.*

Lorsque notre Mère fut partie, mademoiselle de Saint-Chéron eut un accès de gaieté fébrile ; elle se tordait de rire en se roulant sur le canapé : un moment je crus qu'elle était réellement folle.

Mais elle reprit bientôt son sang-froid. Approchez-vous, Anatolie, me dit-elle, venez vous asseoir près de moi : que dites-vous d'une pareille platitude, hein?... Avez-vous vu comment la Préot, la vieille Préot-Saint-Chéron a fait baiser le bout de sa pantoufle à votre supérieure ; comment la fille du meunier traite la noble demoiselle de Boys-Crespin? J'ai eu autrefois un amant qui écrivait des comédies ; oh! la bonne rengaîne qu'il aurait eue là. Franchement, croyez-vous que la grisette qui vend son honneur pour une robe de quarante francs soit aussi méprisable que cette Boys-Crespin ?

— Je n'ai pas à m'expliquer là-dessus, répondis-je avec embarras.

— Ah ! tout est perdu, dit mademoiselle Saint-Chéron : en deux mots on vient de vous donner la leçon... Vous n'êtes plus la même que pendant le dîner. Eh ! que diable vous fait-on donc, mes pauvres filles, pour vous brider ainsi la langue?

Elle se servit d'une expression bien autrement comique, le bon ton m'empêche de la reproduire ici.

— Allons, continua-t-elle, je le vois bien, on vous a défendu de me parler.

— Mademoiselle, vous vous trompez, je vous assure.

— Pourquoi donc m'appeler mademoiselle? N'avez-vous pas entendu votre supérieure me donner de la dame à bouche que veux-tu ? C'est vrai que c'est plus décent; mais au fait je ne suis ni une dame, ni une demoiselle. Elle se reprit à rire, de ce rire éclatant et brutal qui est le cachet de la plus mauvaise compagnie.

J'étais horriblement décontenancée.

Mademoiselle de Saint-Chéron paraïssait s'amuser beaucoup de la situation, aussi me fit-elle veiller jusqu'à onze heures, Elle se dédommagea de la contrainte qu'elle s'était imposée pendant le dîner ; elle me raconta en gros sa vie abominable, puis elle finit par se plaindre qu'après lui avoir volé tout son argent, on la détenait de force à la communauté.

Je l'écoutais, et, comme je n'essayais ni de l'interrompre, ni de la contredire, elle me prit subitement en affection. Je dus assister à son coucher, une autre comédie... Elle faisait tourner la tête à la pauvre converse, il fallait presque une heure pour la mettre au lit.

Il était près de minuit quand je rentrai au dortoir : j'essayai de m'endormir, mais la singulière et triste soirée que je venais de subir me tint éveillée jusqu'au jour.

Après la messe, je me disposais à monter à notre atelier ; je rencontrai la secrétaire de la supérieure qui me cherchait.

— Madame Saint-Chéron vous demande à cor et à cris, me dit madame Emilie, hâtez-vous de vous rendre chez elle ; notre mère n'a pas le temps de vous entretenir pour votre gouverne, elle vous prie seulement d'être très-réservée et très-prudente : l'avenir de notre maison dépend entièrement des bonnes dispositions de cette vieille dame.

Je répondis par un signe de tête affirmatif et je retournai au quartier des pensionnaires libres.

La Saint-Chéron était encore au lit, parée comme une châsse, avec un peignoir de mousseline orné de rubans couleur de feu et un joli bonnet négligé sur sa vilaine tête.

— Bonjour, mon cher cœur, me dit-elle, avez-vous bien dormi, ma biche ?... je vous ai attendue pour recevoir mon café de vos belles mains : je viens d'envoyer au diable Anna et Eulalie. Servez-moi, mon amour.

Je pris le plateau dès mains de la converse, je le posai sur le lit : je dus faire l'essai du déjeuner, en rompant un peu de pain et le trempant dans le café.

Après le déjeuner on apporta le journal... et quel journal ?... il fallut lire et ne rien supprimer, surtout ce que mademoiselle de Saint-Chéron appelait *des gaudrioles*. Puis vint le lever, la toilette, le second déjeuner, pendant lequel les plaintes et les récriminations recommencèrent.

A midi je passai chez notre Mère. Elle me dit qu'elle regrettait le malentendu

qui l'obligeait à me laisser en possession d'un emploi tout de dévouement et de confiance, mais qu'elle espérait que je profiterais de cette occasion pour me relever dans l'esprit de nos sœurs, que mon insouciance pour le bien général avait pu scandaliser. Elle me pria et elle m'ordonna au besoin de ne pas détruire certaines illusions qu'il était indispensable d'entretenir dans l'esprit de mademoiselle Saint-Chéron. Elle me recommanda de ne la contrarier en rien, d'appuyer en toute occasion sur la détresse où nous nous trouvions lorsqu'elle est arrivée, de flatter son amour-propre excessif, de lui répéter qu'elle est notre protectrice, notre providence, notre appui... Elle me dit aussi de tâcher, çà et là, de lui parler du bon Dieu, de l'éclairer, de l'effrayer même sur ses fins dernières ; enfin elle me dispensa de toute obédience pendant le temps que je resterais près de notre pensionnaire ; elle ajouta qu'elle me croyait assez de bon sens et de vraie dévotion pour ne pas m'épouvanter des jurons et des grosses histoires d'une pauvre vieille qui n'avait plus sa tête.

Cette fois j'étais parfaitement au courant.

Comme je ne répondais pas, madame de Boys-Crespin, dont la contrainte et l'ennui perçaient, malgré son désir d'être aimable et bienveillante, me dit : — Ma sœur, dois-je prendre votre silence pour acquiescement à mes paroles, ou une révolte intérieure ?

— Ma mère, je voudrais que Dieu m'eût épargné la douleur et la honte auxquelles le hasard m'a condamnée ; cependant je ferai de mon mieux et je m'efforcerai de mettre ma conscience d'accord avec votre volonté.

Notre mère haussa dédaigneusement les épaules, et je me retirai.

Une semaine s'était à peine écoulée ; je me sentais réellement à bout de forces.

Voici quelle était ma vie, la vie d'une religieuse !...

Je ne couchais plus au dortoir : mademoiselle Saint-Chéron voulait m'avoir nuit et jour près d'elle : et pour obtenir cette concession, elle avait consenti une hypothèque de cinquante mille francs sur une terre qu'elle avait dans le Berry.

Elle avait sacrifié son délicieux boudoir pour m'en faire une chambre, et tous les jours elle faisait monter quelque meuble : je m'aperçus que ces meubles étaient, comme le verre d'eau sucrée des pensionnaires, payés le double ou le triple de leur valeur.

Je partageais l'ordinaire de ma digne patronne : c'est-à-dire je passais tout d'un coup d'une nourriture frugale, insuffisante, à une table recherchée et succulente.

J'avais à peine le loisir d'entendre la messe le matin et d'aller à un office du soir.

J'étais obligée d'aider la converse dans les soins minutieux qu'exigeait la toilette de madame, de sorte que j'étais à la fois une première femme de chambre et une dame de compagnie.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

C'était un spectacle curieux de voir cette vieille femme avec son cigare à la bouche (page 117).

L'atmosphère dans laquelle j'étais forcée de vivre était imprégnée de parfums énervants ; je crois que j'aurais encore préféré les fades odeurs de la roberie ; car ces parfums m'agitaient et remuaient en moi je ne sais quelles sourdes tentations.

Si la vie des religieuses n'était pas asservie et dominée par la règle et les mortifications, elle serait une monstruosité.

Le luxe mondain de l'appartement me reportait aux splendides salons de Roizet ; la senteur d'une eau, je ne sais plus laquelle, replaça subitement devant mes yeux le visage pâle et doux de Charles Bertin ; après huit ans de luttes intérieures,

Saint-Ouen (Seine). — Imp. JULES BOYER.

les exhalaisons d'un flacon me rappelaient nettement la pression de sa main, l'entraînement de la valse, l'éblouissement des lumières.

Mais qu'était-ce que tout cela en comparaison de ce que j'étais contrainte d'entendre? Le jour où, suivant le conseil de notre mère, je tentai de parler de Dieu à cette âme gangrenée par le vice, elle me répondit par des blasphèmes.

— Faire pénitence, disait mademoiselle Saint-Chéron, ma fille, est-ce que je ne la fais pas, ma pénitence, et une rude !... devenir vieille, horrible, et par-dessus le marché prisonnière chez des femmes, après avoir été la maîtresse du beau comte de C..., après avoir, pendant quinze ans, gouverné la maison d'un des premiers banquiers de Paris, après avoir vu s'asseoir à ma table des princes, des ambassadeurs ! c'est cruel, allez, d'en être où je suis !... Vous qui me volez si *crânement,* mes enfants, vous prierez pour moi, si toutefois il est besoin de prier. De bonne foi, moi je ne crois à rien, ni à Dieu, ni à diable. J'ai cru autrefois, oui, je croyais à la jeunesse, au plaisir, à la fortune : mes dieux sont brisés... Ecoutez-moi, Anatolie, je vous connais déjà et je lis jusqu'au fond de votre pensée. Vous vous ennuyez à la mort et vous voudriez bien être dehors... Aidez-moi, nous nous sauverons ensemble.

J'ai un petit neveu, un joli garçon de trente ans, il a fait son chemin, lui, il est ingénieur, je vous marierai tous les deux, vous me donnerez de beaux enfants ; car, ma foi, vous êtes encore bien belle, malgré tout ce que vous avez souffert... dites, voulez-vous? est-ce qu'il est impossible de s'échapper d'ici?... Vous ne mangeriez plus jamais du son bouilli avec des choux...

— Du son!... dis-je sans pouvoir réprimer un sourire... Pouvez-vous vous imaginer cela, madame?

— Mais c'est Anna et Eulalie qui me l'ont dit plus de vingt fois, les coquines!... Il est vrai qu'il s'agissait de commencer la saignée de mes sacs d'écus. Enfin je suis encore assez riche pour vous rendre heureux... vous venez de me coûter cinquante mille francs, mais il me reste pour plus de sept cent mille francs d'immeubles.

— Puisque vous avez des parents, lui dis-je, pourquoi ne leur écrivez-vous pas?

— Dame, ils sont fâchés contre moi; ils me tourmentaient quelquefois au sujet de l'argent, cela m'ennuyait, je les ai envoyés promener... et pour me laisser ensuite piller par des béguines! D'abord je ne comptais rester ici qu'une saison. Cette diable d'Henriette m'a drôlement entortillée... Ah ! si j'avais de bonnes jambes... ou si encore mes pauvres chevaux n'avaient pas péri...

Ses chevaux, la pauvre Saint-Chéron ! ils se portaient à merveille : on les avait envoyés à notre maison de campagne, et notre mère, l'assistante, la secrétaire s'en servait, ainsi que de la calèche, pour faire des visites aux environs.

Tous mes sentiments de droiture naturelle, de probité étaient révoltés. Je cherchais une excuse à l'odieuse conduite de notre mère et de nos sœurs, je n'en trouvais pas.

Quel qu'eût été le passé de cette malheureuse, quelle que fût l'origine de sa fortune, était-il permis de l'exploiter ainsi ?

CHAPITRE IX

La conscience de madame Ludivine et la mienne. — Prépondérance de la supérieure sur l'aumônier. — Un vieux loup pris au piége. — Manière de se défaire d'un homme gênant. — Le texte du père François. — L'effroi du cachot. — Liberté !!!

Pendant que j'étais en proie à ces troubles intérieurs, madame Ludivine, qui venait d'obtenir son hypothèque, se figurait que tout marchait à souhait et qu'elle devait la signature de mademoiselle de Saint-Chéron à mes influences.

Je cherchais une occasion d'avoir une explication avec notre mère. J'avais consulté le P. Augustin : je le trouvai bien disposé et tout porté à me soutenir. Je savais qu'il avait refusé de s'asseoir à la table de la Saint-Chéron... Le prêtre, le vrai prêtre se retrouvait enfin ; sa conscience parlait plus haut que son appétit.

Autant je désirais entretenir madame Ludivine en particulier, autant celle-ci paraissait éviter un tête-à-tête... Lorsque je me présentais chez elle, elle avait toujours quelque raison de m'éconduire : on eût dit que, malgré son apparente sécurité, elle tremblait que je ne vinsse formuler quelques plaintes.

Voyant que je ne pouvais l'aborder à la coulpe du samedi je m'accusai de façon à lui donner des inquiétudes... Ce fut elle qui me fit appeler.

Notre abord fut réciproquement froid et guindé. Je comprenais que ce que j'allais lui dire serait loin de lui être agréable... de son côté elle se préparait à me recevoir avec une aigreur toute monastique.

Comme elle était plus rusée qu'un renard, au lieu d'entrer directement en matière, elle commença par s'extasier sur ma bonne mine.

— Vraiment, ma chère sœur Soubeyran, me dit-elle, je suis émerveillée du changement qui s'est opéré dans toute votre personne. Le régime de notre chère protectrice vous a été salutaire au dernier point : j'ai regretté un moment la maladresse de la bonne sœur Ignace, mais aujourd'hui, en vous voyant fraîche et reposée, je ne lui en veux plus... Il paraît que vous êtes au mieux avec notre pensionnaire, nous vous remercions personnellement, et au nom de la communauté, du secours que vous nous avez fait accorder.

— Ma mère, permettez, je ne veux pas vous tromper, vous ne me devez absolument rien. Mademoiselle de Saint-Chéron a cédé aux inspirations de la bonne sœur Henriette, sa femme de chambre, qui lui a fait entendre que grâce à ce sacrifice je resterais auprès d'elle; quant à moi, je ne me sens aucune aptitude pour l'emploi que vous m'avez confié, et je viens même pour vous supplier de me décharger d'un fardeau qui meurtrit ma conscience...

— Qu'est-ce? me dit madame de Boys-Crespin, et que prétendez-vous? Com-

ment, voici à peine quinze jours que vous êtes à cet emploi et déjà vous en êtes fatiguée ; je ne connais rien de plus insupportable que ces religieuses dégoûtées de leur sainte profession : elles ne savent ce qu'elles veulent.

— Ma mère, jusqu'à présent je ne me suis jamais plainte et j'ai toujours tâché de remplir mes devoirs...

— Oui, et nous en avons eu la preuve durant le temps que vous avez passé au pensionnat... C'était sans doute aussi votre conscience qui vous faisait afficher des opinions impérialistes...

Je gardai le silence.

— Prenez-en votre parti généreusement, continua madame Ludivine, vous resterez auprès de madame Saint-Chéron, car vous lui êtes plus agréable qu'aucune des dames qui vous ont précédée ; nous avons un impérieux besoin de ses libéralités ; certes, ce n'est pas maintenant l'occasion de la contrarier et de la mécontenter... A la fin du mois prochain, j'espère même que vous voudrez bien la décider à un nouveau sacrifice...

— Jamais, ma mère, non jamais je ne prêterai mon concours à ces déplorables spoliations.

— Spoliations !... mais songez donc, ma sœur, quelle est la triste source de cette fortune ; le seul moyen de purifier ce courant bourbeux, c'est de le diriger vers de bonnes œuvres, de l'employer en fondations pieuses.

— Oui, si les dons sont volontaires et spontanés.

— Il me semble, ma sœur, que vous vous permettez de discuter avec nous... En vertu de la sainte obéissance dont vous avez fait vœu et conformément à la règle, je vous ordonne de conserver votre emploi, de le remplir comme je l'entends.

— Ma mère, je suis désolée de vous résister... ce que vous exigez de moi est incompatible avec les lois impérieuses de la probité, de ma conscience ; le salut de mon âme est en péril ; les exécrables conversations de cette femme souillent mon imagination.

— Mais, je vous l'ai dit : c'est une folle.

— Et si elle est folle, est-il donc juste de lui imposer des actes qui causent un préjudice considérable à des tiers : si sa raison est saine, et elle l'est, n'est-ce pas une chose horrible pour des religieuses de vivre en intimité avec cette ignoble créature, d'être forcées de l'écouter, de lui servir de femmes de chambre ?

— Vous êtes bien orgueilleuse, madame !...

— Peut-être trop, ma mère, mais enfin l'habit que je porte ne m'a pas fait oublier que le sang des ducs de Moret coule dans mes veines...

— Oui, et ce sang est quelque peu mélangé et terni, tant par celui de votre grand'mère l'aventurière, que par celui de votre père, le paysan des Landes...

Ces insultes directes firent bondir mon cœur ; je ne pus refouler l'expression indignée de mon ressentiment.

— Madame, répliquai-je, je ne sais quelle était l'origine de ma grand'mère, mais elle a laissé à Moret les souvenirs d'une vie exempte de blâme et de honte... et mon père, un soldat, un noble soldat, pouvait épouser une fille de noble race, sans la faire déchoir et sans l'exposer à subir de funestes déceptions...

— Vous êtes une misérable effrontée, reprit madame de Boys-Crespin furieuse... Oh ! que je regrette le temps où l'abbesse avait le droit de faire jeter les filles telles que vous dans un cul-de-basse fosse !...

Comme elle prononçait ces mots, le P. Augustin entrait.

— Approchez, mon Père, dit madame Ludivine toute tremblante et les yeux allumés par la colère, approchez et venez ici contempler un fait inouï... Voilà madame Soubeyran qui se pose en révolte ouverte, et qui me dit à moi, sa supérieure : Je n'obéirai pas...

— Je venais précisément, ma mère, pour vous parler d'elle : notre sœur Soubeyran a des répugnances et des ennuis que je conçois, il faudrait aviser à cela.

Le toit du couvent neuf fût tombé sur la tête altière de la supérieure qu'il ne l'eût pas plus abasourdie que cette intervention du P. Augustin.

— Vous vous attendiez donc à la trouver là, dit-elle, supposant une connivence entre nous... et vous la soutenez... et vous l'encouragez... une fille qui n'a pas apporté une demi-dot...

— Pardon, ma mère, répliquai-je vivement, ma dot a été bien au delà de la dot obligatoire. Je sais tout, ajoutai-je en la regardant fixement, je sais ce qu'une dose de laudanum administrée à propos peut coûter à une infortunée, et le profit que la maison en a tiré.

— C'est la malheureuse Claudia, reprit en rugissant madame de Boys-Crespin, c'est elle qui, avant de trahir ses vœux, a trahi le secret de la maison.

— Qu'importe que ce soit-elle ou une autre ?... je vous le répète, je sais tout, et, pécuniairement parlant, puisqu'ici tout se traite au point de vue de l'argent, la communauté n'a pas de reproches à m'adresser...

— L'entendez-vous, mon père, s'écria notre supérieure, l'entendez-vous, cette audacieuse, cette insolente ?

— Ces invectives ne servent à rien, dit tranquillement le P. Augustin ; laissons madame Anatolie s'expliquer, qu'elle le fasse avec convenance, avec mesure... Du moment qu'elle a des scrupules, il est de notre devoir de l'écouter.

— Des scrupules !... ce sont des embarras, des difficultés qu'elle prétend nous susciter ; madame Anatolie est une mauvaise religieuse, vous devez le savoir aussi bien que moi.

— Je ne m'en suis pas encore aperçu, répondit le P. Augustin : notre sœur Soubeyran a été éprouvée par des chagrins de famille : ces chagrins ont pu influer sur son caractère...

— Parlez ouvertement, mon père, vous prenez son parti contre moi.

— Non, je me range du côté du droit et de la justice...

— Du droit!... par exemple...

— La règle est le droit de la religieuse, je suis fâché, ma mère, que vous m'obligiez à vous le rappeler...

— Alors vous niez l'obéissance passive, vous autorisez la révolte, c'est un coup monté entre vous deux...

— Ma mère, cette discussion personnelle ne saurait se continuer devant un tiers sans porter atteinte à notre dignité réciproque. Occupons-nous de madame Anatolie.

— Enfin, avant elle, nos sœurs Anna et Eulalie, la bonne sœur Henriette, toutes trois excellentes religieuses, ne m'ont jamais étourdi les oreilles de ces plaintes, de ces prétendus scrupules...

— Eh bien ! il faut leur rendre leurs anciennes fonctions et décharger la sœur Soubeyran, quoique, à mon avis, il soit convenable d'expulser cette personne.

— A quoi pensez-vous, P. Augustin ? sur notre saint habit, je crois que vous perdez la tête !... ne vous ai-je pas dit quelle était la position de la maison vis-à-vis de madame Saint-Chéron ?

— Il est regrettable que l'on ait pris cette position.

— C'est aisé à dire à vous, mon père, qui ne vous occupez de rien autre chose que de vos commodités et de votre tranquillité ; mais nous... nous !... qui supportons tout le poids de la responsabilité et de l'administration... nous qui luttons, nous qui combattons, nous qui, pour la plus grande gloire de Dieu, avons remis à flot cette communauté qui sombrait ; nous nous trouvons aujourd'hui entravée, brisée peut-être par la mauvaise volonté d'une fausse religieuse...

— Faites ce que je vous disais tout à l'heure, reprit le supérieur un peu ému de cette sortie ; remettez madame Anna ou madame Eulalie en exercice.

— Mais, mon père, vous ignorez donc que madame Saint-Chéron ne veut plus es souffrir... Vous ne connaissez pas la noirceur et la malice de madame Anatolie, ajouta-t-elle avec un geste furibond ; appelée par erreur chez notre bienfaitrice, elle s'est efforcée de capter sa bienveillance, puis, lorsqu'elle a réussi à se rendre indispensable, elle met en avant sa conscience, des délicatesses ridicules, odieuses.

— Pardon, ma mère, dis-je, il n'y a eu ni calcul, ni noirceur de ma part ; je regrette plus que personne l'erreur qui m'a placée où je suis... mais...

— Mais quoi !... voyons, achevez...

— Mais certainement je n'y resterai pas... Tout ce que j'ai souffert depuis neuf ans est inouï, et puisque l'occasion de m'expliquer se présente, je ne craindrai pas de le faire... Vous m'appelez une fausse religieuse ; si vous entendez par là une religieuse qui n'a ni l'esprit, ni le goût de son état, vous êtes parfaitement dans le vrai... Fatalement entraînée hors de ma voie, soustraite à ma famille, à l'époux qu'elle m'avait choisi, j'ai eu la douleur de causer la mort de mon père et de ma

mère... mes remords sont incessants, ils sont atroces... les vœux qui me lient sont plus lourds pour moi que la chaîne d'un forçat... Cependant ces vœux, je les respecte, je n'essaie ni de les briser, ni de les méconnaître... mais j'ai plus besoin qu'une autre de veiller sur moi-même, de n'être pas exposée à des tentations répétées ; j'ai besoin de calme et de silence ! il est au-dessus de mes forces d'entendre une partie du jour ou des confidences licencieuses, ou des plaintes, trop justes, sur le peu de délicatesse de nos sœurs... Enfin, il est pour moi un affreux martyre, une lutte où je succomberai, c'est d'entrevoir la possibilité de recouvrer ma liberté, de rentrer dans le monde, en acceptant les propositions que me fait cette infernale créature.

— Oh ! dit madame de Boys-Crespin avec un sourire qui ressemblait à un grincement de dents, pour cela, soyez-en tranquille, je vous en défie, nos précautions sont prises...

Un morne silence accueillit cette menace. Le P. Augustin regardait la supérieure : on eût dit qu'il ne pouvait croire ce que ses oreilles venaient de percevoir.

— Continuez, ma sœur, me dit-il en rompant le premier ce pénible silence, ne vous laissez pas intimider... vous dites que mademoiselle Saint-Chéron vous engage à fuir avec elle ; ainsi ce n'est pas de bon gré qu'elle reste chez nous ?

— En doutez-vous, mon père ? elle prétend avoir écrit vainement à ses nièces...

— Elle n'a pas écrit, reprit madame Ludivine, et cela pour une raison toute simple, elle ne sait que signer son nom.

— Ma mère, il m'est pénible de vous démentir, voici une lettre qu'elle m'a confiée, il y a deux jours, en m'offrant une partie de ses diamants, si je parvenais à faire mettre cette lettre à la poste.

— Et vous l'avez gardée deux jours, dit ironiquement la supérieure, et pendant ces deux jours, vous aurez, bien entendu, fait quelques tentatives.

— Non, ma mère, c'est malgré moi, d'abord que ce papier m'a été remis, malgré mes résistances et mes protestations ; mon intention était d'en faire abandon entre les mains de mon confesseur.

— A l'insu de votre supérieure...

— Ma mère, vous voyez, c'est devant vous que je rends cette lettre à notre père.

Madame de Boys-Crespin tendit convulsivement la main, mais déjà le P. Augustin avait fait passer la lettre dans le pli de sa soutane...

— Vous enfreignez la règle l'un et l'autre, s'écria madame Ludivine, la règle qui veut que la conscience de toute religieuse soit comme un livre ouvert devant les yeux de la supérieure, que ses secrètes pensées lui soient intégralement dévoilées.

— Ma mère, dis-je, non sans quelque amertume, ne parlons pas ici de la règle : c'est une chose malheureusement trop élastique et qui se prête à trop d'interprétations... Au nom de la règle, de la sainte obéissance, on a fait mourir ma mère, en proie au désespoir et repoussant les sacrements de l'Église. Au nom de cette

même obéissance, on veut me contraindre aujourd'hui à participer à des actions que ma conscience réprouve... Est-il possible qu'il y ait deux manières opposées d'envisager les actes de la vie, et que ces deux manières soient également justes et bonnes?...

— Il n'y a pas, comme vous le dites avec dérision, deux manières d'envisager la règle et de l'appliquer, reprit madame Ludivine ; relisez, je vous prie, le chapitre de l'obéissance, qu'y voyez-vous?... La religieuse est morte à sa volonté, elle n'en doit plus avoir d'autre que celle de ses supérieurs, elle ne doit plus penser que par eux, et surtout, ma sœur, elle ne doit jamais discuter leurs actes.

— Même, dis-je, si ces actes sont contraires aux lois de la morale, de la probité... si ces actes révoltent le sentiment intime de l'honnête, du juste, que Dieu a mis au fond de chaque âme humaine?

— Madame, reprit madame de Boys-Crespin hors d'elle-même, vous raisonnez, vous jugez... vous êtes une détestable religieuse ; est-ce que des supérieurs peuvent jamais exiger des choses iniques? Est-ce qu'ils n'ont pas aussi leur âme à sauver? Obéissez les yeux fermés, que votre orgueil ne cherche pas à pénétrer les motifs qui nous dirigent, et votre conscience, que vous mettez en avant, sera beaucoup plus tranquille qu'elle ne l'est à l'heure présente.

Je me tus et cependant que n'aurais-je pas eu à répliquer? quand ce n'eût été que par ce commandement de Dieu : *Bien d'autrui tu ne prendras*... mais à cela même madame de Boys-Crespin eût trouvé la réponse *du courant bourbeux qu'elle s'arrogeait* le droit de purifier ; quant aux tentations qui pouvaient naître de mes rapports avec mademoiselle Saint-Chéron, elle eût répondu : Priez, ma sœur, et vous ne serez pas tentée... Sur la vie molle que je prenais près de cette femme, elle m'eût dit : Prenez-la en esprit de pénitence ; sur ma perpétuelle inobservance de la règle, elle était maîtresse d'octroyer toutes les dispenses possibles, etc., etc.

— Ma mère, dit le P. Augustin en voyant la discussion encore une fois éteinte, je dois vous prévenir que je vais écrire à Paris ; l'intervention de nos supérieurs généraux me semble indispensable dans un si fâcheux débat.

— Faites ce que vous voudrez, répondit dédaigneusement madame Ludivine, nous avons déjà écrit à ce sujet; notre mère générale n'a pas encore répondu... J'ai d'ailleurs toutes les dispenses nécessaires et une complète liberté d'action... En ceci il y aura quelqu'un de brisé, et nous verrons si ce sera vous ou moi.

En disant ces derniers mots, sa voix s'altéra, une écume blanche couvrit ses lèvres contractées, ses yeux pâles lançaient des éclairs foudroyants.

— Notez bien, père Augustin, continua-t-elle, après avoir repris haleine, notez bien que je commence à soupçonner les motifs de votre partialité ; j'en écrirai de mon côté.

Je ne comprenais pas. Le supérieur grommela entre ses dents : Mais c'est tout simplement infâme... Puis il éleva la voix :

Je m'élançai du côté de l'ancien jardin de M. de Blassac. (Page 136).

— Après tout, dit-il, j'ai suivi les impulsions de ma conscience, et je n'ai, comme confesseur, de compte à rendre qu'au bon Dieu.

Voyant qu'il allait sortir, je me levai.

— Mon père, lui dis-je, que dois-je faire? je vous en conjure, dirigez-moi, protégez-moi...

— Comédienne!... archi-comédienne! reprit madame Ludivine.

— Ma mère, vous vous oubliez, dit sévèrement le prêtre ; de semblables expressions ne devraient pas se trouver dans la bouche d'une supérieure... Vous, ma sœur, retournez à vos pénibles fonctions, nous verrons à vous faire remplacer.

Je sortis, et l'altercation dut se continuer : les éclats de voix de madame Ludivine retentissaient jusqu'au bas de l'escalier.

Je trouvai mademoiselle Saint-Chéron toute soucieuse et d'assez mauvaise humeur ; en mon absence, elle n'avait pas voulu faire sa promenade habituelle. Mes yeux rougis, ma pâleur, mon trouble la frappèrent, et, au lieu de gronder, elle me dit en adoucissant sa grosse voix :

— Qu'avez-vous, Anatolie? soyez franche, mon enfant, vous venez d'essuyer quelque vif désagrément ; n'est-ce pas moi qui en suis la cause ou le prétexte ?

Je répondis vaguement que la vie n'était qu'un tissu de chagrins et d'amertumes.

— Ce n'est pas cela que je vous demande ; suis-je cause ou non des bourrades que vous avez reçues ?... Je vous ai vue descendre le perron de la Boys-Crespin et, de par le diable, j'ai deviné qu'il y avait quelque histoire en l'air. N'est-elle pas encore contente, ce démon embéguiné ? qu'est-ce qu'elle veut ? de l'argent et toujours de l'argent... Nous lui en donnerons. Mais j'exige que vous restiez avec moi... Voyez-vous, s'il n'y a pas moyen de s'échapper, eh bien ! nous vivrons tranquillement ensemble ; vous reprendrez de la santé, de la force ; je crie un peu, c'est une habitude, mais au fond je ne suis pas méchante...

Ces paroles où perçait une sorte d'affection m'attendrirent ; je versai quelques larmes.

— Ne pleurez pas, continua mademoiselle Saint-Chéron, ça me fait du mal de voir pleurer une belle et bonne fille comme vous ; en vérité, c'est un enfer que votre couvent. Qu'est-ce qu'elles appellent donc le bonheur du cloître, la sainte joie des enfants de Dieu?... Je n'ai devant les yeux que des visages grimauds, que jeunes santés détruites ; je n'entends que plaintes et lamentations sur cette pauvreté dont pourtant on a fait un vœu spécial, je crois. Les mille et les cents fondent ici comme neige au soleil : hier on m'a extorqué cinquante mille francs, demain on m'en demandera cent mille... Ah ! si seulement on mettait ma liberté à ce dernier prix, je crierais de tout mon cœur : Adjugé. A propos, Anatolie, qu'est devenue ma lettre, hein ?... Vous n'avez rien tenté, rien essayé ?

Je secouai la tête en signe de dénégation.

— Oh ! que vous n'êtes guère fine, ma chère ! si j'avais et votre âge et votre beauté, c'est moi qui ne serais pas en peine : sur tous ces garçons que vous voyez errant de droite et de gauche, n'y en a-t-il pas un au moins qui vous regarde de bon œil ?...

— Madame, vous savez combien ces propos me sont pénibles ; votre lettre n'est

plus en ma possession : rappelez-vous ce que je vous ai dit quand vous m'avez forcée à la conserver.

Vous l'avez donnée à madame Ludivine ? dit-elle en jurant effroyablement ; pour le coup vous êtes par trop bête, et c'est folie d'avoir pitié de vous.

— Je vous avais prévenue...

— Est-ce que je pensais que vous parliez sérieusement ?... je croyais que c'était une *frime*, une défaite, une de ces roueries de couvent qui m'embrouillent le cerveau... Je croyais que tout en disant non, pour vous garder de mes indiscrétions, vous aviez votre petit plan à vous. Ainsi la Boys-Crespin a ma pauvre lettre ; eh bien ! c'est fini, nous pourrirons ici vous et moi... Tenez, j'ai envie de vous battre, de vous jeter à la porte.

— Faites, madame, je ne désire rien plus sincèrement...

— Comment, vous vous déplaisez donc avec moi, mais je fais tout ce que je peux pour ne pas vous chagriner, pour que vous soyez bien nourrie, confortablement logée... et même quand je vois que mes bavardages vous ennuient, je tâche de me taire... Ah ! que vous êtes ingrate, mon enfant !

Je ne savais que dire à cette pauvre vieille : elle me faisait pitié ; elle ressemblait à un vieux loup pris au piége et qui se résigne. Que pouvais-je pour elle ? rien, en vérité, à moins de gagner un convers ou une tourière, et, comme alors je n'avais pas l'intention de quitter la maison, ces mesures me répugnaient. Je me repentis cependant de n'avoir pas tout bonnement brûlé la lettre au lieu d'en faire l'usage que j'ai dit. Mademoiselle Saint-Chéron bouda une partie de la soirée. Je travaillais à un ouvrage de broderie, j'étais assise contre la fenêtre : de cette fenêtre on voyait la campagne, le temps était sombre, les arbres commençaient à perdre leurs feuilles ; un indicible sentiment de mélancolie s'empara de mon cœur ; entre cette campagne et moi, il n'y avait qu'un mur de douze pieds, mais un mur sans treillis, sans rien où l'on puisse s'accrocher.

Depuis que j'habitais cet appartement, j'avais souvent jeté les yeux sur l'horizon ; la vue des champs libres, des cultures, des grands saules et des mûriers qui bordaient la rivière, des rares paysans qui traversaient la plaine, me causait une émotion douce et triste.

Un point assez rapproché du couvent fixait plus particulièrement mes regards ; c'était une petite maison de maraîcher entourée d'un clos bordé de haies vives. Dans ce clos, à chaque heure du jour, j'apercevais un jeune couple laborieusement occupé aux travaux du jardinage. Ces braves gens m'inspiraient une sorte de jalousie ; ils me semblaient heureux, recueillis dans leur bonheur, insoucieux du reste du monde. Les jours de marché, lorsque le mari rentrait de la ville, je voyais la jeune femme aller au-devant de lui, ils s'embrassaient cordialement... Evidemment, c'étaient deux jeunes mariés. Quand ce tableau d'affection conjugale m'attristait trop, je me disais avec une pensée mauvaise : Combien cela durera-t-il ? tous les états n'ont-ils pas leur lune de miel et leurs sombres désillusions ?

Quels que fussent les griefs de mademoiselle Saint-Chéron, sa rancune ne dura pas au delà du dîner; elle se mit à causer comme à l'ordinaire et elle reprit son thème favori, c'est-à-dire ses projets d'évasion... Elle discutait aussi un autre genre de libération, c'était de se racheter par un grand sacrifice.

— Croyez-vous, me disait-elle, que si je donnais la moitié de ce que j'ai encore, on me laisserait aller?

Deux jours se passèrent; je ne vis ni madame de Boys-Crespin, ni le P. Augustin. J'étais si agitée que, le jour de la communion générale, je m'abstins de paraître à la sainte table.

Enfin, on vint me chercher de la part du P. Augustin. Je fus très-surprise de le trouver en habit de voyage, le manteau sur le bras, la valise à ses pieds.

— Ma chère sœur, me dit-il, j'ai voulu vous voir avant de partir pour Paris, j'ai voulu vous entendre affirmer une fois de plus tout ce que vous m'avez dit au sujet de vos embarras d'intérieur : ce voyage, je l'entreprends uniquement à cause de vous.

— Et reviendrez-vous, mon père? dis-je fort émue.

— Pourquoi pas? Certes, je reviendrai et bientôt; j'espère apporter une solution qui mettra fin à toutes ces misères navrantes.

— Et notre mère, elle n'est pas opposée à ce voyage!

— Au contraire, c'est elle qui me l'a conseillé.

Je me confessai une dernière fois et je pleurai abondamment. Lorsque je me relevai, par un mouvement spontané, irréfléchi, je me jetai dans les bras du supérieur : il ne me repoussa pas; je sentis ses larmes couler sur mon visage.

— Du courage, me dit-il, ma pauvre enfant, de la foi, de l'amour de Dieu, un saint abandon à la Providence; nous nous tirerons de ce mauvais pas, mais promettez-moi de m'attendre, de ne pas faire de coup de tête pendant mon absence.

En sortant du salon du R. Père, je crus entrevoir une ombre insolite au bout du corridor, et, tandis que je me confessais, je m'étais imaginé qu'un rideau de porte vitrée s'agitait d'une façon particulière. Je demeurai persuadée que quelqu'un avait écouté ma confession.

Dès le lendemain, j'entendis circuler certains bruits mystérieux, de ces bruits étouffés, comme tout ce qui se trame et qui se colporte à l'ombre des cloîtres : on disait que le P. Augustin ne reviendrait pas.

La semaine s'écoula effectivement sans qu'il reparût. Le secrétaire de l'évêché venait nous dire la messe tous les matins.

J'étais claquemurée avec ma pauvre prisonnière et presque aussi peu libre qu'elle; sous prétexte de lui faire honneur on lui avait ménagé un promenoir spécial, et elle ne devait sortir que lorsque les autres dames étaient rentrées. Les heures de ses repas avaient été fixées dans ce sens.

Nous vivions dans un tête-à-tête perpétuel; elle ne pouvait plus souffrir la sœur Henriette, elle l'accablait de grossières injures. Je la battrais volontiers, me

disait-elle, mais Ludivine profiterait de l'occasion et me ferait passer pour folle.

Je me demandais comment se terminerait cette étrange situation et quel en serait le dénouement. J'espérais toujours revoir le P. Augustin, et tant qu'il ne fut pas remplacé, je ne perdis pas courage... Mais un jour, un autre Père nous arriva de Paris, et, dès ma première confession, je sentis que j'étais abandonnée.

Ce supérieur était une seconde édition du P. Fulgence ; il était moins jeune et plus sec encore, s'il était possible. C'est à peine s'il daigna m'écouter ; il me rappela très-sévèrement mon vœu d'obéissance, il me défendit de discuter, même intérieurement, les actes de ma supérieure; il m'ordonna de rester à mon poste et de le remplir en me soumettant sans restriction aux injonctions de madame de Boys-Crespin. Lorsque j'essayai de lui faire comprendre les difficultés de ce poste scabreux, il me jeta le guichet au nez en me disant : Allez et obéissez...

Je pleurai une partie de la nuit.

Une lutte confuse s'établissait dans mon cerveau, les idées se croisaient et se choquaient ; je voyais passer, dans le sombre tableau de mes souvenirs, les tristes jours qui s'étaient succédé depuis le moment funeste où j'étais tombée aux mains de l'abbé Desherbiers. Je me rappelais douloureusement toutes les phases, toutes les péripéties de cette existence empoisonnée, à partir de l'époque où j'avais quitté la Tour jusqu'au jour où l'on m'avait transformée en femme de chambre d'une fille de mauvaise vie, jusqu'au jour où l'on avait voulu m'imposer la plus ignoble des complicités... Je pensais à l'évasion de ma mère, à la disparition de madame Claudia... Les mots de liberté, d'affranchissement, bourdonnaient à mes oreilles; je croyais les voir reluire et se détacher en lettres immenses sur le fond de ténèbres qui m'environnaient. Des doutes affreux s'élevaient dans mon âme ; les mensonges, les faussetés, les petites trahisons du cloître prenaient à mes yeux des proportions gigantesques ; les interprétations singulières auxquelles on ployait la règle et le saint Evangile, surtout pour ce qui a rapport à la pauvreté, au détachement des biens temporels, m'inspiraient des réflexions décourageantes...

Le sermon que j'entendis le matin n'était pas propre à me rasséréner. Le successeur du P. Augustin débuta par un texte que je n'ai pu retrouver dans aucun évangile : *Vous êtes des rois, et je vous ai établis pour gouverner les peuples.* Nous étions à la fin de 1860 : naturellement et comme l'annonçait le texte du P. François, la puissance temporelle du saint Père, les persécutions de l'Eglise, Garibaldi et Victor-Emmanuel, les injures à l'adresse de leurs alliés firent les frais de la première partie ; dans la deuxième, le fougueux prédicateur s'attacha au principe de l'autorité directe et secondaire et en vint à établir que tout était à peu près permis à nos supérieurs pour maintenir le grand principe du gouvernement absolu. Il débitait avec une certaine éloquence d'épouvantables maximes, dont je suis persuadée qu'il ne mesurait pas la portée... Comme le barreau, la chaire a ses mouvements oratoires, son entraînement, sa rhétorique un peu creuse, qui

emportent le prédicateur et l'avocat hors des limites du calme et de la raison.

Ce sermon, qui semblait dirigé contre moi, acheva de troubler mon esprit. A la fin, les allusions furent si transparentes, que plusieurs de nos sœurs jetèrent de mon côté des coups d'œil furtifs où je lisais plus de malveillance que de sympathie.

Je ne pus déjeuner. Mademoiselle Saint-Chéron, ayant bon cœur comme la plupart des filles de son espèce, tâcha de me consoler, de m'encourager. Elle voulait absolument savoir d'où provenait ce surcroît d'ennui et de tristesse.

— Je ferai, disait-elle, tout ce qu'on voudra, je signerai ma mort s'il le faut ; mais pour Dieu ! que l'on nous accorde la paix... On tient à ce que je communie, eh bien ! je communierai ; qu'est-ce que ça me fait, à moi ?...

On me laissa quelques jours pour peser et méditer les paroles et les menaces du P. François ; après quoi madame de Boys-Crespin, me jugeant suffisamment disposée, me fit monter chez elle afin de me poser son ultimatum. Je fus reçue dans son cabinet.

Elle n'employa cette fois ni ruses, ni faux-fuyant ; elle marcha droit au but, sans ambages, sans circonlocutions jésuitiques.

— J'espère, me dit-elle, que nous allons vous trouver aujourd'hui mieux disposée, ma chère sœur. Nos supérieurs généraux nous ont complétement approuvées et nous ont donné satisfaction en retenant le P. Augustin. Vous devez comprendre que vous n'avez maintenant qu'à vous soumettre et à nous obéir.

— Oui, ma mère, dis-je, j'obéirai, je me soumettrai, mais toujours dans les limites.

— Pas de restrictions, ma sœur, vous m'obéirez absolument ; je vais vous tracer la ligne de conduite que vous aurez à suivre, nous en assumons sur nous toute la responsabilité. D'abord vous obtiendrez de mademoiselle Saint-Chéron une nouvelle hypothèque : elle vous aime, elle tient à vous, vous arriverez à tout ce que vous voudrez en parlant de vous retirer ; vous emploierez cette même influence pour la décider à remplir ses devoirs religieux.

— Ma mère !...

— Je vous l'ai dit ! je ne veux plus entendre d'observations ; vous obéirez purement et simplement.

— Eh bien ! non, madame, non, je n'obéirai pas, m'écriai-je outrée de ce despotisme, non, je ne me prêterai pas à des manœuvres indignes, non-seulement de religieuses, mais d'honnêtes gens selon le monde... Loin de là, j'éclairerai autant que je pourrai cette malheureuse femme sur ses véritables intérêts ; croyez-vous, par exemple, que je voudrais répéter les histoires de son bouilli... mentir et toujours mentir... abuser de la confiance d'une personne séquestrée...

— Vous le prenez sur un ton bien haut, reprit madame Ludivine : vous espérez que, grâce à ces impertinences, nous allons vous renvoyer à Paris et vous mettre à même de recommencer vos promenades de maison en maison ; ce n'est pas

ainsi que nous avons l'habitude de procéder : nous vous garderons et, Dieu aidant, nous viendrons à bout de votre affreux caractère. Demain, si vous persistez dans cet entêtement capricieux, nous vous ferons conduire à la campagne. Quelques semaines de travaux au grand air rabattront les fumées de votre orgueil ; réfléchissez et choisissez...

Un coup discret interrompit ce triste colloque ; la converse d'antichambre vint chuchoter à l'oreille de notre mère ; je me préparais à sortir : — Un moment, me dit madame de Boys-Crespin, attendez-moi, nous n'avons pas fini.

Elle referma la porte sur elle, j'entendis remuer les fauteuils du salon et le retentissement de plusienrs voix : c'était une visite.

J'étais très-émue ; cette menace de m'envoyer travailler aux champs me semblait bizarre, inouïe : je me représentai ce qu'était notre maison de campagne, avec son vaste enclos entouré de grands murs..., il n'y avait là que cinq ou six dames et autant de frères et de converses. Je me rappelai que l'année précédente nous y étions allées le jour de la fête de notre mère ; j'avais rencontré une sœur de cuisine que je connaissais particulièrement ; je m'étais promenée avec elle ; elle m'avait montré une espèce de cachot et elle m'avait dit en riant : Ce sera pour mettre celles de nos sœurs qui ne seront pas sages : voyez avec quelle sollicitude pour notre salut éternel notre mère à tout prévu !

Dans la dispcsition d'esprit où j'étais, ce souvenir réveillé tout à coup me glaça d'une vague et soudaine épouvante. Je me dis : Elle est capable de faire cela, car elle n'a ni cœur, ni conscience, ni crainte de Dieu, et elle se sent soutenue par la maison-mère...

Un frisson d'angoisse parcourut tout mon être ; mes lèvres tremblantes répétaient machinalement : Le cachot ! le cachot !... je regardais autour de moi avec égarement.

Il était sept heures du soir ; il faisait nuit. Madame Ludivine avait emporté la lampe ; le cabinet n'était plus éclairé que par une petite veilleuse. Cependant la séance du salon se prolongeait. Je cherchais vainement à rassembler mes idées ! la pensée de fuir, de fuir immédiatement, se présentait comme ma seule sauvegarde, comme le seul moyen d'éviter de nouvelles souffrances. Pour mieux me reconnaître, j'allumai une bougie. Fuir, me disais-je, fuir !... oh ! si j'avais de l'argent...

Le secrétaire était entr'ouvert, je jetai sur cette ouverture un regard vertigineux : je pensai au laudanum, à l'héritage de mon vieux cousin. Une tentation atroce s'empara de moi, j'hésitai, je reculai, puis d'un bond je revins sur mes pas, et, détournant la tête, je repoussai la tablette ; je plongeai ma main dans un tiroir et je la retirai pleine d'or et de menue monnaie. J'ouvris doucement une fenêtre, je l'attirai sur moi. Au moment de me laisser glisser le long des treillis, je ressentis quelque chose qui semblait me brûler les chairs de la main jusqu'au vif ; je tressaillis et regardai... c'était l'or que, dans un moment d'égarement,

j'avais volé, oui volé !... Je poussai comme un cri de rage et de honte contre moi-même... Je rejetai au loin, je ne sais où, cet or, et je me précipitai au dehors.

En sentant la terre sous mes pieds, je fus prise d'un étourdissement, mais je recueillis toutes mes forces, tout mon courage. Je m'élançai du côté de l'ancien jardin de M. de Blassac; les chiens de garde n'étaient pas encore détachés; la nuit était très-noire, il recommençait à pleuvoir.

La veille, en promenant mademoiselle Saint-Chéron, j'avais remarqué au travers des palissades une large haie que l'on remplaçait par un mur: par le fait de mon évasion, je me trouvais en dehors de ces palissades et non loin de la haie; sans hésiter, je me jetai au travers de ce fouillis d'épines et d'arbustes: je me déchirai les jambes, je m'ensanglantai les mains, des lambeaux de mes vêtements restèrent attachés aux ronces, indiquant la route que j'avais suivie.

Je marchai d'abord au hasard dans des terres détrempées; j'entendais tout près de moi mugir la rivière débordée. Je ne tardai pas à rencontrer l'eau répandue sur les prairies, j'en eus bientôt jusqu'aux chevilles, le courant me fouettait aux jambes et semblait m'entraîner vers l'abîme; je résistais, j'essayais de me rapprocher de ce que je croyais la terre ferme. Le vent soufflait par rafales, mon bonnet et ma pèlerine me furent arrachés.

Je ne savais où j'allais; j'étais transie, effrayée par l'obscurité et par l'horreur du danger que je courais... Enfin j'aperçus une lumière à travers champs; je tentai de me diriger de son côté... Derrière moi la masse noire du couvent, percée de trous lumineux, me faisait l'effet d'un géant monstrueux, qui ne tarderait pas à s'élancer à ma poursuite.

En m'approchant de la lumière, je reconnus qu'elle partait d'une petite maisonnette. Mes forces étaient épuisées; à tout risque j'appelai, j'implorai du secours. Un homme sortit, il accourut avec une lanterne; je tombai à ses pieds.

A l'aspect d'une femme échevelée et couverte de sang, il crut à un crime, d'autant plus que je demandais grâce et pitié; aidé de sa femme, il me souleva et m'entraîna chez lui. Effrayés, les pauvres gens se hâtèrent de fermer leur porte.

J'étais presque évanouie. En recouvrant mes sens, mes yeux rencontrèrent deux bonnes jeunes figures qui me contemplaient avec une anxieuse curiosité. Je me jetai dans les bras de la jeune femme.

— Sauvez-moi, cachez-moi, lui dis-je.

— Mais qui êtes-vous, pauvre femme, dit doucement le mari, que vous est-il arrivé et qui peut vous avoir mise en cet horrible état?

— Je me suis échappée... On voulait m'enfermer je ne sais plus où, j'ai cherché la liberté, le soleil... Oh! par pitié, ne me livrez pas, cachez-moi... cachez-moi...

— C'est une sœur du couvent là-bas, dit la paysanne à son mari; elle est folle, sans doute.

— Folle!... oh! non, je ne suis pas folle, je vais tout vous dire: vous allez voir

Eh bien ! ma sœur..., madame, veux-je dire. (Page 139).

pourquoi j'ai pris peur, pourquoi je me suis sauvée... Et d'une voix entrecoupée par le frisson et la crainte, je leur racontai en quelques mots ce qui venait d'arriver.

Je rencontrai dans le regard de ces braves gens un sentiment de compatissance qui me rassura.

Ils avaient fait un grand feu ; le mari sortit sur un signe que lui fit sa femme ;

celle-ci me pria doucement d'ôter mes vêtements; elle les remplaça par des vêtements à elle. Le sang ruisselait le long de mes jambes déchirées ; elle les pansa et les enveloppa.

Quand son mari rentra, je pleurais silencieusement au coin de la cheminée ; il s'assit à mes côtés et, d'une voix presque aussi douce que celle de sa jeune femme, il me dit :

— Pourquoi pleurez-vous, chère dame, avez-vous peur de retomber aux mains de votre coquine de supérieure?... ou craignez-vous une trahison de notre part? Tranquillisez-vous, vous êtes avec d'honnêtes gens. Je suis rentré du service depuis un an ; j'ai tenu garnison à Rome et je sais ce que sont les couvents ; je m'intéresse donc plus à vous que ne le ferait un autre ouvrier. Vous pouvez donc rester chez nous aussi longtemps que vous le voudrez, vous y êtes en pleine sûreté, et ce n'est pas là qu'on viendra vous chercher. Nous sommes seuls ici, ma femme et moi, nous n'avons pas de voisins, pas de connaissances... Calmez-vous, mangez un peu, nous allons vous faire un lit dans la chambre d'à côté... Vous vous reposerez, nous vous soignerons bien, et si vous voulez nous quitter, ce sera seulement lorsque vous serez remise de ce terrible assaut.

Je remerciai le bon Antoine et j'acceptai, avec un sentiment de profonde reconnaissance, l'hospitalité qu'il m'offrait.

Une heure après, j'étais couchée dans un lit improvisé, mais bien chauffé ; j'avalai une tasse de vin fortement épicé et je m'endormis.

A minuit, je fus réveillée par des coups redoublés... le jardinier vint à moi ; il me dit tout bas : « Ne bougez pas... » Mon cœur battait à rompre ma poitrine... Qui était-ce ? et que voulait-on ?...

Antoine interpella, au travers de la porte, ceux qui frappaient ainsi. A qui en avez-vous, leur dit-il, que demandez-vous ?

— Ouvrez, dit une voix dont je reconnus très-bien l'accent : — c'était celle d'un frère convers. — N'avez-vous pas entendu dans la soirée des cris de détresse, disait-il, des cris comme pourrait en jeter une personne qui se noie..?

— Non, dit le jardinier en entre-bâillant la porte... est-ce qu'il est arrivé un malheur ?

— On le croit, répondit le convers sans s'expliquer davantage.

— Je n'ai rien entendu.

— Mille regrets d'avoir troublé votre somme, dit la même voix.

Et tout rentra dans le silence.

Je laisse à juger quelles furent mes angoisses pendant ce court dialogue.

Ils étaient trois convers armés de fallots et de longues perches. Antoine les vit errer aux bords de la rivière une partie de la nuit.

Le matin j'avais les jambes enflées et un peu de fièvre ; mais déjà les déchirures commençaient à se rapprocher, à se cicatriser ; ma peau était moite et je n'avais pas de mal de tête.

La femme d'Antoine s'empressait autour de moi ; elle entrebâilla un peu la fenêtre et me fit voir le couvent ; je reconnus, non sans une surprise mêlée de joie, que j'étais chez les jardiniers dont j'avais plus d'une fois envié le calme bonheur.

Cette première et douce sensation ne tarda pas à s'évanouir. La pensée de mon affreux dénuement s'offrit à moi sous des couleurs tellement sombres, que je regrettais d'avoir échappé au vertige qui m'entraînait du côté de la rivière.

J'avais envie d'aller moi-même me présenter au préfet de G... ou au procureur général et de réclamer leur protection ; mais je réfléchis que les deux nièces du préfet étaient pensionnaires chez nous. M. Duverger n'était plus à G..., et la fille de son successeur venait aussi d'entrer au pensionnat ; les deux filles du juge d'instruction l'avaient précédée, de sorte que madame de Boys-Crespin était au mieux avec les gros bonnets du parquet. Ses relations dans la ville, son nom, la considération dont elle était parvenue à s'entourer, m'inspiraient la juste crainte d'être brisée, si j'osais entreprendre une nouvelle lutte : le moins qui pût m'arriver, c'était que l'on me fît passer pour folle... On abuse volontiers de ce moyen dans des lieux affranchis du contrôle de l'autorité. Enfin, il restait une dernière ressource à nos sœurs, c'était de m'accuser de vol, et quoique je puisse objecter, les apparences étaient contre moi. Au déjeuner, je m'ouvris sans réserve à Antoine : j'avais remarqué que son intelligence égalait son bon cœur ; je repris donc et je détaillai ma malheureuse histoire... Il m'écoutait silencieux et recueilli, mais au nom de S... il releva doucement la tête. Soubeyran, répéta-t-il, est au... régiment de ligne que commandait monsieur votre père ?...

— Oui, répondis-je...

— Eh bien ! ma sœur... madame, veux-je dire, vous êtes ici en pays ami ; mon oncle, le plus vieux sergent-major de ce régiment où j'ai servi moi-même, a connu le capitaine Soubeyran : ils ont été blessés ensemble en Afrique et compagnons d'hôpital... L'officier a souvent partagé les petites douceurs qu'il devait à son grade avec le pauvre soldat ; la Providence a voulu qu'aujourd'hui le neveu soit à même d'acquitter la dette de cœur contractée par son oncle.

L'émotion ne me permit pas de continuer mon récit ; d'ailleurs, Antoine, qui devinait la cause de mon chagrin et de mes inquiétudes, se hâta d'y mettre un terme...

— Ecoutez, mademoiselle S..., reprit-il, nous ne sommes pas des richards, c'est évident ; cependant notre position n'est pas misérable. Nous sommes propriétaires de ce petit enclos et nous avons encore par devers nous quelques pièces de monnaie ; nous pouvons au besoin obliger un ami. Restez avec nous tant qu'il vous plaira, seulement il est entendu que vous ne sortirez pas le jour. Quand vous serez ennuyée de votre réclusion ou de nous, nous vous prêterons un peu d'argent, certains que la fille du brave capitaine Soubeyran nous le rendra si elle le peut un jour.

J'avais envie de me jeter au cou d'Antoine ; je le remerciai avec une expansion

pleine de larmes et de tendresse. Le nom de mon pauvre père protégeait encore sa fille ingrate, mais cruellement punie.

Je demeurai près de quinze jours sous le toit de cet excellent ménage et, pendant ce temps, je m'efforçai de racheter, par un travail assidu, le pain que m'accordait une généreuse charité. Du reste, à part la visite de nuit, je ne fus pas autrement inquiétée : au couvent on devait supposer que je m'étais noyée, soit volontairement, soit par accident. Le secrétaire ouvert avait pu inspirer quelques doutes à madame de Boys-Crespin, mais si, comme je le pense, l'argent fut retrouvé, on dut croire à un suicide.

Pendant ces jours de repos, je réfléchis continuellement à mon avenir, j'étais fort en peine de savoir de quel côté tourner mes pas. Je pensai à ma cousine Raymonde. Elle avait dû épouser Lambert l'instituteur; leur intention était de se fixer à Saint-Sever ou à Bordeaux; mais ils ne m'avaient plus écrit, j'ignorais ce qu'ils étaient devenus... Et puis, si l'on venait à me rechercher, ne serait-ce pas vers ce point-là de préférence que se porteraient les investigations de la justice stimulée par la vindicative supérieure?

Enfin je m'arrêtai à une idée déraisonnable : c'était de retourner à Vitré.

Je ne songeais pas que vingt ans s'étaient écoulés depuis l'époque où j'avais quitté mademoiselle Yvette, et qu'elle devait maintenant être morte ou excessivement âgée.

Le jardinier avait sa famille à Angers, il voulait m'y envoyer : il m'assurait que je rencontrerais près de ses parents une protection efficace... J'aimais mieux, une fois sortie de G..., que mon secret ne tombât pas aux mains de nouveaux confidents.

La femme d'Antoine m'avait prise en grande amitié; elle ne voulait pas entendre parler de mon départ : — Pourquoi nous quitter, disait-elle, je vous chercherai de l'ouvrage en ville... moi qui suis seule tout le jour, j'aurai une amie à qui parler : je suis habituée à vous et je vous aime déjà comme si vous étiez ma sœur.

Mais je désirais m'éloigner : le voisinage du couvent ne laissait pas que de m'effrayer et de m'être très-désagréable... Antoine s'efforçait de combattre mes craintes exagérées : il avait fait quelques excursions à la ville et il n'avait rien appris touchant mon aventure. Il s'était aussi mis en rapport avec les frères convers, mais ceux-ci, ou franchement ignorants, ou bien condamnés à se taire, s'étaient renfermés dans ce silence prudent, obstiné, qui fait la force des maisons religieuses. Ce silence de plomb étouffe nombre de misères et protége de petites iniquités. Il ne me garantissait pas qu'on eût cessé toutes recherches et renoncé à l'espoir de me retrouver ou morte ou vivante.

Je partis donc, et sans trop de regret. Les jardiniers me prêtèrent cent cinquante francs; la jeune femme m'avait acheté une petite malle et pour quarante francs de vêtements; je leur fis une reconnaissance d'égale somme. Je ne voulais d'abord

accepter que cent francs; Antoine me dit : Gardez le tout, croyez-moi : qui sait, ma pauvre demoiselle, qui sait ce qui vous arrivera; comment serez-vous reçue par l'amie que vous allez chercher si loin?... les difficultés de la vie sont grandes, et il est très-dur, très-difficile de gagner son pain.

Sur ce point, j'avoue que je me faisais la plus complète illusion. Je savais que des milliers d'êtres humains devaient à leur travail le pain de chaque jour : la perspective de partager leur sort ne m'effrayait pas.

Madame Antoine pleurait à sanglots au moment des adieux; j'avais le cœur navré, et nous ne pouvions nous séparer. Jamais je n'oublierai cette bonne et charmante créature.

Je quittai G... par une voiture de nuit. Antoine voulut m'accompagner jusqu'à la prochaine station.

J'étais mise très-simplement, comme une ouvrière de la plus infime condition. J'avais pris une place de troisième; cette place devait me conduire au centre de la France; je comptais de là me rendre en Bretagne par correspondance.

Une circonstance particulière, accompagnée d'un excès de fatigue, m'obligea à séjourner à M..., ville intermédiaire entre les deux lignes. L'endroit me plut, et comprenant trop tard combien était insensée l'idée de retourner en Bretagne, je résolus de suivre la pente que m'indiquait la fatalité, et je me fixai dans cette ville de province.

Il faudrait un nouveau volume pour raconter toutes les tribulations, toutes les luttes qui signalèrent ma rentrée dans la vie active.

Condamnée par l'implacable nécessité au travail infructueux de l'ouvrière, j'ai connu la vie de la mansarde, les plus dures privations de la pauvreté, je n'ai pas toujours su la veille comment je ferais pour manger le lendemain; cependant, je puis l'affirmer, la main sur la conscience, jamais les oignons d'Egypte ne m'ont inspiré l'ombre d'un regret.

Après neuf ans d'un rigoureux esclavage, je respirais le bon air de la liberté!...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

MÉMOIRES D'UNE RELIGIEUSE

PREMIÈRE PARTIE

LE COUVENT

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS 1

CHAPITRE PREMIER.

Quelques mots sur ma famille. — Jeunesse heureuse. — Georges Sturm. — Les fêtes de Boizet. — Mort du curé de Saint-Marceau. — L'abbé Desherbiers et son amie. — La station du carême à Orléans. — Ma vocation 5

CHAPITRE II.

Entrée à la succursale d'Orléans. — Madame Blandine et le Père Gabriel. — La duchesse de Marcillac. — Silence de mes parents. — Une lettre sans signature. — Défiance. — Le père Gabriel. — Madame Claudia. — Départ précipité pour Paris 11

CHAPITRE III.

La maison générale. — La maîtresse des novices. — Les complaisances de madame de Marcillac. — Je veux retourner à Saint-Marceau. — Obstacles et difficultés. — La retraite. — J'entre au noviciat. — Apparition de l'abbé Desherbiers. — Nouvelles indécisions 36

CHAPITRE IV.

Mort de mon père. — Les droits de ma mère et les miens. — Réticences perfides. — Mes Réflexions sur les vocations. — Notre sœur de Boys-Crespin. — Je fais profession. — Le secret des cloîtres. — Marie de Béverlan. — Départ pour l'Auvergne. — Mes premières armes 50

CHAPITRE V.

Un miracle de saint André. — Lettre surprise. — Maladie de ma mère. — Je pars pour Saint-Marceau. — Désespoir inutile. — Ce qu'était la famille de ma mère. — Mon ange gardien. — Je suis rappelée à la Maison générale. — Renvoyée en province. — Effets du laudanum. — Une antipathie sous le voile 62

CHAPITRE VI.

Nouveau changement. — Incident de voyage. — Une supérieure énergique. — L'*établissement* de madame Ludivine. — Le père Augustin. — Un voisin à héritage. — Le mensonge érigé en système est-il un péché? — — Embarras financiers. — Les pensionnaires et les chanteuses de la tribune. — La robe du père Philippe 76

CHAPITRE VII.

Suppléance au pensionnat. — Le buste de Henri V et celui de Napoléon III. — Mademoiselle de la Villedieu et Marie Duverger. — Coup d'œil sur la direction imposée aux élèves. — Une pensionnaire-providence. — Les grands vœux. — Est-il bon qu'il y ait des *frères* et des *sœurs* sous le même toit? — Folie d'un novice. — Le pacte du sang. — Madame Virginie 94

CHAPITRE VIII.

L'évêché et le couvent. — Une ancienne connaissance. — Les amours de madame Ludivine. — Mademoiselle Saint-Chéron. — Le cigare et la supérieure. — Ce que coûte un caprice chez des religieuses. — Mes nouvelles fonctions 108

CHAPITRE IX.

La conscience de madame Ludivine et la mienne. — Prépondérance de la supérieure sur l'aumônier. — Un vieux loup pris au piége. — Manière de se défaire d'un homme gênant. — Le texte du père François. — L'effroi du cachot. — Liberté !!! 123

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES